FRANÇOIS MAURIAC : "L'HOMME A RÉSISTÉ..." (page 32)

L'EXPRESS

4 JANVIER 1957. — N° 289 100 FR. ALGÉRIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI BIBLIOTHÈQUE 0828 QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

LE CAS DE GAULLE
par Herbert LÜTHY

Romain GARY : LES HOMMES, CES ÉLÉPHANTS

Un grand photographe a vu : LA FAIM SOUS LE SOLEIL

ELLE A FAIM SOUS LE SOLEIL.
« La misère humaine s'est réveillée avec des cris... »
(Jaurès, discours à la Chambre.)

* * * * *

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER (rappelé)

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE, Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Ce que le Pape a dit...

En tant que professeur de français habitué à disséquer « honnêtement » les textes, je trouve surprenant que Robert Bony, dans son éditorial de *L'Aurore* du lundi 24 décembre, prenne la liberté de faire de Pie XII, à l'occasion de son courageux message de Noël, un auguste répondant, un apologiste de l'expédition d'Egypte décidée par Guy Mollet et sir Anthony Eden.

J'ai lu avec la plus grande attention, dans différents journaux, le texte complet de ce message et n'y ai trouvé aucun passage de nature à justifier l'occupation d'une partie du canal de Suez.

Si le Pape a attaqué le faux réalisme des Nations Unies, c'est pour montrer que ces dernières ont fait preuve « de vues unilatérales » suivant qu'il s'agissait des agresseurs du peuple égyptien ou des agresseurs du peuple hongrois, tous les deux « foulant aux pieds les valeurs de la société humaine ». Le Pape, en résumé, a condamné l'attitude de l'O.N.U. parce qu'elle a fait preuve de la plus extrême sévérité contre les agresseurs du peuple égyptien, et d'une indulgence coupable pour les puissants et cyniques bourreaux du peuple hongrois.

Et c'est en pensant à de tels bourreaux que le Pape, pour la première fois, a conclu à la nécessité d'une guerre défensive et non *préventive*. L'emploi des tanks, la menace d'utiliser les armes atomiques par des nations barbares, obligent les Etats civilisés à s'unir pour repousser les ennemis « de la vérité et du bien ».

Je serais particulièrement heureux que votre hebdomadaire veuille bien donner à ma protestation l'hospitalité de ses colonnes, dans l'intérêt de la vérité si souvent déformée.

M. P.
Nice.

Il fallait démissionner...

Lorsqu'on a énoncé ce que vient d'énoncer André Philip (et je peux vous prouver qu'il est resté très en deçà de la vérité) on n'a plus qu'une chose à faire, et c'est un devoir, c'est de quitter le parti qui a ainsi perdu tout idéal, c'est-à-dire toute raison d'être, et d'essayer d'en créer un autre.

Le parti socialiste français est tombé beaucoup plus bas qu'il ne le pense, et cela depuis bien avant l'arrivée de Mollet au pouvoir. Je ne conclus donc pas seulement qu'il est inconcevable qu'ayant prononcé le discours en question, il n'ait pas démissionné du parti le soir même (quand il a connu les résultats du vote clôturant ce Conseil national) ; j'affirme qu'il aurait dû le faire depuis 1936 s'il était un socialiste sincère à cette époque, et naturellement ce n'est pas seulement vrai pour lui, mais pous tous ceux qui ont eu une carte du parti pendant quelque temps depuis cette date.

Pierre Hilst
Saint-Leu-la-Forêt.

Aussi éclectique que possible...

Les discussions sont souvent orageuses, quand le dimanche, en famille, chacun défend les idées qui lui sont chères et notre éventail est assez ouvert puisque l'un de nous est communiste ; mais vous seriez heureux si vous pouviez nous entendre, car personne ne met jamais en doute la véracité de vos informations.

Continuez donc, pour notre plus grand profit, votre « marche des idées », soyez aussi éclectique que possible. J'espère bien qu'il y aura un deuxième article sur « les manuscrits de la mer Morte ». Ne nous laissez pas sur notre soif.

L. B.
Institutrice
Lyon.

Je suis outré...

Ancien combattant de la guerre 1914-1918, père de trois enfants, ayant un fils en Algérie, en zone d'opération depuis plus de quinze mois, je suis outré de voir que les promesses faites par nos ministres sont illusoires !

Quelques semaines après la constitution du ministère Guy Mollet, dit « gouvernement républicain », M. Max Lejeune déclarait qu'une rotation des troupes serait opérée au bout d'un certain nombre de mois, entre les troupes séjournant en zones d'opérations et les troupes de la métropole. Or, tout ceci n'était que propagande, démagogie. Nos enfants qui se trouvent en Algérie y resteront jusqu'à leur démobilisation. Dans un gouvernement à direction socialiste, drôle de justice et d'équité.

Ceux qui sont là-bas, et leurs familles, n'auront pas la mémoire courte, lorsque l'on retournera devant les urnes.

R. Lecourt
Drancy (Seine).

Admirateurs de Cyrano

Je fais mon service militaire en Algérie. L'indifférence des Français à l'égard des conséquences de l'expédition d'Egypte, de la perte de nos capitaux, de l'anéantissement de notre influence culturelle et des établissements scolaires et universitaires qui en étaient les instruments, de l'expulsion de nos nationaux hors d'Egypte, amène à se poser la question : y aurait-il semblable absence de réactions s'il s'agissait de l'Algérie ? Nous battons-nous ici pour des hommes, des maisons, des champs, des usines existantes ou à construire, un présent et un avenir, ou pour sauver l'honneur ? Mendès France, qui achève de liquider, sans guerre et avec contrepartie, des comptoirs français de l'Inde qu'il était difficile et onéreux d'entretenir devant un blocus et impossible de défendre militairement, est regardé comme le «fossoyeur de la grandeur française ». Guy Mollet qui liquide, avec guerre et sans contrepartie, un patrimoine immense, devient l'idole de tout un chacun. Tout est perdu fors l'honneur.

Les Français abandonneront-ils successivement aux autres puissances toutes leurs positions internationales, contents d'eux-mêmes, car ils l'auront fait après s'être battus, dans les plus mauvaises conditions, mais avec vaillance ? La question est à l'étude chez nos admirateurs de Cyrano.

Veuillez croire, Messieurs, que j'adhère non à toute votre ligne de conduite (cette campagne contre la droite et les prétendus fascistes a-t-elle beaucoup de significations ? Ne blesse-t-elle pas inutilement dans leurs sentiments familiaux des gens qui seraient vos partisans ?), mais à l'essentiel de vos positions, soyez assuré de toute ma considération.

D. T.
Alger.

P. S. — Il est bien entendu que tôt ou tard la politique de répression actuellement suivie en Algérie aboutira à notre élimination, et que cette élimination sera totale, car la France sera dépourvue de tout crédit auprès des futurs dirigeants de l'Algérie tandis que les autres pays, surtout les Etats-Unis, tireront bénéfice de leur abstention présente. C'est uniquement pour éviter cela que je suis partisan de « L'Express ». Mais ne pourriez-vous pas publier une étude précise et détaillée sur ce Commonwealth français futur que vous annoncez ?

P. M. F. s'est trompé

Il nous semblait possible, entre le radicalisme orthodoxe mi-chèvre, mi-chou et un socialisme sclérosé, de voir prendre vie un « travaillisme » français qui aurait tout de suite rallié à lui les petites formations de gauche : U.D.S.R., Jeune République, Parti socialiste français, etc., en même temps que de nombreux républicains.

P.M.F. nous a déçus car au lieu de créer cette formation nouvelle si attendue, il a cherché à insuffler un sang nouveau au vieux parti radical et radical-socialiste de la 3e République... Misère ! Actuellement et malgré « ses discours implacables » dans... le désert, P.M.F. est seul, quasi seul. Dans le parti radical «rénové» voulu par P.M.F., quatorze parlementaires le suivent et trente et un font ce qu'ils veulent (voir débat du 20 décembre à l'Assemblée nationale).

Que P.M.F. ne s'en prenne qu'à lui-même. Lors des dernières élections législatives, seul « L'Express » a soutenu le « Front Républicain ». Si toutefois il est permis d'affirmer qu'il existait un « Front » de la République.

P.M.F. au lieu de donner son investiture et d'apporter son appui à certains jeunes leaders d'une gauche nouvelle (candidats de l'U.D.S.R., Gauche indépendante, etc.), a préféré donner sa caution à de bons radicaux qui étaient en réalité ses adversaires.

A. F.
Angoulême.

Réponse à M. Bernard

Dans une lettre reproduite le 14 décembre par le journal « L'Express », M. Bernard, président de l'Association générale des professeurs français d'Egypte, a qualifié de « tueurs » le corps des parachutistes de l'armée française...

S'il s'était engagé dans les rues de Port-Fouad à la suite de ma compagnie, il aurait vu « les tueurs » risquer leur vie à chaque instant pour protéger de leurs coups les civils égyptiens. Il aurait vu le le caporal C... à El Kseur, recevoir une grenade dans les jambes, tandis qu'il transportait vers l'arrière une petite fille égarée. Il l'aurait vu arriver au P.C. de la compagnie, avec cette gosse dans les bras, et mourir dans la nuit comme un vrai tueur qu'il était. Il aurait vu les hommes de la compagnie d'appui faire évacuer les habitants d'un immeuble, sous les balles égyptiennes, avant de donner l'assaut aux soldats de Nasser, retranchés dans les caves. En toutes circonstances, il aurait pu témoigner de la droiture, de la sérénité des parachutistes français.

Mais M. Bernard n'a rien vu de tout cela. (...)

Lt Nalaud
8e R.P.C.

[*Par égard pour notre lecteur et pour ses parachutistes, nous publions l'essentiel de sa lettre, mais nous croyons devoir rappeler que M. Bernard écrivait exactement dans sa lettre : « Cette récompense (celle des Egyptiens qui aiment la France et qui supportent péniblement Nasser) ce sera la reprise d'une amitié que ni les paras, ni la bombe incendiaire, ni le canon ne peut tuer », formule qui n'avait aucun caractère injurieux à l'égard des membres du corps expéditionnaire français.*]

Essence et délation

Lecteur assidu de « L'Express », je tiens à vous signaler un régime nouveau, consécutif à la crise de l'essence, celui de la délation.

La moindre lettre anonyme adressée à un service probablement « compétent », provoque une suite de recherches effectuées par la brigade de gendarmerie locale, avec perquisition, témoins, interrogatoires séparés, serment, machine à écrire et toute la mise en scène.

Il faut cependant rendre hommage au tact de nos braves gendarmes, qui accomplissent avec autant de discrétion que de résignation et de conviction, une tâche peu honorable, pour laquelle ils sont commis.

Que dire d'un gouvernement réduit à de tels procédés ?

Achat obligatoire d'une vignette, perquisition facultative ensuite, provoquée par les dénonciations les plus viles, d'un gouvernement qui a créé la panique en faisant appel au « civisme », mais qui n'a pas su prévoir les conséquences de sa politique. L'essence, rationnée dès le début de novembre, sans avertissement préalable, eût été répartie plus équitablement. La ration individuelle eût été plus élevée, la tentation, très humaine, de faire des stocks, inutile, et notre gendarmerie nationale eût été employée à des missions plus honorables et plus glorieuses.

André C.
Nevers.

Oh ! pardon !...

« Oh ! pardon !», page 28 de « L'Express » n° 288, on voit une gravure représentant Astolphe de Custine (1793-1857) sous les traits de son grand-père le général de Custine qui périt sur l'échafaud en 1793 !

Il n'était guère difficile, sachant que l'auteur des « Lettres de Russie » avait vécu au XIXe siècle, de présumer qu'il n'avait pas l'habitude de se déguiser en général du temps de Louis XVI.

R. Kann
Boulogne-sur-Seine.

Bien informé...

J'ai eu la chance de me trouver mêlé à un entretien, disons intime, auquel assistait un monsieur « bien informé », puisqu'il est un des « grands » hommes politiques de la IVe République et j'ai entendu ceci :

1. Le divorce P.M.F.-Mollet était inévitable ; ces deux hommes ne pourront jamais travailler dans la même équipe ; incompatibilité de caractère.

2. La position de P.M.F. au sujet du problème arabe est déterminée par d'importants intérêts financiers au bord du Nil.

Que doit penser le Français moyen de ces deux affirmations ?

J. Chambon
Instituteur.
Saint-Cyr-la-Roche (Corrèze).

[1. *Qu'à la première affirmation seuls les deux intéressés peuvent répondre au Français moyen.*

2. *Qu'il est exclu qu'un « grand homme politique bien informé » tienne les propos totalement aberrants que contient la seconde affirmation et qu'un Français moyen, soucieux de vérité, ne perdrait pas son temps en demandant à ceux qui les tiennent de les écrire et de les signer. Les colonnes de « L'Express » sont à leur disposition.*]

Sur l'emploi du mot « massacre »

Je crois que la question qui m'a été posée par votre correspondant P.C... dans vos colonnes de la semaine dernière, à propos des mots « massacres d'Afrique du Nord » employés par moi dans un article, se réduit à ceci : d'après lui on ne peut parler de massacres seulement que si le nombre des victimes est très élevé. Sortez donc, il me dit, vos statistiques et vos sources en ce qui concerne la guérilla en Afrique du Nord. Or, je m'excuse de ne pouvoir accepter ni cette définition ni son invitation.

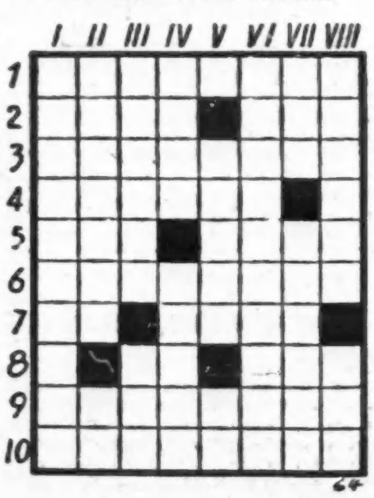
Oui, on connaît les « massacres » de la Saint-Barthélemy et le « massacre » des Innocents ; mais on a écrit aussi, d'une petite famille de touristes anglais qui faisaient du camping, qu'elle avait été « massacrée » par un fou ; et on parle, hélas ! trop souvent, d'une patrouille militaire ou d'un groupe de rebelles surpris dans une embuscade et « massacrés ». En effet, le mot « massacre » ne s'est point formé sur la base du mot « masse », comme une oreille facile pourrait laisser entendre, puisqu'il vient du latin « mal sacrare ».

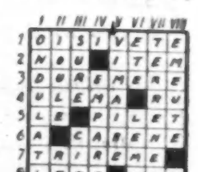
Cela dit sur l'emploi même du mot, je ne serais tenu d'ajouter quoi que ce soit sur le fond même de la question, que, d'ailleurs, je n'avais évoquée dans mon article que d'une manière tout à fait incidente. Mais je ne vois pas de difficultés à préciser que ce que je peux savoir sur les événements de l'Afrique du Nord, je le tiens de la presse française, et que, lorsque j'ai exprimé mon horreur des « massacres », je pensais aussi, bien entendu, aux malheureux colons français victimes des terroristes arabes.

Ignazio Silone
Rome.

Problème n° 64

HORIZONTALEMENT : 1. Peut déclencher, dans son poste, une hilarité générale. — 2. N'introduit aucune modification ; Commandant d'un feldwebel. — 3. Un abbé libertin. — 4. Ne conserva pas. — 5. Entre deux noms de famille ; Travail de maire ou de cuisinière. — 6. Partie de café. — 7. Au nord de Dijon ; Façon peu diplomatique de faire partir. — 8. A chacun sa barre ; Sigle qui réunit une partie du monde, une ligne, et un pays d'Europe. — 9. Associée à Sam et John. — 10. Le musicien ou l'aviculteur peuvent s'y intéresser également.





Solution du n° 63

VERTICALEMENT : I. Menace la capitale plus que l'écart. — II. Sur une large surface ; Initiales d'une administration secourable. — III. Suit le père, dans une autre langue ; Fait plusieurs lots. — IV. Emut, à la «belle époque», bien des spectateurs ; Coûte et pèse moins que le chêne. — V. Peut aussi se confondre avec le fleuve qui l'arrose ; Au début d'une petite liste. — VI. Tel le Phénix. — VII. Peu avant le XIVe ; suivent les traces de Chicaneau. — VIII. Epithète inquiétante pour un conducteur ; N'a qu'à toucher pour réussir.

Recherchons PROPRIETES
Agence LAGRANGE
34, rue Pasquier - PARIS

Commissariat à l'Energie Atomique recherche pour Centre de Marcoule (Gard) :
INGENIEUR débutant dans Bâtiment ayant fini stage sur ensembles industriels importants, libéré obligations militaires. Logement assuré à titre onéreux.
Ecrire : C. E. A., Centre de MARCOULE CHUSCLAN (Gard)

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

Les affaires françaises

- Algérie .... p. 3
- Gouvernement .... p. 4
- Togo, Diplomatie, En deux mots .... p. 5
- Elections, Jeunesse, Réfugiés .... p. 6

Les affaires étrangères

- OU EN EST L'INDOCHINE, *par le professeur BUU-HOI* .... p. 7
- L'HOMME DE LA SEMAINE : UN AMERICAIN A PARIS, DOUGLAS DILLON .. pp. 8-9
- Communistes .... p. 9
- Moyen-Orient .... p. 9
- Indonésie .... p. 10
- LES U.S.A. JOUENT UN JEU DANGEREUX, *par A. BEVAN* .... p. 10

Actualités

- Psychologie, Montagne, Colis, Faits divers .. p. 11
- Oh ! pardon .... p. 12
- Je tu il, Publicité, Test p. 21

La marche des idées

- **LE CAS DE GAULLE, par *Herbert Lüthy*. pp. 13, 14, 15.**
- La faim sous le soleil, vue par un grand photographe pp. 16, 17, 18
- UN OUVRIER RACONTE : CHEZ RENAULT, ON PARLE DE LA HONGRIE .... pp. 19, 20

Paris en parle

- Théâtre, Opéra, Variétés p. 22
- Cinéma .... p. 23
- LA METHODE D'ELIA KAZAN .... p. 23
- Expositions, Disques .. p. 24

Lettres

- SADE, PAULHAN ET LE PRESIDENT (LA DEPOSITION DE JEAN PAULHAN) ..... p. 25
- Correspondance, Débuts p. 25
- On vous en parlera, Technique, Histoire, Définitions p. 26
- Orwell prophète, *par Clara Malraux* .... p. 27
- Revues, Arts .... p. 27
- ***Romain GARY* : Les hommes, ces éléphants .. pp. 28, 29**

Les pages au féminin

- Santé, Il faut y penser p. 30
- Soldes, Maison, Recette p. 31

Et

- **L'homme a résisté au système, par *François MAURIAC* ... p. 32**

LES AFFAIRES FRANÇAISES

L'ÉMEUTE DU 29 DÉCEMBRE A ALGER.
Tant pis pour ceux qui « ressemblaient » à des musulmans.

LA SEMAINE

UN drame humain, la tragédie du mont Blanc, remplace depuis près d'une semaine dans les manchettes des journaux et les conversations des Français, les affaires politiques qui semblent faire relâche.

Pourtant, c'est peut-être un drame aussi, dont les épisodes sont moins spectaculaires et surtout plus secrets, qui se joue dans les états-majors politiques suprêmes des deux plus grands pays du monde. Les premiers jours de l'année nouvelle ont en effet été marqués par de brusques et sensationnels revirements à Washington et à Moscou.

● Le président Eisenhower demande au Congrès des Etats-Unis l'autorisation d'utiliser, s'il le juge nécessaire, les forces américaines dans le Moyen-Orient. Dans le même temps, M. Kroutchev, démolisseur du mythe stalinien, s'affirme soudain, avec toute l'équipe dirigeante d'U.R.S.S., solidaire du stalinisme « quand il s'agit de combattre les impérialistes ».

Au coup d'arrêt américain répond ainsi un raidissement soviétique. Le jeu subtil et redoutable dont dépend la paix mondiale s'oriente-t-il d'abord vers un nouvel équilibre des forces au Moyen-Orient ? Ou la grande compétition entre les deux blocs pour acquérir une influence prédominante dans les pays sous-développés et en éliminer l'adversaire va-t-elle engendrer en 1957, une tension nouvelle, voire des réactions violentes ou même des conflits localisés ?

● Dans cette compétition, en tout cas, tout le monde arabe, presque l'Afrique entière, se trouvent désormais impliqués. Les Nations Unies sont saisies cette semaine de la question du Togo : paradoxalement, c'est dans la mesure même où elle a tenté de devancer l'évolution d'un peuple confié à sa tutelle que la France risque de se voir désavouée dans cette affaire.

Une telle perspective donne la mesure d'un isolement que nos adversaires se préparent à rendre plus éclatant encore à l'occasion du débat de l'O.N.U. sur l'Algérie. Si éclatant même que les nationalistes algériens eux-mêmes s'en inquiètent et manœuvrent pour faciliter un ajournement de notre mise au ban des nations.

ALGÉRIE

Du 6 février au 29 décembre

SAMEDI dernier les musulmans d'Alger ont pu redouter une nouvelle Saint-Barthélemy. Pendant plusieurs heures une foule d'Européens déchaînés a saccagé devantures et magasins, pourchassé et molesté des centaines de musulmans. L'habit ou le faciès entraient seuls en ligne de compte : sympathisants du F.L.N. ou amis de la France, ce choix ne comptait même plus. La politique était dépassée. Des Européens qui pour leur malchance « ressemblaient » à des musulmans furent victimes de leurs « compatriotes »... 6 morts, 60 blessés hospitalisés : tel est le bilan officiel.

M. AMÉDÉE FROGER.
Un homme de l'âge d'or.

Quel vent de folie souffla sur la ville ? On enterrait Amédée Froger. La veille, un terroriste l'avait abattu d'une balle en plein cœur, devant son domicile, rue Michelet, les « Champs-Elysées » algérois. La personnalité de la victime, la politique qu'il incarnait, tout concourait à faire de ce meurtre un symbole. Il est vrai de dire que les Européens vivent dans l'angoisse, l'angoisse de l'immédiat, d'une grenade qui éclate, d'un coup de feu qui part, d'une bombe, mais aussi l'angoisse de l'avenir. On croit aussi, en Algérie, aux « signes » du destin. La mort de Froger, ses circonstances soulevèrent une profonde émotion : on y vit une insulte, un défi. Froger, c'était pour beaucoup « l'Algérie française ».

La vieille école

Président de l'Interfédération des maires d'Algérie, conseiller général de l'Algérois, maire de Boufarik, Amédée Froger était une des personnalités politiques les plus caractéristiques de l'ancienne « colonisation ». Intègre, profondément humain, travailleur infatigable, il forçait l'admiration et le respect de ses adversaires mêmes. Ses amis citaient à juste titre les remarquables réalisations sociales de la mairie de Boufarik. Il aimait enfin à sa manière, mais profondément les musulmans et de là venait son drame ;

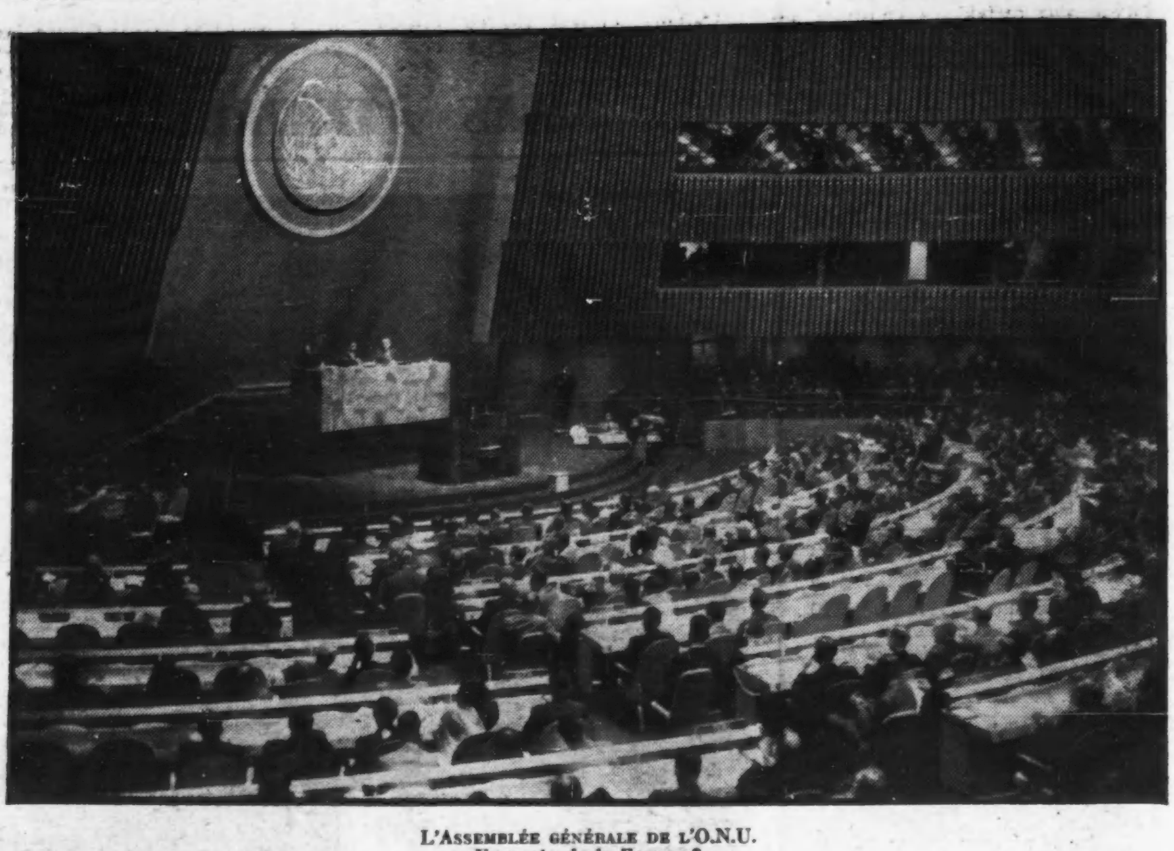
→

Mieux que des vœux !
OFFREZ-LUI LA REUSSITE
dans les Situations du Commerce

Il vous suffit de demander aujourd'hui même à l'Ecole Polytechnique de Vente, service 449, 71, rue de Provence, PARIS, de lui envoyer — de votre part ou non — sa belle « Documentation sur les Carrières du Commerce », elle lui sera tout de suite adressée, gratuitement et sans aucun engagement ni pour vous ni pour lui.

L'Ecole Polytechnique de Vente, directeur Jean-Charles LEPIDI, apprend en quelques mois d'études faciles à suivre chez soi — par correspondance — tout ce qu'il faut savoir pour réussir dans les métiers passionnants de Représentant, Agent Technique commercial, Négociant, Vendeur, Démonstrateur, Gérant de magasin, etc.

SITUATION ASSUREE. Milliers de triomphaux succès.



L'Assemblée générale de l'O.N.U.
Un geste de la France ?

« paternaliste », il ne comprenait pas qu'ils puissent revendiquer une quelconque majorité politique.

Car Amédée Froger était un survivant de l'âge d'or de la colonisation, le témoin de cette période d'admirable équilibre sociologique que connut l'Algérie de 1910 à 1930. Cet âge d'or était ouvert sur tous les avenirs, sauf sur le statu quo ou les demi-mesures. Froger ne le comprit jamais, sauf peut-être quelques jours avant sa mort quand il confiait à un journaliste libéral : « *Au fond vous avez peut-être raison. Il faut faire quelques concessions, mais lesquelles ? Je vous demande un peu...* » Il tenait passionnément à la persistance du passé. Sa politique se résumait en un mot : il était contre. Contre les réformes, contre l'évolution même.

C'est pourquoi cet homme qui ne possédait aucune terre, cette homme qui laisse une fortune relativement modeste, était devenu ce que l'on appelle aujourd'hui « l'homme de la colonisation », un « ultra »... Dès le début de la rebellion il fut à la pointe du combat. Tant à Paris qu'à l'Assemblée algérienne, au conseil général, à l'interfédération des maires, cet homme de 75 ans accomplit en toute sincérité une besogne néfaste. On le vit bien quand, après les élections, il fut un des organisateurs du fameux 6 février où Guy Mollet, capitulant devant l'émeute, abandonna le général Catroux. Ce fut encore Froger qui lança de véritables ultimatums au gouvernement : exécution des condamnés à mort, préalable du rétablissement de l'ordre avant toutes réformes, menaces de fermeture des mairies, refus enfin ces jours derniers de toute réforme municipale...

Mais ce même homme aurait été profondément déchiré par les scènes auxquelles ses obsèques ont fourni le prétexte : de tels meurtres étaient la négation même de sa vie, le symbole tragique de son échec. Fait plus grave il se serait senti le complice impuissant des « organisateurs » des incidents...

Le massacre

On sait aujourd'hui que de véritables « commandos » de nervis sont « montés » à Alger pour prendre en main le déroulement des opérations. Les autorités, prudentes, avaient pourtant interdit tout cortège : de l'église du Sacré-Cœur au cimetière de Saint-Eugène distant de 4 ou 5 kilomètres seules seraient autorisées les voitures. Mais à la sortie de l'église quelques excités tentent déjà de donner assaut au consulat des Etats-Unis. Cris, injures, menaces, la température monte...

Et quand M. Chaussade, secrétaire général du gouvernement général et représentant M. Lacoste, tente de remonter en voiture, la foule se précipite et le malmène : c'est le colonel Ducourneau, chef du cabinet militaire, qui le dégage. On conspue le président Coty qui vient de gracier quelques jours auparavant plusieurs condamnés à mort musulmans. On conspue M. Mollet. On arrache enfin, sous la menace, l'autorisation de traverser la ville à pied. Le préfet Barret, celui-là même qui avait interdit le cortège, revient sur sa décision. Une fois de plus les autorités cèdent...

Et c'est la longue marche vers Saint-Eugène. Mais immédiatement les « petits commandos », comme l'écrit *Le Figaro*, entrent en action « *tantôt sur les franges du cortège, tantôt le précédant ou piquant une pointe à droite ou à gauche pour aller saccager une boutique, incendier une voiture ou pourchasser un musulman* ». Des commandos « *sur la conscience de qui l'esprit du disparu avait peu de poids* » pouvait même commenter *L'Echo d'Alger* du lendemain.

La justice

On peut cependant affirmer avec les libéraux d'Algérie que la « *masse des Européens qui se trouvaient dans les rues réprouvaient ces agissements, que certains mêmes se sont opposés au lynchage de paisibles passants d'origine musulmane parmi lesquels plusieurs femmes et enfants* ». Mais il faut également avec les libéraux constater que ces événements « *consacrent définitivement l'échec de la politique du ministre résidant après dix mois de gouvernement qui a refusé de lutter sur deux fronts et qui a tout fait pour donner des gages à la fraction ultra de la population européenne* ».

Comment admettre également que la police ou l'armée n'aient pas agi plus efficacement? Le service d'ordre était très important : 4 arrestations ont été seulement opérées... et pour « *port d'arme non autorisé* » ! Une fois de plus les musulmans constatent que la justice n'est pas la même pour tous : ceux-là mêmes qui comprennent que les désordres furent le fait de nervis et d'exaltés n'accepteront pas que les coupables ne soient ni inquiétés ni châtiés.

Le bilan d'une telle journée est désastreux. M. Lacoste peut, dans ses vœux, déclarer que « 1957 *verra résolu le problème de la coexistence de deux communautés distinctes* », rien ne permet de penser que l'actuelle politique de pacification rende inévitable le retour de tels agissements : les coupables sont et restent libres de détruire les dernières chances de la France en Algérie.

6 février-29 décembre, la boucle est bouclée !

GOUVERNEMENT

Le dernier délai

LE gouvernement n'a plus que dix jours pour tenter, par un acte décisif en Algérie, d'éviter à l'O.N.U. un débat sur le fond et une condamnation. En principe, il ne devait même pas disposer de ces dix jours et c'est dès cette semaine que le débat devait intervenir : c'est pourquoi la presse française avait annoncé, et de façon retentissante, une déclaration de M. Guy Mollet. Plusieurs Conseils des ministres avaient été consacrés au contenu et à l'opportunité même de cette déclaration. Les ministres étaient divisés. M. François Mitterrand notamment s'efforçait de faire renoncer ses collègues à l'idée d'une déclaration qui de toute façon ne suffirait pas et ne pourrait selon lui que desservir la cause française.

On en était là lorsque la délégation française à l'O.N.U. câbla au ministère des Affaires étrangères la « bonne nouvelle » : un nouveau répit. En effet, la question du retrait des troupes israéliennes du Sinaï et de Gaza, celle des ressortissants français, anglais et juifs d'Egypte, et enfin le débat sur les territoires sous tutelle qui a suscité le voyage aux Etats-Unis de M. Gaston Defferre doivent être discutés avant que n'intervienne la question algérienne.

Les « réquisitoires »

Cependant, un certain nombre de nations se préparent elles aussi et dans la fièvre, au débat algérien. Ce ne sont pas la Tunisie et le Maroc, directement intéressés, ce ne sont même pas l'U.R.S.S. ou l'Egypte, à qui ce débat est tactiquement utile, c'est l'ensemble des pays réunis dans le bloc dit afro-asiatique, et dont les observateurs prennent conscience qu'il a transformé les données véritables des problèmes internationaux. En vérité, personne n'ose le dire, mais tout le monde s'en plaint. Une série de délégations s'apprêtent à faire les sempiternelles variations sur le même thème éculé de l'anticolonialisme démagogique et sommaire. Le Yemen, l'Arabie Séoudite, le Pakistan et l'Indonésie s'uniront pour donner des leçons de civisme international et de morale individuelle à la France. Cette perspective inquiète jusqu'aux Algériens eux-mêmes qui ont confié aux Américains leur souhait de voir éviter un tel débat.

Le rapport Brown

La délégation new-yorkaise du F.L.N. est en contact permanent avec de nombreux hauts fonctionnaires de l'administration américaine. Ce contact a servi dans les deux sens. Dans le sens algérien, il a abouti à ceci que ceux d'entre les chefs algériens qui font preuve de maturité politique sont désormais conscients des graves inconvénients d'une rupture de l'Afrique du Nord avec la France. Ils se disent au surplus que si, comme il est requis, une majorité des deux tiers de l'Assemblée de l'O.N.U. condamnait la France sur le fond, cela conduirait peut-être à un isolement français mais aussi à une rupture entre l'Occident et le monde arabe, sans pour autant faire avancer le problème algérien.

Les chefs du F.L.N. ont la sympathie évidente de l'administration américaine mais non son audience car ils ne sont pas considérés comme représentatifs. Depuis le rapport adressé aux dirigeants de la C.I.O., par M. Irving Brown, les Américains sont très au fait des dissensions politiques qui divisent les Algériens. Il y a, disent-ils, le messalisme, le communisme, la fraction religieuse du F.L.N., la fraction d'influence tunisienne et la fraction d'influence marocaine. On ne sait finalement pas qui représente quoi. Le rapport de M. Irving Brown dont la sympathie à l'égard des nationalistes algériens était connue, a cependant conduit le State Department à une attitude beaucoup plus circonspecte qu'avant.

Un geste ?

Mais les Tunisiens et les Marocains ont, eux, l'audience des Américains. Et, quant à l'O.N.U., ils ont soutenu les mêmes thèses que la délégation algérienne. C'est dire qu'ils ont été au-devant du désir des Etats-Unis, comme de la France, d'éviter le débat. Aussi, depuis un mois, tous les entretiens officiels des représentants du président Eisenhower avec les ambassadeurs et les ministres français, portent sur l'opportunité du « geste ».

Quel geste ? Le gouvernement français se l'est demandé longtemps. Depuis un mois surtout, il se le demande tous les jours. La fameuse déclaration d'intentions ? Si elle doit contenir les principes qui ont déjà été publiés, à savoir indissolubilité des liens, etc., les ministres savent que ce sera un coup d'épée dans l'eau. Avec ou sans injustice, elle n'aura aucune influence sur les diverses délégations de l'O.N.U. Ce que les Algériens, les Tunisiens et les Marocains demandent, c'est, prétendent-ils, *un prétexte* pour demander à leurs propres amis, arabes et asiatiques, de laisser une nouvelle chance à la France. Ils veulent, disent-ils, que l'affaire progresse et elle ne pourra progresser avec une simple condamnation. Le prétexte ? Il est évidemment tout trouvé : un compromis (à défaut d'une mesure de libération) sur l'affaire Ben Bella.

Cette thèse algérienne n'est probablement pas celle de tout l'état-major F.L.N. On peut voir, avec la recrudescence du terrorisme, le prix qu'attachent les insurgés au débat de l'O.N.U. Cette thèse pourrait n'être qu'un moyen habile pour obtenir la libération des cinq chefs prisonniers et redonner à l'opinion américaine notamment la preuve d'une représentativité indiscutable.

La « surprise »

Quoi qu'il en soit, le gouvernement français ne paraît avoir rien trouvé encore pour éviter le débat de l'O.N.U. Les pronostics ne sont pas aussi pessimistes qu'il y a un mois. Le bloc afro-asiatique votera contre mais on

(Communiqué)

A L'OCCASION DE L'ELECTION DU 1er SECTEUR

Pierre MENDÈS FRANCE

et Dominique STEFANAGGI

parleront à 20 h. 45
le jeudi 10 janvier
au
Vélodrome d'Hiver

Boulevard de Grenelle
(Métro Bir-Hakeim)

*

(Pour tous renseignements s'adresser au siège du Parti radical-socialiste, 1, Place de Valois).

n'est plus certain de l'hostilité des nations sud-américaines. Les Etats-Unis s'abstiendront sans doute, comme, semble-t-il, Israël qui prétend établir le caractère anticolonialiste de sa politique. La majorité des deux tiers n'est donc pas certaine, mais la condamnation peut néanmoins être obtenue. Le président Bourguiba déclarait récemment que la France allait réserver « une surprise » avant le débat à l'O.N.U. et que cette surprise détendrait la situation algérienne.

De quoi s'agissait-il ? Sur quoi ont porté les conversations de M. Maurice Faure avec certains ministres tunisiens ? On a parlé de projets de consultation électorale contrôlée par une commission d'observateurs de l'O.N.U. Il semble que le président du Conseil ait sérieusement envisagé ce projet. Mais il semble aussi qu'il l'ait abandonné après les dernières actions terroristes et contre-terroristes d'Alger.

C'est un symbole dramatique de l'impuissance du gouvernement qu'au moment où il lui faut faire la preuve de l'efficacité de son action en Algérie, les forces extrémistes qu'il n'a pas su réduire ou concilier lui interdisent toute initiative.

TOGO

Le droit des peuples

« JUGERA-T-ON sur pièces ? » Telle est la question que se pose avec angoisse M. Gaston Defferre. Entouré de M. Houphouet Boigny, ministre d'Etat, et de M. Grunitzky, premier ministre de la République autonome du Togo, le ministre de la France d'Outre-Mer vient en effet demander à l'O.N.U. la levée de la tutelle internationale sur l'ancienne colonie allemande.

Il sait en effet que moralement et juridiquement le dossier qu'il soumet aux instances internationales est solide. Depuis le mois d'août dernier le Togo bénéficie d'un régime d'autonomie interne. Une Assemblée élue au suffrage universel et au collège unique a choisi son propre statut. Elle a élu son premier ministre : c'est elle qui détient le pouvoir législatif et le pouvoir politique. Le gouvernement togolais a déjà pris en charge la police, les télécommunications, l'information, l'économie et les finances, l'industrie, etc. Seules la défense, la diplomatie et la monnaie restent du ressort de la France : mais un article précis du statut togolais, l'article 38, prévoit que le régime actuel *« susceptible d'évolution peut être modifié à la suite d'un vœu de l'Assemblée togolaise »*... C'est-à-dire que la porte est ouverte à ce que l'on appelle l'indépendance totale.

Le mot « indépendance »

L'Assemblée togolaise a du reste prouvé qu'elle y songeait en choisissant un drapeau togolais et un hymne national... Mais il n'a pas suffi à la France que des élites politiques élues acceptent des mesures politiques qui s'inscrivaient dans une longue ligne de réformes profondes : le 28 octobre dernier le peuple togolais avait à choisir au cours d'un referendum entre le maintien du régime de tutelle et le statut d'autonomie interne. En fait on sait aujourd'hui que les services de M. Defferre étaient prêts à intégrer le mot « indépendance » dans l'option proposée aux masses togolaises. Mais plusieurs ministres exprimèrent alors la crainte que ce serait créer un « fâcheux précédent »...

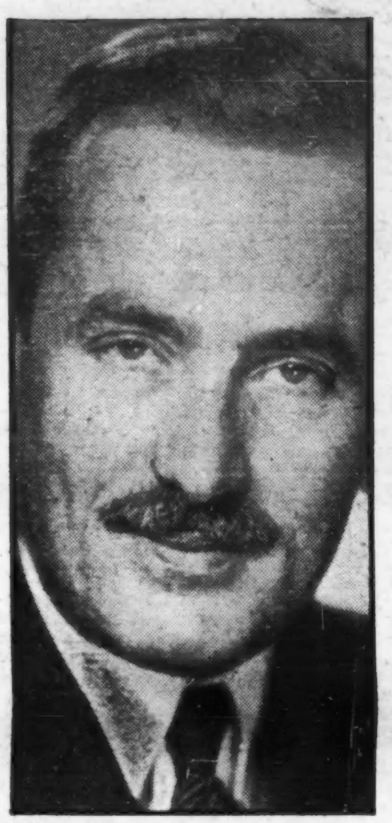
Malgré l'absence du mot indépendance, 71 % des votants choisissaient la fin du régime de tutelle de l'O.N.U. et acceptaient le rattachement de la nouvelle République autonome à l'Union Française. Mais les premières difficultés apparaissaient: la commission de tutelle de l'O.N.U. refusait d'envoyer des observateurs, c'est-à-dire de cautionner le referendum français. La doctrine officielle de cette commission est sans doute de souhaiter, exclusivement, la fin rapide du régime de mandat international. Mais il faut noter qu'elle avait accepté le résultat du referendum du Togo britannique. Soudain il apparaissait à la commission de tutelle que le referendum français ne conduisait pas à la fin du régime de mandat...

Des avocats inhibés

On faisait déjà à la France un procès d'intention. Le conseil de tutelle transmettait la semaine dernière le dossier de la République autonome à la commission plénière dans une résolution hostile à la France et qui fut notamment votée par les Etats-Unis et l'U.R.S.S.

L'affaire apparut aussitôt comme extrêmement grave au gouvernement et spécialement au ministre de la France d'Outre-Mer, M. Defferre, qui décidait alors de se rendre en personne à la session des Nations Unies. Dès son arrivée aux Etats-Unis, M. Defferre déclarait : *« Ce que je viens défendre ce n'est pas tant la thèse de la France que la thèse du Togo »*. Une thèse que sans doute la délégation permanente de la France à l'O.N.U. avait mal plaidée. Cette délégation a des excuses : depuis Suez la cote des Occidentaux est pratiquement nulle dans les débats internationaux. Mais les services de la rue Oudinot enrageaient de voir qu'avec un dossier aussi peu contestable aucun avocat français n'avait encore su triompher des complexes d'inhibition que les « anticolonialistes » de l'O.N.U. ont donnés à nos représentants.

Juste avant le départ de M. Defferre la France n'était même pas sûre de voir la Tunisie et le Maroc voter en faveur de l'octroi au Togo d'une autonomie dont les anciens protectorats connaissent pourtant le prix. Si bien qu'en même temps que le droit du Togo à disposer de lui-même, ce que tente de défendre M. Defferre c'est en somme la France en procès...



M. GAJEWSKI,
AMBASSADEUR DE POLOGNE EN FRANCE.
Une plaidoirie discrète.

M. GASTON DEFFERRE,
MINISTRE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER.
Un bon dossier.

DIPLOMATIE

Une affaire sans importance

M. GAJEWSKI, ambassadeur de Pologne à Paris, partage son temps, depuis plusieurs mois, entre deux dossiers : l'un concernant les perspectives d'exportations du charbon polonais vers la France ; l'autre, l'espoir d'une aide américaine en dollars. Ce sont les deux missions que son gouvernement lui a assignées. D'elles dépend plus encore que l'avenir économique de la Pologne, la réussite de l'entreprise de M. Gomulka, et au-delà peut-être, une construction européenne acceptable pour tous les pays qui seront appelés à y contribuer et à en profiter.

La Pologne, en effet, a une économie qui ne vit actuellement que grâce aux crédits soviétiques et aux échanges que l'U.R.S.S. consent avec elle. Cependant, les ressources minérales de la Pologne peuvent lui permettre de produire plus de charbon qu'elle n'en a besoin. C'est là la seule marchandise qu'elle puisse songer à exporter. C'est là la seule fenêtre que son économie puisse ouvrir sur le monde libre. Pour que la production de charbon polonais parvienne à un niveau suffisant, il faut cependant des investissements massifs dans les mines polonaises. C'est ce qui a amené les dirigeants du nouveau régime à étudier les possibilités d'un marché avec la France, marché établi sur le principe suivant : la France financerait la modernisation des mines polonaises et signerait avec la Pologne un contrat aux termes duquel elle importerait un pourcentage important de la production de charbon polonais. Parallèlement, M. Gajewski cherche à obtenir des Etats-Unis des crédits en dollars.

La transition

Jusqu'à présent, l'Ambassade des Etats-Unis à Paris, avec laquelle il a été en contact à plusieurs reprises, n'a pas opposé un refus net à l'ambassadeur de Pologne. Mais M. Douglas Dillon a exposé à M. Gajewski combien il était difficile actuellement de faire admettre à l'opinion publique américaine que le gouvernement de Washington aide un pays communiste, fût-il « antistalinien ». D'autre part, le gouvernement américain ne veut rien faire qui puisse inquiéter l'U.R.S.S. et justifier ses accusations, selon lesquelles les Etats-Unis cherchent à la supplanter dans les pays qui sont sous sa coupe.

De même, du côté français, personne n'a cherché à décourager l'ambassadeur de Pologne. L'affaire qu'il propose parait séduisante à de nombreux techniciens. En effet, en attendant que l'énergie atomique et le pétrole de la zone franc puissent satisfaire aux besoins français en énergie qui vont croissant, la France sera de plus en plus contrainte d'importer certaines qualités de charbon. Son intérêt est de n'avoir pas à le payer en dollars.

Pourtant, M. Gajewski est tenu en haleine depuis de longs mois par des demi-promesses, des acquiescements hésitants, des demandes de précisions qui n'aboutissent à rien de concret.

Le Quai d'Orsay accorde-t-il à cette affaire l'importance qu'elle mérite ? On craint que la manière dont le gouvernement l'étudie n'illustre triste-

(*Suite en page 6.*)

chez votre Tailleur :
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

DANS une intéressante interview que va publier la revue « Informations et Documents », éditée par l'ambassade des Etats-Unis, M. Dillon, qui va quitter son poste de représentant des U.S.A. à Paris, déclare : « Un autre exemple des rumeurs malfaisantes et erronées : n'a-t-on pas publié jusque dans la presse qu'on avait trouvé dans les papiers de l'un des chefs rebelles algériens récemment arrêtés des documents révélant la « collusion » de certaines sociétés américaines avec les rebelles ? Je puis vous dire que le gouvernement français nous a donné l'assurance écrite que cette information était totalement inexacte. »

Il est dommage que les règles diplomatiques s'opposent à la publication de ce document.

⁂

LE ministre égyptien des Finances a annoncé officiellement mardi dernier la mise en liquidation du bureau de l'agence France-Presse au Caire (et en même temps de l'agence britannique Arab News Agency). « L'activité de ces agences, a-t-il déclaré, s'était révélée parfaitement incompatible avec les aspirations de l'Egypte. »

En fait, il y a plus d'un mois que le correspondant de l'A.F.P. au Caire, M. Dardaud, qui résidait dans la capitale égyptienne depuis près de 25 ans, a été expulsé par décision gouvernementale. Les installations de l'A.F.P. étaient en même temps placées sous séquestre et leur gestion confiée à un journaliste égyptien, assisté d'un personnel autochtone. Mais les informations de l'A.F.P. n'avaient nullement paru à ce gestionnaire « incompatibles avec les aspirations de l'Egypte », puisque, utilisant l'équipement technique du bureau, il captait les dépêches transmises par A.F.P.-Paris et assurait leur diffusion à la presse égyptienne.

⁂

« LA situation en Algérie n'est plus déjà ce qu'elle était il y a quelques semaines », écrit, dans « Carrefour » M. André Stibio. A qui la faute ? L'explication du commentaire vaut d'être relevée. La voici :

« Notre ami Robert Lacoste doit se défier de ce qui se dit à présent. On met de plus en plus en cause l'énorme machine administrative où subsistent, chacun tirant de son côté, des hommes de Naegelen, des amis de Jacques Soustelle, des créatures de Mendès France. » Nuances !

⁂

AHMED BEN SALAH, le jeune et dynamique secrétaire général de l'U.G.T.T., la grande centrale tunisienne, vient d'être sacrifié sur l'autel de l'unité syndicale par ses propres amis : depuis la scission provoquée le 18 octobre dernier par M. Habib Achour en créant l'U.T.T., de grands remous agitaient les masses ouvrières de la Régence.

C'est Ahmed Tlili, déjà membre du bureau politique du Néo-Destour, qui succède à Ahmed ben Salah. Après quatre heures de discussions passionnées, le Conseil national de l'U.G.T.T., réuni le 1er janvier, a entériné ce choix et accepté la « démission » de Ben Salah. Il revenait pourtant de Casablanca où, grâce à ses efforts, des progrès sérieux ont été réalisés dans la voie de l'unification syndicale nord-africaine.

Que reprochait-on à Ahmed ben Salah ? Essentiellement, et ce fut la vraie raison de la crise, de « politiser » le syndicalisme tunisien. Il ne lui suffisait pas que quatre des ministres du gouvernement Bourguiba fussent des syndicalistes, il voulait créer un « travaillisme » tunisien et surtout imposer au Néo-Destour l'adhésion « globale » des membres de l'U.G.T.T., ce qui aurait permis en fait aux syndicats de contrôler toute la politique gouvernementale...

B. G.

ment le manque de dynamisme, le manque d'imagination de la diplomatie française.

Construire l'Europe

L'affaire du charbon polonais dépasse en effet le cadre purement technique. Pour la première fois, un pays occidental a la chance de jouer un rôle non négligeable pour aider un pays communiste qui cherche à se libéraliser et à renouer des liens directs avec les pays libres. Il serait incompréhensible que la France se laisse devancer, par exemple par l'Allemagne ou par l'Angleterre.

A l'occasion du Nouvel An, le président du Conseil a adressé un message radiodiffusé au peuple polonais. Sans nul doute, les Polonais ont été émus par cette voix française et ils l'ont interprétée comme un gage de notre bonne volonté à les aider. Mais les paroles et les promesses ne suffiront pas, seules, à rétablir leur situation économique. Une initiative dans l'affaire du charbon s'inscrirait directement dans la perspective d'une véritable construction européenne.

DES RÉFUGIÉS HONGROIS EN FRANCE.
Le paradis et 5 millions de staliniens.

ÉLECTIONS

La rive gauche vote

LE 13 janvier prochain, les électeurs de la première circonscription de Paris voteront pour désigner le successeur de Mᵉ de Moro-Giafferri, député radical, récemment disparu. Le second tour, décisif, aura lieu le 27 janvier.

Election-témoin d'abord, en raison de l'importance numérique du corps électoral consulté — plus de 580.000 inscrits — et de sa diversité : ouvriers de Grenelle, de la porte d'Italie, d'Alésia et des Gobelins ; habitants des quartiers résidentiels du Luxembourg, de Raspail, Saint-Germain et des Invalides ; artistes et intellectuels de Montparnasse, Saint-Germain-des-Prés et Saint-Michel ; militaires, commerçants, employés... Les six arrondissements de la rive gauche forment une ville plus vaste et aussi composite que Lyon.

Mais test significatif aussi de l'orientation du corps électoral à un an des élections générales et après onze mois de gouvernement Mollet.

En 1952 déjà, une consultation partielle s'était déroulée dans ce secteur électoral. Le candidat modéré, M. Coirre, l'avait emporté. L'abstention de 50 % des électeurs au premier tour de scrutin avait contribué à fausser quelque peu le sens de l'épreuve.

Pour le 13 janvier, on ne compte pas moins de vingt-cinq candidats pour le seul siège disponible : tous les records sont battus. Si on néglige les candidats fantaisistes (comme M. René Laniel) et ceux dont la candidature n'a guère de sens (M. Capron, M.R.P., par exemple), restent en présence :

● *A droite, M. Julien Tardieu*, indépendant-paysan, choisi et soutenu par M. Frédéric-Dupont, chef de file des modérés dans ce secteur (101 000 voix le 2 janvier). M. Tardieu a de bonnes chances d'emporter la décision au second tour.

● *Au centre droit, le Dʳ André Soubiran*, médecin-écrivain, auteur d'un best-seller « Les Hommes en blanc », candidat du « Centre républicain ». Appuyé par la puissante machine électorale de M. Bernard Lafay, il bénéficiera de l'effacement du R.G.R., des républicains-sociaux, de l'U.D.S.R. et des radicaux dissidents qui ne lui opposent pas de candidat.

● *Au centre, M. Dominique Stefanaggi*, avocat, candidat radical désigné par les éléments « antimendésistes » de la Fédération de la Seine de ce parti. Seul prétendant corse à la succession d'une personnalité corse, il bénéficiera de l'appui de ses compatriotes, relativement nombreux et très actifs dans ce secteur électoral. Il est bien douteux, cependant, qu'il parvienne à conserver les positions (80 000 voix) conquises par Mᵉ de Moro-Giafferri et son second, M. Pierre Clostermann, aux dernières élections, encore qu'il se réclame entièrement de la ligne politique de Mendès France.

● *Au centre-gauche, Mme Osmin*, S.F.I.O. Seconde de la liste conduite par M. Robert Verdier, président du groupe parlementaire socialiste de l'Assemblée (42 000 voix le 2 janvier) aux dernières consultations, elle appartient, comme son chef de file, à la minorité de son parti hostile à la politique Mollet-Lacoste. Les voix d'électeurs socialistes qu'elle recueillera n'auront donc pas le sens d'une approbation de l'action gouvernementale ; ce qui n'empêchera nullement la direction officielle de la S.F.I.O. de se prévaloir de progrès éventuels (c'est le candidat socialiste) tout en lui permettant de rejeter sur Mme Osmin la responsabilité d'un demi-échec (elle appartient à la minorité).

● *A l'extrême gauche, M. Monjauvis*, communiste, ancien député du treizième arrondissement, a été préféré à plusieurs dirigeants du P.C., et notamment à M. Léon Feix, qui avait porté les couleurs du P.C. dans l'élection partielle de 1952. Le choix est habile. Ancien chef F.T.P., préfet de la Loire à la Libération, son amitié pour Charles Tillon et certaines attitudes dénotent une tendance à l'indépendance qui lui ont valu d'être sanctionné et « ramené à la base » : il fait ainsi figure de « victime du stalinisme » réhabilitée grâce à la déstalinisation. En fait, c'est un militant discipliné.

● *A gauche*, enfin, trois candidats au moins se situent entre la S.F.I.O. et le P.C.F. Parmi eux, l'ancien « espoir » du parti communiste, M. Pierre Hervé, dont on n'a pas oublié la retentissante exclusion, et M. Claude Bourdet, directeur de « France-Observateur ». Une polémique assez vive oppose actuellement ces deux hommes qui entendent travailler pourtant l'un et l'autre à la naissance d'un socialisme rénové. Cette division de la gauche confère une signification purement symbolique au choix des électeurs de cette fraction de l'opinion : ils savent que, de toutes façons, ils « votent inutile ». L'intérêt de cette double candidature consiste cependant, au premier tour, à voir combien de voix anciennement communistes peuvent être enlevées au P.C. qui en rassembla 120.000 le 2 janvier dernier, dans ce secteur, avec la liste Garaudy.

FILS et CABLES
●
Société I. E. P.
66, rue de la Montat, 66
SAINT-ETIENNE (Loire)
Téléphone : E 2 92 51

JEUNESSE

Conflit avec le général

L'UNION Nationale des Etudiants de France (U.N.E.F.), avait annoncé son intention de quitter la commission Armée-Jeunesse de la Défense nationale. Mais le ministère a tenu à avoir le dernier mot. Par un communiqué officiel, les représentants du syndicalisme étudiant français, ont été exclus de la commission, le 30 décembre dernier.

Motif invoqué : *« l'attitude prise par le bureau actuel de l'U.N.E.F. tant en France qu'à l'étranger, en particulier en ce qui concerne l'Algérie »*.

D'autres organisations (Conseil français de la jeunesse, Union des grandes écoles, etc.) ont pris sur le problème algérien des positions beaucoup plus nettes que l'U.N.E.F. Elles n'ont cependant pas été exclues. Quelles sont donc les raisons du conflit actuel entre le ministère de la Défense et les étudiants ?

La Commission Armée-Jeunesse existe depuis 1953. Elle groupe, sous la présidence du général Faure, les représentants des mouvements de jeunesse et des officiers qui doivent examiner ensemble les problèmes de l'armée et de ses rapports avec la jeunesse ouvrière, paysanne et estudiantine.

Mais la composition de cette commission n'a jamais été fixée de façon précise. Et le nombre des officiers désignés comme « conseillers techniques » n'a cessé de croître, ainsi que le pouvoir du général-président. Ce dernier, afin de mieux équilibrer l'U.N.E.F. dont la direction lui paraissait mal orientée, a « recommandé » aux élèves des classes préparatoires aux grandes écoles militaires, de se grouper en une association qui adhérerait à l'organisation des étudiants.

L'U.N.E.F. n'est pas opposée à l'adhésion d'une telle association. Elle est, en revanche, très mécontente de l'intervention du général Faure dans ses propres affaires. Pour « marquer le coup », le conseil d'administration de l'U.N.E.F. a donc décidé, il y a un mois, d'attendre février et de s'assurer, entre temps, de l'attachement au syndicalisme étudiant des élèves des écoles préparatoires.

Contre-attaque du général Faure : le 8 décembre dernier, il demande à la commission de blâmer l'U.N.E.F. pour indiscipline. Les délégués des autres organisations de jeunesse s'y refusent. Mais l'U.N.E.F., pour protester contre la mesure d'autorité du général, annonce, aussitôt après, son intention de ne plus participer aux travaux de la commission.

Le 30 décembre, le ministère n'en exclut pas moins l'U.N.E.F.

Paradoxalement, cette exclusion coïncide avec la rupture entre les étudiants français et l'Union Générale des Etudiants Musulmans (U.G.E.M.A.).

Alors que le ministre reproche à la direction actuelle de l'U.N.E.F. ses sympathies pour le mouvement nationaliste algérien, l'U.G.E.M.A. l'accuse, en effet, de prendre une attitude « colonialiste ».

De toute façon, l'U.N.E.F. ne participerait à nouveau à la Commission Armée-Jeunesse que si les attributions et la composition de cette dernière étaient fixées de façon précise et satisfaisante.

D'autres organisations suivront-elles son exemple ? C'est possible.

Dans ce cas, la commission devrait renoncer à poursuivre ses travaux et notamment l'étude d'une importante réforme de la préparation militaire, actuellement en discussion.

RÉFUGIÉS

Le rêve et la réalité

DANS presque toutes les grandes villes françaises, on peut rencontrer aujourd'hui des étrangers, générale-

MANUFACTURE DE
BONNETERIE
ETABLISSEMENTS
BONGIRAUD - OUILLON
Société Anonyme au Capital de [illegible] fr.
SAINT-PAULIEN
(Haute-Loire)
Téléphone 39
Reg. du Comm. LE PUY 67 B
C.C.P. CLERMONT-FERRAND [illegible]

ment mal vêtus, qui s'essaient à un français approximatif où roulent les « r» : ce sont des Hongrois dont beaucoup, il y a deux mois à peine, se battaient encore dans les rues de Budapest. Depuis le 10 novembre, 10.000 d'entre eux sont arrivés en France, venant d'Autriche où ils s'étaient réfugiés.

La plupart habitent encore dans les centres d'accueil installés dans des casernes ou des écoles et leur sort préoccupe plusieurs organisations officielles ou privées. Depuis quelques semaines, un comité spécial coordonne l'activité de ces différents organismes et s'efforce de résoudre les nombreux problèmes que posent l'hébergement, le reclassement et l'adaptation de ces réfugiés à la vie française.

Tous les témoignages concordent : les problèmes les plus difficiles à résoudre ne sont pas tant d'ordre matériel que d'ordre psychologique. Les confidences recueillies auprès des réfugiés, que ce soit à Paris, Bordeaux, à Nice ou dans n'importe quelle autre ville de France, traduisent toutes un malaise dont on commence seulement à comprendre les causes.

Les illusions

Tout d'abord, beaucoup de ceux que nous avons accueillis ne voulaient pas venir en France. La France leur a ouvert ses portes pour « décongestionner » l'Autriche, qui ne pouvait supporter plus longtemps le poids de leur hébergement, mais leur ambition était d'atteindre les Etats-Unis, Eldorado dont ils rêvent depuis si longtemps. C'est pourquoi certains ont refusé de descendre des trains qui les avaient amenés en France alors que d'autres cherchaient à s'enfuir vers la Suisse. Beaucoup n'ont pas renoncé à obtenir un visa pour les Etats-Unis — pourtant problématique — et ne facilitent pas la tâche de ceux qui cherchent à les reclasser en France.

Mais surtout, presque tous ceux qui sont arrivés en France — même volontairement — ont été déçus. Sans doute notre niveau de vie est-il très supérieur au leur mais leurs rêves étaient à la mesure de leur candeur et de leur dénuement, c'est-à-dire démesurés. Ils avaient imaginé un pays de cocagne dans lequel quelques mois de travail suffisaient pour acquérir une voiture neuve et un appartement moderne. Ils savaient sans doute que l'Amérique était plus prospère que les pays d'Europe occidentale — et beaucoup s'accrochent encore à ce dernier espoir de trouver le véritable pays de rêve — mais pour eux, l'Occident formait un tout : il y avait d'un côté le monde oriental où tout allait mal, de l'autre un monde occidental où tout allait bien pour les travailleurs dans le meilleur des mondes libres et démocratiques.

La peur des staliniens

Pour comprendre ces illusions, il suffit de savoir que la majorité des révolutionnaires hongrois qui se sont enfuis sont fort jeunes, qu'ils sont pour la plupart peu évolués et qu'ils viennent d'un pays radicalement coupé du monde occidental depuis dix ans. Leurs seules informations sur l'Occident venaient de la radio et plus particulièrement des postes privés américains dont les émissions de propagande présentaient un tableau idyllique de la vie ouvrière dans les démocraties libres.

La contre-propagande du régime rakosiste, qui consistait à n'évoquer que les difficultés sociales des pays occidentaux en taisant toutes leurs réalisations, produisait l'effet inverse de celui que les staliniens en attendaient. « Faut-il que cela aille bien là-bas, pensaient les Hongrois, pour que la presse gouvernementale se donne tant de mal à démontrer le contraire. » Rakosi ne les avait-il pas habitués à ce qu'une promesse d'amélioration du sort des travailleurs annonce en réalité une aggravation — toujours prévue par « La Voix de l'Amérique » ?

A la déception de ne pas trouver les conditions de vie qu'ils attendaient, s'ajouta au début la peur — risible pour nous mais obsédante pour les nouveaux arrivants — de se voir *« arrêtés, transportés hors du pays et livrés aux Russes par les cinq millions de communistes français »*. Les premiers jours, les Hongrois n'osaient quitter les centres d'accueil par crainte d'être kidnappés.

Aujourd'hui, les « anciens » — qui sont en France depuis plusieurs semaines — sourient de ces terreurs et ne confondent plus les cinq millions de communistes français (*« parmi lesquels il y a infiniment plus d'imbéciles que de salauds »* dit un contremaître hongrois) avec les agents de la police secrète hongroise. Plusieurs réfugiés expliquent leur désir d'apprendre rapidement le français par le souci de pouvoir expliquer aux communistes qu'ils ne sont pas des fascistes mais des révolutionnaires qui ont lutté pour le socialisme en défendant leurs pays contre l'impérialisme soviétique.

Rapports avec les émigrés

Le fait que beaucoup de réfugiés soient des communistes convaincus a d'ailleurs soulevé une autre difficulté : celle de leurs rapports avec les interprètes bénévoles qui les accueillent dans les centres et qui sont presque tous des Hongrois vivant en France depuis de nombreuses années. Pour ceux qui ont quitté leur pays en 1945, tout est mauvais de ce qui s'est passé depuis, alors que pour l'immense majorité des réfugiés, ce n'est pas le régime d'après guerre qui est en cause mais la dégénérescence de la République de 1946 en dictature stalinienne. C'est pourquoi certains réfugiés traitent leurs interprètes avec indignation de « fascistes » et de « horthystes » et se voient eux-mêmes traités d' «agents communistes ». Ces divergences politiques rendent parfois très difficile le travail des interprètes bénévoles, qui restent pour l'instant le seul lien entre les réfugiés et l'administration.

Le reclassement des nouveaux arrivants est également très délicat car beaucoup de réfugiés, ayant enfin la liberté de changer d'emploi, veulent en profiter au maximum. Certains d'entre eux, mécontents de leur salaire, quittent brusquement leur place et retournent au centre d'accueil où ils sont assurés d'être nourris et logés en attendant leur problématique départ pour les Etats-Unis. C'est, en effet, parmi ceux qui considèrent la France comme une simple étape de leur émigration que la fluctuation du travail est la plus grande. Cette instabilité (l'un d'eux a changé trois fois d'emploi en six semaines) cause un préjudice certain à l'ensemble des réfugiés car elle permet aux communistes de dénoncer l'attitude de ces « fascistes » qui ne se contentent pas d'une place et réclament parfois des salaires horaires supérieurs à ceux des ouvriers français.

Mais presque tous les réfugiés qui sont décidés à demeurer en France — y compris les intellectuels dont beaucoup sont obligés d'accepter un travail manuel — s'adaptent relativement vite. Ils sont généralement plus équilibrés et plus réalistes que ceux de leurs compatriotes qui continuent à poursuivre le rêve d'un départ pour les Etats-Unis. Ils prennent leur travail au sérieux et suivent régulièrement les cours de français organisés pour eux.

Ceux qui restent

Beaucoup d'étudiants préparent dès maintenant des examens, beaucoup d'intellectuels contraints d'accepter des métiers manuels cherchent à s'y adapter et à s'y spécialiser. Ceux-là sont bien accueillis par les Français et souvent invités dans des familles qui les aident à trouver un logement.

Cette adaptation de ceux qui « restent » par rapport à ceux qui « veulent partir » s'observe dans toute la France. Tous les problèmes ne se régleront pas en quelques semaines ni en quelques mois, d'autant plus que de nouveaux réfugiés sont attendus. Mais les malentendus commencent à s'éclaircir dans la mesure où les réfugiés hongrois comprennent peu à peu que si la France n'est pas le paradis, du moins est-elle prête à accueillir tous ceux qui cherchent un asile.

→

OU EN EST L'INDOCHINE ?

par le Professeur Buu Hoï

Que se passe-t-il en Indochine ? Après la guerre de huit ans qui l'a déchirée, divisée comme la Corée et l'Allemagne en deux zones placées tacitement sous l'influence de chacun des deux blocs qui se partagent le monde, l'Indochine semble être sortie d'un coup des préoccupations des Français à l'heure où, en juillet 1954, elle entrait enfin dans la paix. C'est à peine si, de temps à autre, une polémique qui ressemble à un règlement de comptes ranime fugitivement des souvenirs cruels.

Nous avons demandé au professeur Buu Hoï, qui rentre d'un séjour au Vietnam, de faire le point de la situation politique en Indochine. M. Buu Hoï, qui appartient à l'ancienne famille impériale d'Annam, est un nationaliste indépendant de tout parti politique ; à 41 ans, il est avant tout connu comme l'un des meilleurs chimistes du monde, auteur d'inventions médicales sur la tuberculose, la lèpre et le cancer. Voici son témoignage :

M. Buu Hoï

De la nécessaire opération chirurgicale pratiquée à Genève en 1954, avaient émergé deux Vietnams anatomiquement équivalents, mais politiquement bien différents. L'Etat vietminh du Nord était sorti de la guerre en vainqueur, avec une armée nombreuse et bien équipée, une administration et une police efficaces, un prestige considérable. A sa tête, un pouvoir politique minutieusement organisé et virtuose de la propagande s'assignait un objectif parfaitement clair : l'unification rapide du pays tout entier sous son autorité.

En face, le Sud-Vietnam semblait une proie facile : absence d'infrastructure politique, fractionnement de l'administration entre une infinité de sectes rivales, résignation lassée de la population devant la perspective, qui lui paraissait presque inéluctable, d'une absorption rapide par le Nord.

Or, aujourd'hui, la situation est entièrement retournée. Le Sud-Vietnam est en passe de devenir l'Etat politiquement le plus stable du Sud-Est asiatique. Le Nord-Vietnam, au contraire, a perdu la plus grande part de son influence extérieure et doit faire face à des difficultés intérieures considérables, dont les émeutes politiques qui ont éclaté récemment dans la région de Vinh ne sont qu'un faible reflet.

Réussite au Sud

Le secret de cette ascension politique du Sud-Vietnam réside avant tout dans les réflexes de bon sens des masses populaires et dans l'action persévérante du président Diem et de son principal conseiller politique, M. Ngo Dinh Nhu. Le problème épineux des sectes a pu être résolu sans trop de heurts, les milices privées désarmées, l'arbitraire gouvernemental réduit par le remplacement du régime monarchique absolu par une constitution républicaine. La création d'une assemblée, l'emploi dans l'administration de patriotes non communistes qui avaient fait leurs preuves dans la Résistance ont accru l'efficacité du régime.

Surtout, M. Diem a su résister à la solution de facilité qui eût consisté à transformer le Sud-Vietnam en un autre Formose par l'implantation de bases militaires étrangères. Il a établi progressivement des relations cordiales avec les pays neutres les plus influents du Sud-Est asiatique : c'est ainsi qu'un récent voyage à Saigon du président birman, M. U Nu, a permis de jeter les bases d'une attitude commune. Les liens du Sud-Vietnam avec l'Inde se font de jour en jour plus étroits. Politiquement, le pays tend ainsi à se placer à nouveau parmi les nations asiatiques modérées, cadre hors duquel il ne trouverait sans doute pas de garantie permanente de survie et de prospérité.

Echec au Nord

Cette modération, cet appel aux réflexes nationaux contrastent violemment avec la politique super-stalinienne encore pratiquée dans le Nord. Les dirigeants communistes de Hanoï se sont montrés si soucieux de ne pas sortir des rails de l'orthodoxie stalinienne que leur régime est en retard d'une phase par rapport à l'évolution des autres démocraties populaires.

A l'intérieur, cette attitude rigide a élevé une infranchissable barrière entre la bureaucratie du Vietminh et le peuple. La poursuite mécanique d'une lutte des classes, devenue sans objet en raison de la prolétarisation totale de la population (évidemment accentuée par dix années de destructions et par le morcellement des terres), a presque réussi à faire oublier le prestige acquis dans la guerre. Les émeutes récentes viennent de témoigner de l'inadaptation du peuple vietnamien à une telle politique.

Dans ces conditions, l'unification sous l'autorité du Nord, telle qu'elle était rêvée par les leaders communistes, n'a plus aucune chance de se réaliser. Au contraire, dans les années à venir, la machine vietminh devra tenir compte de plus en plus de l'existence d'un nationalisme vivace et des contingences humaines.

Le rôle de la France

De jour en jour, la situation des deux Vietnams devient ainsi plus comparable à celle des deux Allemagnes, au point qu'aucune solution d'unification ne pourra convenir à un cas sans qu'il convienne à l'autre. En particulier, il semble bien difficile de parler de négociations tant que se trouvent au pouvoir, à Hanoï comme à Berlin-Est, des gouvernements communistes homogènes qui se posent en derniers défenseurs de l'ère stalinienne.

Que reste-t-il, dans cette perspective, de l'influence de la France ? Les ressentiments hérités de l'ère coloniale sont déjà oubliés dans le Sud ; la prospérité actuelle des relations culturelles témoigne de la volonté de Saigon de prolonger jusqu'à la France la chaîne de solidarité qui est en train de se forger entre les nations asiatiques. Si, dans le Nord, les quelques portes maintenues ouvertes vers l'Occident n'existent que dans la mesure où la Chine n'a pas encore réussi à établir elle-même des courants d'échanges importants, dans le Sud au contraire une active reprise du commerce matériel et intellectuel avec la France est souhaitée et possible. « L'agonie de l'Indochine », pleurée par certains, n'aura été ainsi que l'enterrement nécessaire d'un régime colonial et le début, pour la France, d'une ère d'investissements plus solides.

B. H.

(Copyright « L'Express ».)

FABRIQUE
DE
PAPIERS
André SCHERB
S. A. au capital de [illegible] de francs
Maison fondée en 1862
★
TURCKHEIM
(Haut-Rhin)
Tél. COLMAR 36-52 et 36-53
DOMAINE VINICOLE

L'HOMME DE LA SEMAINE

Un Américain à Paris : Douglas Dillon

DANS quelques semaines, Clarence Douglas Dillon, ambassadeur des Etats-Unis en France depuis quatre ans, va regagner son pays pour y prendre le poste de sous-secrétaire d'Etat adjoint aux Affaires économiques. C'est une promotion : il aura la haute main sur tous les programmes d'assistance économique aux alliés de l'Amérique, ce qui n'est pas une mince besogne.

Mais Douglas Dillon regrettera la France. S'il n'avait tenu qu'à lui, il eût sans doute choisi de rester à Paris pour continuer à y remplir sa double tâche d'avocat des Etats-Unis auprès de la France et d'avocat de la France auprès des Etats-Unis. Il a prouvé qu'il y excellait.

Aucun ambassadeur des Etats-Unis, depuis le vieux Myron T. Herrick, n'aura quitté Paris avec un tel capital de sympathie. Aucun, pourtant, n'aura eu une tâche si difficile. Pendant le séjour de Douglas Dillon, trois crises graves ont ébranlé les relations franco-américaines : la conférence de Genève sur l'Indochine, le rejet de la C.E.D., l'opération de Suez. Dans chaque cas, l'ambassadeur a fait preuve d'une clairvoyance, d'un tact, d'une compréhension remarquables et joué un rôle déterminant dans le rétablissement de la confiance entre les deux pays. Sur un autre problème, celui de la guerre d'Algérie, il a pris lui-même l'initiative d'un discours qui a contribué à dissiper le malaise créé par l'hostilité américaine à la politique du gouvernement français et qui reste la seule prise de position officielle de l'administration américaine. D'une manière générale, il a toujours plaidé le dossier de la France aux Etats-Unis avec une conviction et une bonne volonté qui l'ont, parfois, conduit très loin. Ainsi, lorsqu'il a déclaré, au cours de sa dernière visite aux Etats-Unis, qu'il n'y avait à sa connaissance rien de vrai dans les rumeurs selon lesquelles des Français auraient participé aux opérations contre l'Egypte du côté israélien.

Un jeune banquier

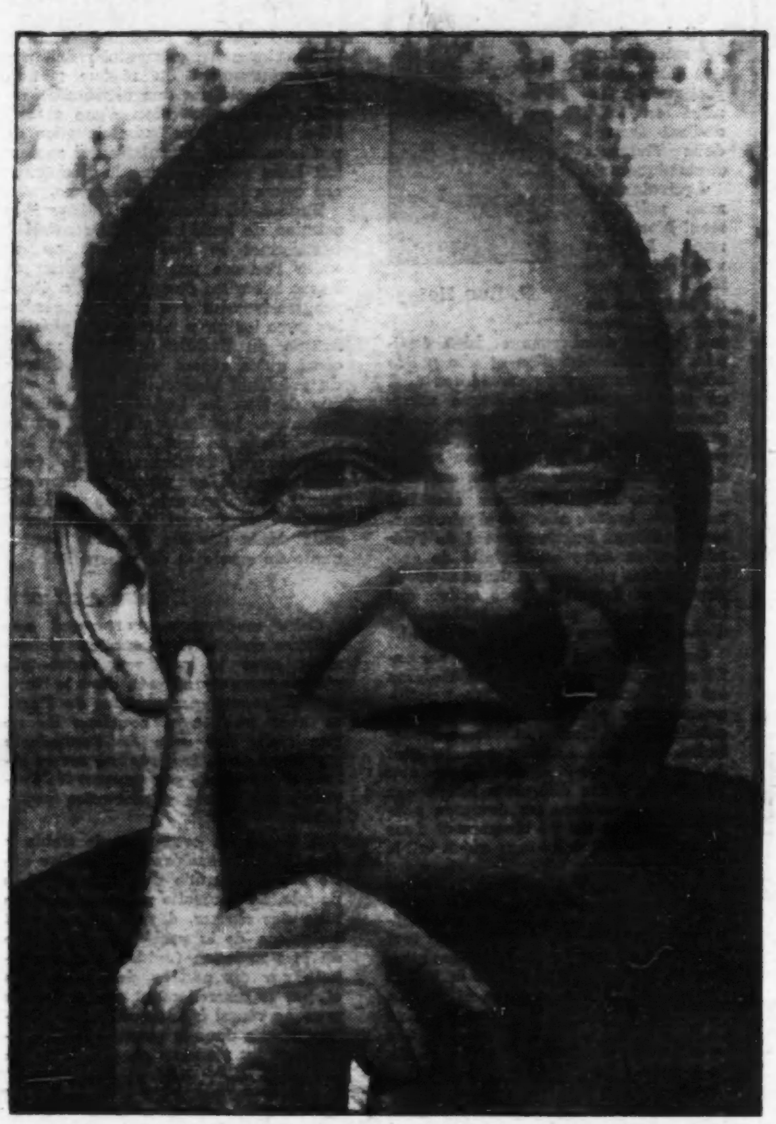
Sa nomination, en janvier 1953, avait été pourtant mal accueillie. L'élection d'Eisenhower avait déçu et inquiété l'Europe. Les aptitudes politiques de l'ancien commandant en chef paraissaient moins évidentes que ses talents militaires et on le tenait pour prisonnier de la droite républicaine. Or, voici qu'il désignait pour le représenter à Paris non pas un diplomate prestigieux, une personnalité politique ou militaire célèbre, mais un jeune banquier dont le nom n'était connu, en France, que dans certains milieux d'affaires. Pour beaucoup, la leçon était claire : cette nomination n'était que la récompense du soutien financier accordé au parti républicain depuis toujours par M. Dillon père, banquier de très grande envergure. Au lendemain des élections, celui-ci serait venu réclamer l'Ambassade de Paris, qui lui avait été promise de tout temps, mais se serait vu alors opposer son âge avancé. « *Qu'à cela ne tienne*, aurait-il dit. *Vous n'avez qu'à la donner à mon fils.* »

En fait, Clarence Douglas Dillon n'était pas, en matière diplomatique, le novice qu'on pouvait croire. Depuis son plus jeune âge, les affaires étrangères avaient été pour lui, selon ses propres termes, « *une manière de violon d'Ingres* ». Pendant la campagne électorale de 1947, il avait aidé Foster et Allen Dulles à rédiger tous les discours de politique internationale du candidat républicain, M. Dewey, qui fut à deux doigts d'être élu.

A l'Université de Harvard, dont il avait dirigé l'équipe de football et où il termina ses études en 1931 avec la mention « très bien », il avait déjà manifesté son intérêt pour les questions diplomatiques. Il était très fier de sa connaissance de l'Europe où il était né au cours d'un voyage de ses parents à Genève, en 1909. La France était déjà l'objet de sa prédilection et il aime rappeler qu'il visita, étant jeune homme, toute la Normandie à bicyclette.

Un timide

Héritier de financiers richissimes, il ne pouvait pas ne pas suivre la carrière familiale. Son père était un homme peu commode dont la personnalité marquée a peut-être contribué à donner à Clarence Douglas la discrétion, on dirait presque la timidité, si rare chez ses compatriotes et qui fait une partie de son charme. Le jeune Dillon acheta donc — ou plutôt sa famille lui acheta — pour la modeste somme de 185.000 dollars (65 millions) une charge d'agent de change. En 1937, il devient vice-président de la banque paternelle, la Dillon Read and Co, dont il sera président de 1946 jusqu'à sa nomination à Paris. Entre temps, il avait fait une guerre brillante, s'étant engagé dès 1940 dans la marine. En 1945, il rentrait dans la vie civile avec le grade de capitaine de corvette, la légion du mérite, la médaille de l'air et le Navy Ribbon.



M. Douglas Dillon, ambassadeur des Etats-Unis.
Un regret partagé.

Tel était l'homme qui, un beau matin de mars 1953, accompagné d'une épouse et de deux filles ravissantes, débarqua du train transatlantique à la gare Saint-Lazare. Il avait 44 ans, mais en paraissait dix de moins avec son visage rose et sans rides, son poil blond, ses yeux mobiles, mais capables de se figer tout à coup d'une manière assez étonnante, sa grande taille de joueur de tennis et surtout ce manque d'assurance si inattendu chez un Américain. On le trouva décidément bien jeunot et ses premiers interlocuteurs rapportèrent à l'unanimité ce jugement : bien gentil, mais manquant de classe.

Quatre ans plus tard, M. Dillon a perdu quelques cheveux, il a marié sa fille à la Madeleine, il est grand-père. Il a surtout conquis l'estime des Français qui ont eu à travailler avec lui.

Après Talleyrand

Il n'avait pourtant qu'un seul atout au départ : sa passion pour la France. Avant de quitter Washington pour rejoindre son poste, il avait déclaré à un correspondant du *Monde* : « *Cela ne vous semblera pas original, mais j'aime la France et les Français* ». Cela n'eût pas été original en effet s'il n'avait aimé chez nous que ce que tant d'autres Anglo-Saxons y apprécient : le bon vin, la bonne chère, les jolies femmes, l'école impressionniste et la Côte d'Azur.

Certes, le nouvel ambassadeur ne joua pas les puritains et sa table resta tout au long de son séjour l'une des meilleures de Paris. Sa cave, en particulier, s'honorait d'un Château Haut-Brion 1934, grâce auquel Douglas Dillon réussit cette gageure de faire apprécier du vin par le terrible Allen Dulles, frère du secrétaire d'Etat et directeur des services d'espionnage américains, grand détracteur de toutes les boissons continentales. Il faut dire que le cru Château Haut-Brion, qui fut quelque temps propriété de Talleyrand, appartient depuis 1935 à la famille Dillon. La fréquentation des vignobles et des vignerons de ce domaine a d'ailleurs permis à Douglas Dillon de voir la France d'un peu plus près qu'il n'est d'habitude permis à ses compatriotes.

Au siècle de l'avion et du téléphone, un ambassadeur peut n'être qu'une simple boite aux lettres et consacrer le plus clair de son temps à gérer l'énorme machine administrative que représente l'Ambassade.

Plus de 600 Américains et 1.200 Français figurent actuellement sur les livres de paye de l'Ambassade. Cela fait beaucoup de monde et l'on imagine sans peine le nombre de doubles emplois que cela représente. En quatre ans, Douglas Dillon a réussi à réduire de moitié les effectifs de son Ambassade et à rendre à la France une partie des locaux que ses services occupaient. Mais c'est encore sur ses revenus personnels qu'il a opéré la plus grosse réduction. Le traitement de l'ambassadeur américain à Paris n'est pas secret : il est de 27.000 dollars par an, auxquels s'ajoutent 10.000 dollars de frais. Mais 37.000 dollars par an, cela fait un peu plus d'un million de francs par mois, ce qui est sans rapport avec ce que gagnait le président de la Dillon Read and Co, ni avec ce que doit dépenser un ambassadeur appelé par ses fonctions à recevoir tout Paris et à le recevoir fastueusement. La fortune des Dillon a donc largement contribué à maintenir le train de vie de l'ambassadeur. Ces nécessités financières expliquent pourquoi, parmi les ambassadeurs américains, il y a tant de banquiers et si peu de diplomates professionnels. Ceux-ci, comme leurs homologues français, anglais ou italiens, « n'y arrivent pas ».

Douglas Dillon ne s'est pas contenté de bien gérer son Ambassade et d'aimer la France. Il a aussi cherché à connaître et à comprendre notre pays.

La « vie sociale » joue dans la vie de tout ambassadeur un rôle capital. En toutes saisons aux Etats-Unis, plus spécialement de mai à juillet en France, « parties » et cocktails prennent à « tout ce qui compte » un temps précieux. Beaucoup de diplomates limitent là leur activité et croient se faire une idée de ce que pensent les Français à travers les conversations de ceux qui fréquentent leurs salons. Chez certains, le travers est poussé plus loin encore : ils ne se voient qu'entre eux. Entre eux, c'est-à-dire entre personnalités d'une même famille spirituelle, diplomates plus snobs les uns que les autres ou Français qui jouent un jeu ressemblant un peu à celui de la défunte collaboration.

Ce travers fut celui des prédécesseurs de M. Dillon, pour lesquels la France commençait à M. Pleven et s'arrêtait à M. Bidault, avec une petite exception pour M. Mollet et les socialistes « européens ».

En arrivant à Paris, M. Dillon trouva saugrenu de ne voir que des gens dont les sentiments pro-américains ne faisaient aucun doute et ouvrit les portes de ses salons aux représentants les plus divers de l'opinion, communistes exceptés. Il chercha non plus seulement à compter des partisans, mais à comprendre certaines attitudes qui, vues du Potomac, sont souvent aussi inintelligibles que certaines positions américaines vues de Paris. Il s'efforça d'expliquer l'Amérique à la France et la France à l'Amérique sans cacher les vérités désagréables.

Cette politique de la porte ouverte et de la franchise fit de lui un homme bien mieux informé que certains de ses censeurs. Lorsque la bataille de la C.E.D. approcha de son dénouement au début de 1954, il avertit Washington que le traité avait toutes chances de n'être pas adopté par le Parlement français. Les Etats-Unis avaient alors un autre ambassadeur en France en la personne de M. Bruce, accrédité auprès des institutions européennes. M. Bruce ne voyait que des « Européens » et croyait dur comme fer au succès de la C.E.D. Un jour d'août 1954, Douglas Dillon devait marquer sur son collègue — peut-être plus écouté que lui, jusqu'alors, à Washington — un avantage discret.

Il en alla de même deux ans plus tard. Douglas Dillon ne fut jamais informé officiellement des intentions de Guy Mollet de mettre à exécution ses menaces contre Nasser. M. Foster Dulles, pour sa part, n'y croyait guère. Mais lui, Douglas Dillon, avait la conviction que le gouvernement était décidé à agir et il le fit savoir à plusieurs reprises au Département d'Etat. Ce qui suffit à faire justice des bruits selon lesquels son rappel serait la sanction d'un manque de clairvoyance.

Les trois crises

L'ambassadeur n'a pas été seulement un bon observateur. En trois occasions, il a joué un rôle décisif pour le maintien de la confiance entre son pays et la France. Ce fut lui, tout d'abord, qui réussit à ébranler l'idée généralement admise à Washington que M. Mendès France était un agent, conscient ou non, de Moscou. Ce fut en grande partie grâce à son insistance que M. Foster Dulles accepta de venir à Paris le 14 juillet 1954 pour s'entretenir avec le nouveau président du Conseil français qui, en une journée d'âpres discussions, réussit à le convaincre de l'impossibilité, pour la France, de se tirer de l'impasse indochinoise autrement que de la manière envisagée à Genève.

Lorsque après l'échec de la conférence de Bruxelles et le rejet de la C.E.D. par le Parlement, Washington retomba dans la méfiance, ce fut encore M. Dillon qui s'entremit pour permettre une réconciliation en persuadant la France que les Etats-Unis n'avaient pas l'intention de la « punir » et en expliquant aux Etats-Unis que Paris n'était pas en train de comploter un rapprochement avec Moscou et un divorce d'avec l'O.T.A.N.

Deux ans plus tard, enfin, Dillon alla aussi loin que peut aller un ambassadeur lorsqu'il estime que la politique de son pays tarde à se préciser.

Le 20 mars dernier, il demanda à la presse diplomatique française de l'inviter et à l'issue d'un grand repas

glacial et interminable, il lut en français un discours qui fit l'effet d'une bombe.

Après avoir salué les accords avec le Maroc et la Tunisie et souligné que la liberté de choisir leur destin « *ne nécessite nullement une rupture entre les peuples qui viennent d'acquérir leur indépendance et ceux qui la leur ont accordée* », l'ambassadeur déclara : « *Oui, la France a le droit d'être fière de ce qu'elle a accompli en Afrique du Nord et il serait utile qu'elle s'efforçât de faire en sorte qu'on en soit mieux averti dans le monde.* »

Notant la résolution du gouvernement français d'organiser en Algérie des élections libres « *tout à fait conformes aux idéaux de liberté et de justice qui tiennent tant au cœur des peuples français et américain* », il concluait : « *Au risque de me répéter, je n'hésite pas à vous dire que les Etats-Unis se tiennent fermement derrière la France dans sa recherche d'une solution libérale et équitable des problèmes algériens.* »

De 1950 à 1956

On s'interrogea : d'où venait l'initiative de cette déclaration d'intention ? De la Maison Blanche ? Du Département d'Etat ? De Matignon ou du Quai d'Orsay ? On le sait aujourd'hui : elle venait du grand bureau aux boiseries claires où travaille Douglas Dillon. Avec deux ou trois de ses collaborateurs, il avait rédigé lui-même son texte, forçant un peu la main à Ike et à M. Dulles pour obtenir leur approbation. Ceux-ci n'ont pas eu à le regretter : le discours Dillon a beaucoup contribué, à l'époque, à « détendre » les rapports franco-américains. C'est en se référant à ce texte que le président Eisenhower a reçu M. Bourguiba et c'est lui que M. Dulles invoquait chaque fois que MM. Pineau ou Alphand lui demandaient quelles étaient ses intentions vis-à-vis de l'Afrique du Nord. Mais il ne faut pas oublier que M. Dillon encourageait dans son exposé une politique « libérale » et qu'il n'y a pas deux Américains sur cent pour qualifier ainsi l'attitude du gouvernement Mollet-Lacoste.

M. Dillon avait une manière à lui d'accueillir en souriant, sans se fâcher, les sautes d'humeur de ses interlocuteurs successifs. Il se fit presque mettre dehors par M. Pinay, il ne comprit pas toujours les subtilités de M. Bidault, ne suivit pas toujours M. Pineau dans ses rêveries et M. Mollet dans ses exercices inspirés de la méthode Coué. Mais il conserva toujours sa franchise et ne se laissa pas manœuvrer. Lorsqu'on répandit le bruit, par exemple, que les carnets saisis sur Ben Bella auraient apporté la preuve que les fellagha recevaient des subsides américains, il n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu photocopie des documents saisis — qui ne prouvent rigoureusement rien — et une lettre d'un collaborateur de M. Mollet lui en donnant acte.

Devant les tendances du gouvernement Mollet à la démagogie anti-américaine, M. Dillon a eu d'autant plus de mérite à insister auprès de son gouvernement pour qu'il comprenne que ses véritables alliés restent en Europe et ne sont pas parmi les aventuriers qui gouvernent l'Egypte ou la Syrie.

Imaginant il y a quelques jours un futur dictionnaire politique, l'*Economist* de Londres définissait l'anti-américanisme comme un sentiment très répandu en 1950 dans les milieux de gauche et en 1956 dans les milieux de droite. Ce n'est pas la faute de M. Dillon si la droite est devenue antiaméricaine, mais c'est en grande partie grâce à lui que la gauche a pu retrouver le vrai visage de l'Amérique.

COMMUNISTES

« Le fils de Staline »

DES nouvelles parvenues cette semaine de l'Est, deux faits se détachent qui semblent indiquer que le monde communiste prépare une nouvelle volte-face. Le premier est la publication par l'organe central du parti communiste chinois d'une critique sévère du discours du maréchal Tito à Pula — discours que le même journal avait jugé bon de publier, en son temps, *in extenso* et en bonne place. Le second, la nouvelle profession de foi de M. Kroutchev, à qui les banquets russes facilitent la franchise et qui a tenu à préciser qu'il était toujours — à certains points de vue, il est vrai — un stalinien. A ces deux événements saillants, s'ajoute la publication d'une multitude d'articles contre les communistes yougoslaves dans la presse soviétique.

Luttes intérieures

Mais ces faits doivent être considérés comme les symptômes d'une crise beaucoup plus que comme les signes d'un véritable revirement. En fait, le monde communiste n'arrive pas à digérer le rapport Kroutchev et les affaires de Pologne et de Hongrie. Le premier, on eût pu, à la rigueur, l'oublier purement et simplement puisque la tradition stalinienne permet de déclarer inexistant ce qui n'a jamais été publié. Mais les événements de Pologne et de Hongrie ont reçu une immense publicité même dans la presse communiste. Ils posent un grave problème de conscience à tous les militants et à plus forte raison aux dirigeants qui connaissent la vérité sur ces deux affaires. Ceux-ci doivent maintenant prendre position sur l'attitude à adopter pour l'avenir et cette nécessité provoque dans tous les partis communistes — sauf en Yougoslavie et en Pologne — de sévères luttes intérieures. Les succès et les revers de chaque tendance sont déterminés en grande partie par la situation internationale et les réactions de la base dans les différents pays.

M. NIKITA KROUTCHEV.
Entre deux bouchées, un nom maudit.

Contradictions chinoises

Le parti communiste chinois n'est pas à l'abri de ces déchirements. Au contraire, ayant à gouverner un des plus grands pays du monde, il doit tenir compte à tout moment des répercussions internationales et des dangers intérieurs que provoquerait son alignement définitif sur l'un ou l'autre camp. Il ne fait aucun doute que plusieurs tendances s'affrontent aujourd'hui au sein même du bureau politique du parti et les incohérences que l'on décèle dans les articles du « Jen Minh Jin Pao » (organe central du parti) ne sont que le résultat des influences contraires qui s'exercent sur sa direction.

Ce n'est pas par hasard que le discours de Tito à Pula a été publié au moment où Chou En-Laï était à Pékin alors que la critique de ce discours a paru vendredi dernier au moment où M. Kiou Shao-Chi contrôlait seul le journal en l'absence du Premier ministre. Ce n'est sûrement pas par hasard non plus que M. Chou En-Laï a décidé de repasser par Pékin avant de se rendre à Moscou et à Varsovie.

« Centre » ou « guide » ?

Mais si la condamnation chinoise de certaines thèses du « camarade Tito » est une concession évidente faite à Moscou, elle ne peut satisfaire entièrement les dirigeants du Kremlin. Si les Chinois reconnaissent, en effet, que certaines des critiques formulées par Tito risquent de provoquer une scission dans le camp communiste qui a plus que jamais besoin de cohésion et d'unité, ils ajoutent que le « centre » de ce camp doit rester à Moscou. Il y a quelques mois seulement ils auraient utilisé le mot de « guide » ou de « leader » pour qualifier le rôle du parti communiste de l'U.R.S.S. et non pas simplement le mot de « centre ». Aujourd'hui, ils reconnaissent aux Soviétiques le droit de cordonner la politique communiste, mais non de la diriger seuls. D'autres phrases indiquent également que ce long document de 14.000 mots est le fruit d'un compromis réalisé au sein même du bureau politique chinois, comme d'ailleurs au sein du monde communiste tout entier.

Quant à M. Kroutchev, s'il a affirmé qu'il restait stalinien chaque fois qu'il s'agissait de battre les impérialistes, c'était avant tout pour calmer son entourage qui reste encore sous la pénible impression de son échec en Hongrie.

L'échec en Hongrie

Car le doute n'est plus possible : la force n'a pas réussi sur les bords du Danube. Le gouvernement Kadar cherche déjà un compromis et songe à admettre dans son gouvernement les représentants des partis non communistes. C'est reconnaître que le peuple hongrois était unanime à condamner le régime stalinien et que la tentative pour imposer une solution avec l'appui des tanks russes, a échoué. Pour beaucoup de communistes du monde entier, c'est aussi la preuve que le vice-président du Conseil yougoslave, M. Kardelj voyait juste lorsqu'il disait tout haut ce que tout le monde pensait tout bas depuis longtemps : « *Il faut changer le système tout entier, et non pas se leurrer sur le prétendu appui de la classe ouvrière hongroise au gouvernement Kadar* ».

Mais pour ceux qui croient encore — surtout en Russie — que le peuple hongrois reste dans sa majorité favorable au régime de démocratie populaire, et que seuls les contre-révolutionnaires combattent l'Armée rouge, il devient incompréhensible que cette armée, la plus puissante du monde, n'arrive pas à en venir à bout. C'est pour calmer son opinion publique, et peut-être pour donner satisfaction à certains de ses collègues qui ne lui pardonnent pas son rapport explosif au XX[e] congrès du P.C. de l'U.R.S.S. que M. Kroutchev a simultanément brandi le sabre de bois et ressorti l'étiquette stalinienne. Mais il n'est jamais payant pour un politicien de faire trop de concessions à son entourage. En acceptant soudain de redevenir « en quelque sorte l'enfant de Staline », M. Kroutchev a probablement scié la planche sur laquelle reposait son autorité en Russie. Car de deux choses l'une : ou bien la déstalinisation se poursuivra et ses promoteurs ne voudront plus d'un homme qui l'aura reniée ; ou bien elle sera arrêtée pour un temps et les vrais staliniens élimineront celui qui a traîné dans la boue leur idole.

MOYEN-ORIENT

Washington prend le relais

(*De notre correspondant à Washington.*)

SAMEDI dernier, MM. Hervé Alphand, ambassadeur de France à Washington, et Caccia, ambassadeur de Grande-Bretagne, étaient convoqués à Washington au State Department par M. John Foster Dulles. C'était la première fois depuis longtemps que les deux ambassadeurs étaient réunis pour un même entretien avec le ministre américain. Depuis Suez surtout, la diplomatie U.S.A. avait l'habitude de séparer ses alliés occidentaux.

M. Dulles, détendu et affable, écouta avec cordialité les ambassadeurs se plaindre de l'inexistence d'une politique américaine au Moyen-Orient. Les ambassadeurs ne faisaient d'ailleurs que reprendre les critiques que la presse américaine quasi unanime adressait à l'administration du président Eisenhower : que signifiait ce nouveau « neutralisme » ? Qu'attendaient les Etats-Unis pour profiter des cartes qu'ils possèdent au Moyen-Orient depuis qu'ils se sont opposés à l'expédition franco-anglaise, etc. ?

M. Foster Dulles, ménageant ses effets, répondit aux ambassadeurs : « *Je vous ai demandé de venir, précisément pour vous annoncer que l'Amérique a, dorénavant, un plan pour le Moyen-Orient — et il est considérable.* »

La manne

Depuis samedi, en effet, il n'est plus question dans les chancelleries d'Europe et du Moyen-Orient que de la manne qui va tomber du ciel américain. Car c'en est bien une : un véritable Plan Marshall au profit des Etats arabes et israélien, géré par un organisme comparable à l'O.E.C.E. européen. Déjà pour ce plan, le président Eisenhower dispose, avant même l'avis du Congrès, de 400 millions de dollars.

Cependant, le président Eisenhower, pour donner à son plan une autorité nationale, entend le faire plé-

→

biciter par le Congrès. Surtout en ce qui concerne l'aspect politique du plan qui comprend des pouvoirs spéciaux permettant au gouvernement de faire face *par tous les moyens* à toute aggravation de la situation. En clair — et les Soviétiques l'ont bien compris — il s'agit d'avertir aussi bien les Egyptiens et les Syriens que les Russes, que les Américains pourraient bien envoyer leurs troupes au Moyen-Orient.

Il existe deux précédents : Truman en juin 1950 qui força nettement la main au Congrès pour la Corée et Eisenhower lui-même en octobre 54 pour Formose, Quemoy et Matsu. En avril dernier, Ike chercha en vain à obtenir de pareils pouvoirs pour le Proche-Orient : devant l'attitude négative des leaders du Congrès, il n'insista pas. Aujourd'hui, après Suez, les esprits ont considérablement évolué. Il ne faut pas laisser les Russes pénétrer en Méditerranée, il ne faut pas que les Arabes deviennent des satellites de l'Union soviétique.

Combler le vide

L'idée d'un vaste plan d'assistance économique n'est pas nouvelle. Elle a été formulée pour la première fois en septembre dernier par le ministre canadien Lester Pearson qui l'avait lui-même reprise du Plan Johnston pour l'aménagement des eaux du Jourdain. Mais les Etats-Unis y voient aujourd'hui le moyen de consolider en apparence l'Alliance Atlantique, de rassurer les Turcs et les Irakiens — qui avaient manifesté à la dernière session de l'O.T.A.N. leurs inquiétudes — tout en se dispensant d'adhérer au Pacte de Bagdad, enfin d'occuper la place que viennent de laisser libre les Français et les Anglais. A l'égard des Russes, on ne considère pas ce plan, aux Etats-Unis, comme un abandon du prétendu « neutralisme » pour la bonne raison qu'il n'y a jamais eu vraiment de tendance neutraliste. Il y a simplement un choix, selon les événements, sur l'emploi de telle ou de telle méthode pour négocier raisonnablement avec la Russie.

Le vide occidental au Moyen-Orient créé par l'échec de l'expédition d'Egypte avait semblé laisser les mains libres aux Russes. Et l'opposition des Etats-Unis à cette expédition avait donné à penser qu'ils répugnaient à se servir de leur force dans cette région du monde. C'est contre l'éventualité d'une telle interprétation de leur attitude que les Américains entendent surtout s'insurger. Par leur plan qui est conçu avec des moyens gigantesques et propres à décourager toute compétition soviétique, ils prennent bien un relais de la France et de l'Angleterre, mais eux seuls pouvaient le prendre.

Les chances de la France

Les deux conséquences de ce relais sont, pour le monde, un risque nouveau de guerre froide et pour la France une diminution notoire de son influence en Afrique du Nord. Car il est naïf de penser que les Etats-Unis, une fois installés au Moyen-Orient, pourront trancher en faveur de la France les conflits qui la sépareraient des pays arabes ou nord-africains. L'expédition d'Egypte a rendu inévitable le relais américain; mais s'en réjouir, c'est oublier les chances que gardait la France au Moyen-Orient avant cette expédition.

LES U.S.A. JOUENT UN JEU DANGEREUX

par Aneurin BEVAN

M. Aneurin Bevan sera, peut-être dans le courant de l'année, le ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne. Cette perspective donne un poids particulier à ses opinions sur la politique internationale, qu'on les partage ou non.
L'Express *s'est assuré l'exclusivité pour la France des articles de M. Bevan.*

ANEURIN BEVAN.

QUAND la Grande-Bretagne sort, les Etats-Unis entrent en scène. Quand la Grande-Bretagne est trop faible, militairement ou financièrement, elle est relayée par la puissance américaine. C'est la recette qui a servi aux puissances occidentales dans l'élaboration de leur stratégie diplomatique depuis le pont aérien de Berlin. C'est le concept du « grand frère », ou, comme le maréchal Tito l'a dit, celui de « la nation-guide ». Il semble que ce principe soit maintenant sur le point d'être appliqué au Moyen-Orient.

L'effondrement de la politique franco-anglaise au Moyen-Orient a laissé un vide dans une région du monde où les intérêts des nations occidentales sont considérables. Si ce vide n'est pas comblé par l'Amérique, il le sera par la Russie. Cela doit être évité à tout prix. Pour Formose, l'Amérique n'a-t-elle pas dit à la Chine : « Jusque là et pas plus loin, ou vous aurez affaire à nous ? » et, depuis, la paix règne dans cette partie du monde. N'est-il pas vrai aussi que l'engagement américain en Europe a stoppé la marche du communisme vers l'Ouest ? Au nom de la même logique, M. Foster Dulles demande maintenant que « les nations libres du Moyen-Orient » soient « protégées » par les Etats-Unis.

Incohérences

Si ce raisonnement doit guider la diplomatie occidentale dans la période postérieure à l'affaire de Suez, sir Anthony Eden et « le groupe Suez » du parti conservateur auront eu raison. On leur reprocherait non plus d'avoir eu tort, mais plutôt de ne pas avoir persévéré dans leur politique avec suffisamment d'opiniâtreté et d'efficacité.

Et si le président Eisenhower avait raisonné avant l'affaire de Suez comme il raisonne après, il aurait assuré la France et la Grande-Bretagne de sa coopération ou au moins de sa bienveillante approbation. Or, quelle est l'explication donnée par le président du Conseil français pour n'avoir pas consulté le président Eisenhower avant d'attaquer l'Egypte ? C'est que le Président n'aurait pas approuvé cette opération. Mais si le Président dit maintenant que cette affaire n'a pas tant révélé l'erreur de la politique franco-anglaise que la faiblesse de ses exécutants, s'il veut dire par là que ces deux puissances auraient pu agir isolément en dehors des Nations Unies à condition d'avoir été aussi fortes que l'Amérique, alors il condamne non plus leur immoralité mais leur inaptitude.

Quelle autre conclusion peut-on tirer des nouvelles propositions américaines sur le Moyen-Orient, faites par-dessus la tête des Nations Unies ? Comment M. Foster Dulles et le Président peuvent-ils défendre leur attitude ? Vont-ils dire que l'O.N.U. est trop faible pour sauvegarder la paix au Moyen-Orient et assurer le ravitaillement en pétrole ? Mais c'est précisément ce que M. Anthony Eden et M. Guy Mollet n'ont pas cessé de dire pour justifier leur attaque en Egypte. Ceux qui les critiquaient alors leur répondaient trois choses : premièrement, qu'ils n'avaient pas essayé d'utiliser les Nations Unies ; deuxièmement, qu'ils n'avaient fait aucune proposition pour renforcer la position des Nations Unies et, troisièmement, que leur entreprise était faite pour affaiblir plus encore les Nations Unies.

Si les Etats-Unis préviennent maintenant la Russie qu'ils feraient face à une agression soviétique, non par une action aux Nations Unies, mais par la force militaire américaine au nom de la seule Amérique, alors il n'y aurait pas de différence entre l'attitude du président Eisenhower et celle de MM. Eden et Mollet.

C'est même pire que cela. Le président Eisenhower sera accusé d'utiliser la condamnation portée par les Nations Unies contre l'action anglo-française en Egypte pour isoler et humilier la Grande-Bretagne et la France.

Le danger

Le State Department a conscience de cette situation ; il essaie de concilier son intervention au Moyen-Orient et ses obligations aux Nations Unies. Il arguera du fait qu'il ne viole pas la Charte, mais tente de renforcer les chances de la paix. Mais si l'Amérique prend au sérieux les devoirs qu'elle a en vertu de la Charte et propose d'agir par le canal des Nations Unies, on ne lui demande aucun autre engagement. Cet engagement suffit tout à fait, même si la paix au Moyen-Orient est menacée par une agression.

Mais l'on avance que les obligations imposées par la Charte ne sont pas suffisantes ; qu'il faut aussi contribuer au développement économique de toute cette région. Le Congrès ne serait prêt à accorder l'argent nécessaire que s'il s'agit d'une aide américaine et que si elle est indispensable pour combattre une infiltration communiste. Personne ne doit sous-estimer les difficultés du Président en face d'une opinion publique américaine peu éclairée. C'est peut-être en effet le seul moyen de faire voter le Congrès. Mais nous devons souligner les conséquences que cela entraîne. L'aide américaine accordée dans ces conditions sera considérée au Moyen-Orient comme une nouvelle phase de la guerre froide, comme une substitution de l'impérialisme américain à l'impérialisme anglais et français. Elle invitera la Russie à prendre des mesures similaires pour des raisons de prestige. Cela sera considéré comme une version nouvelle et plus ambitieuse du Pacte de Bagdad. L'Amérique se tromperait lourdement en comptant sur l'indifférence russe ou sur l'approbation des pays du Moyen-Orient.

Une crise grave

Bien sûr, il existe des éléments qui, au Moyen-Orient, sont prêts à coopérer avec les Etats-Unis. Mais qu'est-ce que cela représente en face des forces nationalistes déjà si puissantes dans ces régions ? Le dollar est plus abondant que la livre, mais il n'est pas nécessairement plus populaire.

Tout cela nous conduit à penser que les Etats-Unis traversent en ce moment une crise aussi profonde que celle de la Grande-Bretagne au moment de l'affaire de l'Inde au lendemain de la guerre. L'Amérique peut maintenant faire ou briser les Nations Unies. D'ici le mois de mai, moment où le canal sera déblayé, l'autorité des Nations Unies sera soumise à une terrible pression. Aucun pays seul, quelle que soit sa puissance, ne sera accepté par les nations du Moyen-Orient. Il n'est même pas certain que les Nations Unies puissent suffire à la tâche de reconstruction pacifique qui s'impose. Mais quand tout est aussi mouvant et imprévisible, la voie des Nations Unies est la meilleure qui soit. Elle consacre une conception du monde qui apporte de l'espoir à tous les peuples. Si cet idéal inspirait maintenant les Etats-Unis dans l'action à entreprendre, 1957 nous éloignerait des craintes qui ont assombri l'année qui vient de se terminer.

A. B.

(Copyright « L'Express ».)

INDONÉSIE

3.000 îles et 3 religions

(D'un correspondant à Djakarta)

UN ministre des Affaires étrangères escroque 30 millions en billets de banque ; une administration corrompue fait disparaître sans traces pour 55 millions de latex, destiné à l'exportation ; pour couronner le tout, un coup d'Etat militaire soustrait au pouvoir central un quart du pays, et lance un ultimatum au gouvernement impuissant.

Telle est actuellement la situation en Indonésie. Elle a de quoi réjouir ce qu'il reste de colonialistes dans le monde. « Vous voyez bien, disent-ils, à quoi mène l'octroi de l'indépendance aux colonies : au chaos, à la corruption, à la guerre civile. Après cinq années d'indépendance, l'Indonésie reste incapable de se gouverner. Et ce sont ces gens-là qui votent contre nous à l'O.N.U. »

Les « colonialistes » ont un autre sujet de satisfaction : la révolte de Sumatra leur donne un espoir de reprendre pied en Indonésie, république la plus hétérogène et la plus difficilement gouvernable de la terre : 3.000 îles éparpillées sur 5.000 kilomètres, trois religions, pas de langue nationale, 80 % d'analphabètes, presque pas de cadres administratifs ou techniques, d'immenses richesses minérales peu exploitées.

Un pays féodal

Il y a cinq ans, lorsqu'elle arracha son indépendance aux Hollandais, après six années de lutte armée, l'Indonésie possédait en tout 4.000 diplômés d'université et trois experts comptables. Considérés par les Hollandais comme une race inférieure, les Indonésiens n'avaient aucune expérience des affaires publiques ; 7 % seulement savaient lire.

La plus grande partie du pays était de structure féodale, sinon tribale. L'armée de libération, composée en majorité de musulmans, était aux ordres des sultans locaux qui entendaient conserver chacun son petit royaume, s'opposaient à la démobilisation des soldats et les employaient, dans d'innombrables guerillas, à combattre à la fois les sultans voisins et l'autorité du gouvernement central.

C'est dans ces conditions que le président Soekarno, le « Nehru indonésien », héros de la guerre d'indépendance, tenta de construire une nation. Il n'a jamais réussi à soumettre l'armée (ou plutôt les armées) au contrôle du gouvernement. Son premier ministre de la Défense dut démissionner au bout d'une semaine. L'armée avait boycotté son assermentation au point qu'en guise de fanfare militaire il fallut faire appel à la musique des pompiers. Il fallut prendre les cadres administratifs où on les trouvait : fatalement, ils se révélèrent incompétents, paperassiers et corrompus, incapables de contrôler les experts hollandais, hautement payés, maintenus en place par le gouvernement de la nouvelle République.

Impuissance

De vastes étendues du territoire, tant à Java (55 millions d'habitants) qu'à Sumatra (20 millions) sont restées soumises au pouvoir des féodaux musulmans et du « Darul Islam », organisation d'extrême droite dont les bandes armées cherchent à établir en Indonésie un Etat théocratique et féodal. Ce sont ces forces rétrogrades qui sont appuyées par certains groupements financiers hollandais et anglo-saxons : ils espèrent exploiter, avec les méthodes classiques, des portions du territoire indonésien, riches en pétrole (Sumatra en fournit 8 millions de tonnes par an), en caoutchouc, en étain, en bauxite, après leur sécession de la République.

Le gouvernement de Djakarta est incapable de contrôler ces forces centrifuges : les colonels Hussein et Simbolon, qui viennent de proclamer un gouvernement autonome au Sumatra central et septentrional se savent hors de portée de la capitale. Que le gouvernement les prive de leur commandement s'il le veut : il ne possède pas de flotte pour les menacer, et en posséderait-il une, l'armée refuserait de se battre contre les garnisons dissidentes.

Echec du centralisme

Les tentatives de centralisation entreprises par le gouvernement n'ont pas, au surplus, été toujours heureuses. Les fonctionnaires javanais envoyés dans les lointaines provinces ne parlaient pas toujours la langue locale. Les Javanais, mieux éduqués que les autres Indonésiens, sont souvent haïs, hors de leur île, pour leur morgue. Dans son effort pour fortifier le pouvoir central et développer d'abord les régions les plus rentables, le gouvernement de Djakarta a eu tendance à favoriser Java au détriment des autres îles et à ne leur ristourner qu'une part jugée très insuffisante de leur apport à l'économie nationale.

Quoi qu'il en soit de ces erreurs, l'intérêt à long terme des Occidentaux n'est assurément pas d'encourager en Indonésie l'anarchie et le fanatisme islamique qu'ils combattent au Moyen-Orient. Leur intérêt est plutôt d'aider au progrès économique et social de ces 3.000 îles tropicales dont le gouvernement aux abois a du moins réussi à construire des écoles pour tous les enfants, à leur donner des instituteurs et à relever de 16 % la fabuleuse productivité du sol javanais.

PSYCHOLOGIE

Les mobiles inconscients

— SI *vous demandez à un homme pourquoi il fume un cigare, il vous répondra :* « Parce que l'odeur m'est agréable... » *La véritable raison est peut-être qu'il veut ainsi affirmer sa virilité.*

M. Ernest Dichter, animateur de l'Institute for Motivational Research, de Croton-on-Hudson (U.S.A.), entend montrer par cet exemple que les clients qui pénètrent dans un magasin ne savent pas exactement pourquoi ils vont acheter tel produit ou tel objet. Ils imaginent que leur achat va satisfaire un besoin réel, alors qu'ils sont poussés, le plus souvent, par des motifs dont ils n'ont pas conscience. C'est l'étude de ces motifs et leur utilisation dans le domaine de la vente qui constituent cette méthode encore peu connue en Europe, la « Motivational Research ».

M. Dichter, qui est docteur en psychologie de la Faculté de Vienne et licencié ès lettres de la Faculté de Paris, vient de prononcer en Europe une série de conférences pour y faire connaître cette méthode largement utilisée outre-Atlantique. On compte aux Etats-Unis près de deux cents organismes de recherches de motivation, et on estime que sur un budget de neuf milliards de dollars de publicité pour 1955, un milliard de dollars a été dépensé par les entreprises qui ont utilisé la « M. R. ».

Films

A l'institut de Croton-on-Hudson, soixante spécialistes (psychologues, sociologues, anthropologues, économistes et créateurs) ont mené quelque neuf cents enquêtes en dix ans. Ces enquêtes les ont conduits, par exemple, à filmer des hommes en train de boire de la bière, et des femmes essayant un manteau.

— *Nous avons remarqué ainsi que c'était en mettant les mains dans les poches que les femmes « expérimentaient » leur manteau neuf,* dit M. Dichter. *Instinctivement elles vérifient si les poches sont assez larges, placées à bonne hauteur, etc., la finition des poches leur sert souvent de critère pour évaluer la qualité du vêtement. Nous avons pu constater aussi qu'un homme en habit buvant de la bière dans une réunion élégante paraissait invraisemblable et faisait rire. Nous avons pu ainsi mettre au point une publicité efficace qui montre des hommes en manches de chemise se désaltérant joyeusement et sans façon.*

Essence

Les techniciens de la « M. R. » ont eu à s'intéresser aussi à la vente de l'essence. Aux Etats-Unis et au Canada c'est à la femme que devraient s'adresser les producteurs. C'est elle qui, de plus en plus, conduit la voiture. C'est elle qui achète l'essence. Aussi, au Canada, certaines stations ont-elles adopté des couleurs féminines. En revanche, au Mexique où les hommes conservent le volant, ce sont de jolies filles qui servent de pompistes. On leur a appris à ouvrir la portière, à pousser le conducteur et à s'asseoir à côté de lui pour nettoyer la glace.

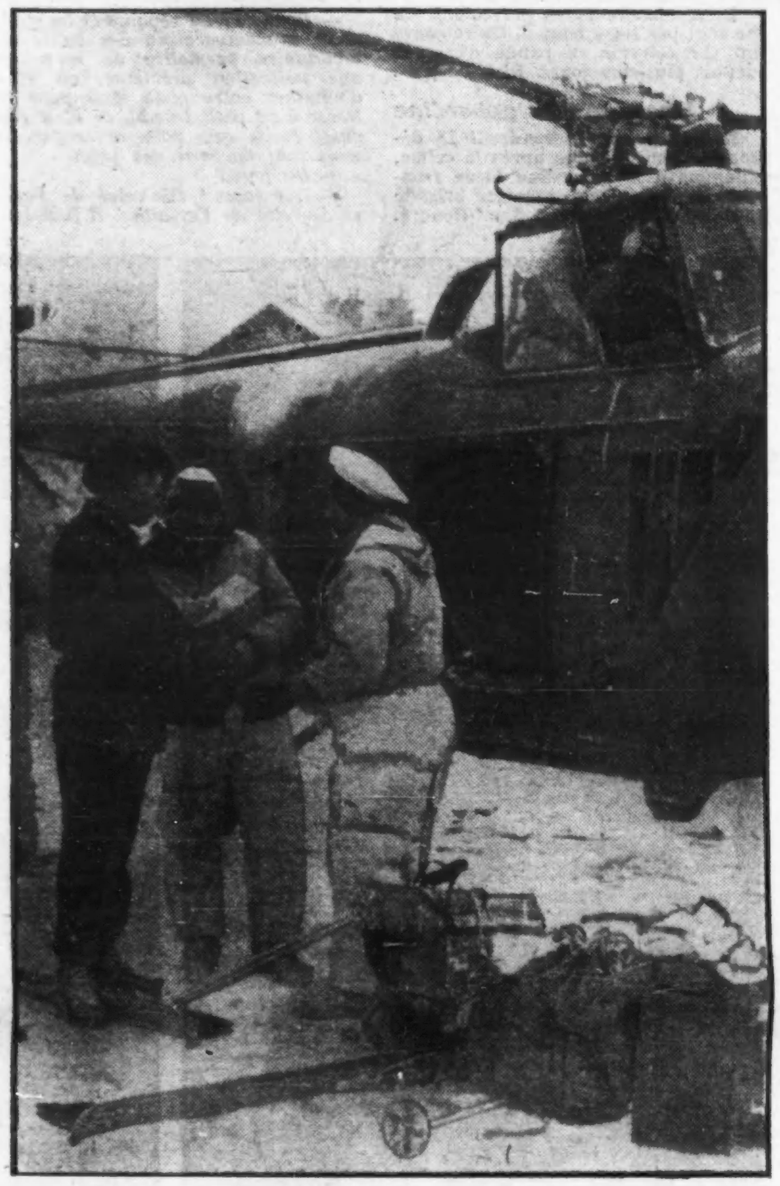
Les Américains sont tellement persuadés de l'importance des motifs d'achat irrationnels qu'ils sont disposés à créer des produits nouveaux répondant aux besoins inconscients du public.

Un fabricant de céréales pour le « breakfast » a demandé par exemple à l'Institut de Croton-on-Hudson de lui indiquer les qualités que devrait avoir un nouveau produit à lancer sur le marché.

— *Nous avons cherché,* dit M. Dichter, *ce que représentait le petit déjeuner dans la vie américaine. C'est le moment où l'homme se prépare à participer à la vie quotidienne : il aime exercer les muscles de ses mâchoires sur un produit craquant. En même temps le petit déjeuner est un rite social qui permet de se détendre agréablement. Le nouveau produit ne doit pas exiger trop d'efforts pour être assimilé.*

C'est en fait à une psychanalyse de l'acheteur que se livrent les techniciens de la « M. R. ». Pour parvenir à découvrir quels sont les besoins inconscients d'une clientèle, ils disposent de fiches sur lesquelles sont notées les caractéristiques sociales, économiques et psychologiques de plusieurs centaines de familles. Ils savent qui, dans chacune d'elles, détient l'autorité, qui est résigné ou ambitieux, prodigue ou économe. En analysant les réactions de chacun de ces cobayes, ils arrivent à définir ce que sera la réaction inconsciente du client moyen.

Cette psychanalyse des marchés est appelée à prendre de l'ampleur. Ce bon Sigmund Freud n'avait, sans doute, pas songé à cette application de ses théories.



UN HÉLICOPTÈRE PART POUR LE MONT BLANC.
Qui abandonner ?

MONTAGNE

Sur le Grand Plateau

POUR essayer de sauver le Parisien Jean Vincendon, 27 ans, et le Bruxellois François Henry, 24 ans, isolés depuis le 22 décembre sur le grand plateau du Mont Blanc, des hommes se sont prodigués sans compter, risquant dix fois leur vie. Seize hommes ont passé la nuit de la Saint-Sylvestre dans la tempête pour essayer de rejoindre les deux « naufragés ». Il faisait — 35°.

En plus des montagnards, il y avait là-haut, à 4.000 mètres, les pilotes d'un hélicoptère de la base du Fayet, qui s'était abattu en tentant de sauver les deux jeunes gens.

Quand une telle somme d'énergie, de souffrances et de courage est ainsi dépensée, il peut paraître inopportun de faire le bilan de ces opérations. Pourtant, il faut qu'on le sache, elles n'ont pas coûté moins de cent cinquante millions de francs. L'hélicoptère Sikorsky qui a été perdu coûtait cent vingt millions de francs. L'heure de vol revient à cent soixante mille francs et, pour les guides, le tarif course-sauvetage est d'environ six mille francs par jour (six fois sur dix les guides chamoniards ne sont jamais payés en de telles circonstances et ils n'ont aucun moyen pour se faire rembourser).

Ce bilan permettra peut-être d'aider les guides français qui réclament depuis longtemps l'assurance obligatoire pour les alpinistes entreprenant une course en haute montagne. Cela existe en Suisse. En France, les alpinistes s'assurent seulement pour soixante mille francs en versant cent francs au Club alpin.

On présente trop souvent les dangers de la montagne sous un jour romantique, en oubliant de souligner l'imprudence des citadins qui se lancent dans des courses considérées comme dangereuses par les plus endurcis. La traversée du Sahara, ainsi que le rappelle le colonel Lacroix, directeur de la section « hélicoptère » à l'Etat-Major, exige un certain nombre de formalités de la part de ceux qui la tentent : il faut soumettre un plan de route aux autorités et une caution préalable est demandée.

Des précautions semblables sont indispensables en montagne. Les guides devraient pouvoir retarder une course dans certaines circonstances et interdire aux alpinistes peu aguerris de prendre le départ. Alors ils n'auraient pas à se poser de dramatiques cas de conscience comme ce 1er janvier.

Quatre d'entre eux étaient parvenus jusqu'au Grand Plateau. Il y avait là Henry, Vincendon et, auprès d'eux, les pilotes de l'hélicoptère accidenté, le commandant Santini et l'adjudant Blanc.

Il était impossible aux quatre guides d'emmener avec eux les deux « naufragés » aux membres gelés et les deux pilotes. Il fallait choisir deux hommes. Lesquels ?

C'est le commandant de la gendarmerie de Chamonix qui a décidé :

« *J'ai jugé,* dit-il, *que Vincendon et Henry étaient si mal en point que les remonter au refuge Vallot était une entreprise au-dessus des possibilités de quatre hommes. J'ai donc donné l'ordre de sauver les deux pilotes et de laisser sur place les naufragés.* »

Il faisait toujours — 35°.

COLIS

A l'improviste

« NOUS avons été pris à l'improviste... »

Telle est l'explication ubuesque qui nous a été fournie au cabinet du ministre des P.T.T. quand nous nous sommes inquiétés de savoir pourquoi les familles des jeunes gens appelés en Algérie n'ont pu utiliser la poste aérienne pour faire parvenir, en temps utile, des colis de Noël aux soldats.

Dans les postes françaises, un avis avait été placardé : « Pendant les fêtes, il ne sera pas accepté de colis avion pour l'Algérie ». **Un communiqué avait d'ailleurs été adressé à tous les journaux français le 20 décembre, qui donnait les raisons de cette restriction (période de pointe, manque d'avions, etc.).**

— Nous n'avons aucune précision à ajouter au communiqué, **déclare le chef de cabinet du ministre des P.T.T.,** si ce n'est que les expéditions de colis ont dépassé nos prévisions. Les compagnies aériennes n'ont pu fournir des avions supplémentaires, elles n'en avaient pas.

Sans chercher à exploiter ce petit scandale, on peut se demander s'il était vraiment difficile de se rappeler que Noël « tombe » le 25 décembre depuis un certain temps et que les familles des mobilisés ont, depuis quelques guerres, contracté l'habitude d'envoyer le plus de colis possible aux soldats ce jour-là. On aurait pu, en faisant à temps cet effort de mémoire, dégager les avions nécessaires.

FAITS DIVERS

Une banale enquête

LE mystère du parc de Saint-Cloud, depuis deux semaines, passionne la France : même ceux que les faits divers, habituellement, laissent indifférents, formulent des hypothèses, élaborent des théories, proposent des solutions. Pourquoi l'assassin a-t-il exécuté, d'une balle dans la nuque, Nicole Depoué, 20 ans, et Joseph Tarrago, 20 ans ? Aucun des mobiles retenus officiellement par les enquêteurs n'a paru suffisant. Crime de maniaque ? Règlement de comptes ? Crime passionnel ? Ces possibilités tour à tour sont écartées. Chacun en trouve de nouvelles et beaucoup assurent que les policiers en savent plus qu'ils ne le disent et conservent quelque atout dans leurs manches.

Depuis le lendemain du crime, le travail des enquêteurs ressemble assez peu à l'image qui en a été proposée au public. La capture d'un assassin, en dépit des manchettes des quotidiens, n'est pas une chasse à courre ponctuée de coups de théâtre et de rebondissements sensationnels. Elle exige un long travail de documentation, une accumulation de procès-verbaux, des recoupements innombrables.

Les portes

Les enquêteurs qui paraissent s'endormir procèdent à l'opération qu'ils appellent en argot policier : « Fermer les portes ». Une à une chaque hypothèse est explorée, chaque faille reconnue, chaque contradiction relevée. L'enquête terminée, il ne doit rester qu'une seule issue. Celle qui conduit nécessairement à l'assassin. Ou plus exactement celle que le suspect devra prendre lorsqu'il sera convoqué par les enquêteurs. Aucune ombre n'existant plus, il devrait être contraint d'avouer.

Alors que, peu à peu, l'enquête policière « à la Maigret » ou à la « Agatha Christie » prend ainsi forme, la presse, pour sa part, présente un roman « à la Peter Cheyney », à la « Série Noire »...

Série Noire, la découverte du crime : le téléphone alerte le commissariat de Saint-Cloud. Puis le parquet de Versailles. Puis la première brigade mobile de police judiciaire de la Sûreté nationale. Car Saint-Cloud est en Seine-et-Oise. Le « Quai des Orfèvres » n'y est pas compétent, ses policiers ne pouvant théoriquement opérer que dans les limites du département de la Seine.

Les techniciens de l'identité judiciaire envahissent cette allée de la Félicité, où, gardés par un épagneul roux et blanc, gisent Joseph Tar-

→

rago et Nicole Depoué. Photos... Empreintes digitales... Plans... Le docteur Détis, vieux médecin légiste de Versailles, rédige déjà son rapport d'autopsie. Le commissaire Carrère écoute les récits des gardes et des surveillants du parc :

— « *Ils* » *sont arrivés hier soir dans une* 203 *grise*, a dit M. Michel.

La 203 a disparu.

— *Mais c'est sûrement celle qui m'est passée sous le nez hier soir à* 18 *h.* 30, déclare M. Milon, le surveillant de la porte de Garches.

Un ange

Pendant ce temps, l'officier de police Steiner et l'inspecteur Poret notent, sur leurs calepins, leurs premières constatations, échangeant un sourire en coin :

— *Pas la peine de prendre d'engagement pour le réveillon.*

L'inspecteur principal Fleury a sauté dans une traction noire. « *A Montparnasse,* 3, *rue Léopold-Robert* »... Les poches des morts avaient été vidées — mais le collier du chien portait l'adresse de son maître.

Mme Delferrière — Anita Soler à la Radio — pressentant le drame, s'est très rapidement alarmée :

— *J'avais déjà alerté le commissariat hier soir quand Nicole s'est fait attendre. C'était un ange... Elle devait me présenter son camarade hier. Elle voulait se fiancer avec lui...*

Joseph Tarrago écrivait des poèmes. Il rêvait d'être joué. En attendant, il mettait les autres en ondes aux relais hertziens de la Télévision.

Et voici comment on nous présente les victimes :

Jo connaissait Nicole depuis quinze jours. Elle ne sortait plus qu'avec lui. Elle lui avait accordé toutes ses danses au bal des œuvres sociales de la Radio. C'était, assure-t-on, son premier bal à lui, son second bal à elle. Ils étaient allés au cinéma ensemble. Presque chaque après-midi, ils se retrouvaient dans un salon de thé des Champs-Elysées. Une serveuse les avait remarqués : « *Ils étaient si gentils. On aurait dit des collégiens en vacances. Ils s'en allaient en se tenant par la main...* »

Les journaux ne parlent plus que des amoureux du parc de Saint-Cloud, détaillent les charmes de l'idylle...

Curieux « amoureux »

La réalité est tout autre. Quelques jours se passent et, les enquêteurs poursuivant leurs interrogatoires dans l'entourage d'Anita Soler, on découvre peu à peu que les jeunes gens n'étaient nullement des amoureux. A peine des amis. Jo avait découvert que Nicole était la secrétaire d'Anita Soler, animatrice de la Compagnie Art et Travail et productrice d'émissions à la Radio. Il souhaitait, grâce à Nicole, approcher Anita Soler et — qui sait ? — lui voir prendre intérêt à ses propres projets d'émission. C'est tout.

Parallèlement, la presse se lance à la recherche d'un mystérieux taxi G.7 qui aurait conduit un non moins mystérieux personnage vêtu d'une gabardine bleue à ceinture, vers 17 heures, le jour du crime. La police, il est vrai, avait, cette fois, demandé aux journalistes de la seconder :

— *Ça paraît assez clair*, dit le commissaire Carrère, au cours d'une conférence de presse, *l'homme à la gabardine bleue a descendu l'allée de la Félicité, s'est approché de la* 203 *de Nicole, a tiré à travers une portière. Puis il a jeté les cadavres sur le bas-côté, leur a encore tiré une balle dans la nuque avant de s'enfuir dans la* 203 *par la porte de Garches où il était repéré par le gardien Milon. Il faudrait retrouver le chauffeur du G.7 qui a conduit l'homme à Saint-Cloud et... aussi la* 203 *immatriculée* 6415-*CA* 75... *Je compte sur vous.*

Deux autos

La presse, la radio, la télévision font écho au commissaire Carrère. Des milliers d'agents, de gendarmes, d'inspecteurs de la voie publique — et combien de « bénévoles » anonymes ? — scrutent les numéros de toutes les 203 grises. On drague un peu la Seine entre les ponts de Saint-Cloud et de Puteaux...

Et finalement un brigadier qui n'y pensait pas bute sur la 203 grise. Là où on la cherchait le moins : dans une voie tranquille, l'allée Henri-Regnault à Sèvres. A 100 mètres d'un commissariat. A deux minutes du centre de la R.T.F. où travaillait Jo Tarrago (rue Marcel-Alligol, à Bellevue).

Pour le G.7, c'est une autre affaire. 1.979 taxis de cette compagnie roulent dans Paris. Dans leurs cinq garages, on affiche un appel : « *On recherche le conducteur qui, le vendredi* 21 *décembre, a transporté vers* 17 *heures jusqu'au parc de Saint-Cloud un client qui pourrait être le meurtrier de deux jeunes gens. Prière de se faire connaître d'urgence au chef du garage.* »

Deux chauffeurs se présentent. Ce ne sont pas les « bons ». On retrouve un G.7 réformé en panne d'essence depuis plusieurs jours. Rien de plus.

L'homme à la gabardine

Une surprise : le vendredi 28 décembre, une semaine après le crime, l'homme à la gabardine bleue franchit la porte de la première brigade mobile, 127, faubourg Saint-Honoré.

Joseph Tarrago

Nicole Depoué

Il s'agit de fermer les portes...

L'homme à la gabardine s'appelle M. Potiron. Il sourit largement et ne se tient pas du tout pour suspect.

— *Je viens dissiper un malentendu*, explique-t-il. *Je me suis bien fait conduire au parc de Saint-Cloud vendredi dernier, mais c'était à onze heures et non pas à dix-sept heures.*

On le confronte avec les surveillants du parc et les jardiniers qui n'en démordent point, après avoir « reconnu » M. Potiron : c'est bien à 17 heures environ qu'ils ont vu le G.7 s'arrêter au bassin des vingt-quatre jets ; ils affirment n'avoir pas vu d'autre taxi de la journée.

Et voici M. Potiron devenu « suspect ». Pour ses voisins, pour ses amis, il sera « l'homme qui a été au parc de Saint-Cloud le jour du crime ». Mais M. Potiron sourit toujour : à 17 heures, il était à son bureau de Levallois, une importante usine d'appareillage électrique où il est employé comme ingénieur. La presse l'abandonne à regret. Pourtant, il est bien hors de cause. Alors ? Ou bien les gardiens se trompent sur l'heure de passage du taxi — mais huit personnes peuvent-elles commettre ensemble la même erreur ? Ou bien un autre G.7 s'est rendu au parc de Saint-Cloud vendredi soir, et son client pouvait être confondu avec M. Potiron.

Sur ce point précis, les journalistes vont apporter leur concours à la police : les reporters de Radio-Luxembourg simulent un enlèvement au bois de Boulogne devant six témoins. Aucun de ceux-ci ne donnera une version exacte des faits ni un signalement correct des agresseurs. Allez vous fier après cela au témoignage des surveillants de Saint-Cloud !

Autre intervention de la presse encore : *France-soir* lance l'hypothèse du maniaque :

— *Ce crime est le fait d'un fou, d'un dangereux maniaque comme il en existe malheureusement trop à hanter les bois et les parcs publics. Il serait peut-être utile d'établir un rapprochement entre l'affaire du parc de Saint-Cloud et l'agression commise au mois d'août à l'île Martinet.*

— *Bonne idée !* répondent les policiers, *la comparaison des balles en laboratoire permettra de recueillir une indication précieuse, ou bien d'éliminer votre piste. Mais pour se livrer à ce petit travail, ce n'est pas aussi facile que vous le croyez. Il nous faut l'accord des juges.*

— *Du juge ?*

— *Des juges ! De celui de Paris et de celui de Versailles. Il faut que le juge de Versailles — dont dépend l'affaire de Saint-Cloud — se mette en contact avec son collègue de Paris, saisi du dossier de l'île Martinet. S'ils se mettent d'accord, et ils se mettront d'accord, ordre sera donné au greffe de Paris de délivrer, contre décharge, les pièces à conviction qu'il détient. Ça peut demander quelques jours...*

Vérifications

Doit-on croire qu'en dépit de ces piétinements, l'enquête n'avance pas ? Ou ne peut-on imaginer, au contraire, que les policiers ne tiennent pas au trop bruyant concours de la presse ? Quand on leur demande ce qu'ils font, ils répondent :

— *Des vérifications.*

Ils se refusent à tout commentaire. Ces « vérifications », ce sont des dizaines et des dizaines d'interrogatoires dans l'entourage des victimes et plus particulièrement dans celui de Nicole. Les alibis de tous les acteurs de la troupe d'Anita Soler sont passés au crible. Prodigieux travail. Les fêtes compliquent encore les choses. Personne n'est chez soi. Les inspecteurs courent beaucoup pour de minces résultats. Les services de police judiciaire, eux-mêmes, sont un peu désorganisés par Noël et le Jour de l'An. Ainsi au début de l'enquête c'est le commissaire Carrère qui s'est occupé de l'affaire. Le lendemain, c'est son tour de repos et le commissaire Néant le remplace. Le lendemain, c'est le commissaire Armany qui relève Néant. Le jour de Noël, enfin, le commissaire Vasseur, large, épais, très Maigret d'allure, entre en scène, prend la direction de l'enquête et la garde. Plusieurs jours de perdus ? Pas tout à fait, les inspecteurs Steiner et Poret ont épluché le carnet d'adresses de la jeune fille. Ils n'y ont trouvé que les adresses des amis et amies de Mme Anita Soler. Si les alibis de chacun sont aussi solides qu'il le paraît, dans quelques semaines, dans quelques mois peut-être, une main tracera sur le dossier du crime du parc de Saint-Cloud une annotation au crayon rouge : V. R.

Vaines recherches... Quatre, cinq ou six fois par an, on classe ainsi les dossiers. En 1956, on en a classé dix. Un record. On n'avait pas vu pire depuis 1950.

Mais rien ne prouve encore que le dossier Nicole Depoué-Joseph Tarrago sera classé.

OH, PARDON...!

● Une seule femme sur trois piétons tués a succombé.

(*Le Journal du Dimanche.*)

∴

● « L'Aurore » ne luira plus.

(Un titre du *Parisien libéré.*)

∴

● Lorsque de tels événements se produisent — et il s'en produit tous les jours : cinq cents morts aux Indes ne font pas trois lignes dans ce qu'on appelle la presse mondiale, qui nous régale des effusions de Gettysburgh — il me semble que la plus exigeante morale ne peut pas nous empêcher de nous souvenir de deux maximes, l'une, qui est de Victor Hugo et qui reste, comme on dit maintenant « valable » : « On ne fait pas le procès du tonnerre », et l'autre, qui est de Barnave, et qui doit être rejetée : « Le sang qu'on a versé était-il donc si pur ? » Il y a encore une autre maxime qui mérite qu'on y réfléchisse ; elle est de Goethe et la voici : « L'Enfer même a ses lois. »

(Georges Bidault, *Carrefour.*)

∴

● Le dégagement du canal de Suez a commencé « sur une petite échelle ».

(Un titre de *France-soir.*)

LE CAS DE GAULLE

par Herbert LÜTHY

HERBERT LUTHY

Herbert Lüthy, journaliste suisse, est considéré aujourd'hui comme l'un des meilleurs observateurs étrangers de politique française.

Le retentissement de son essai « La France à l'heure de son clocher » *(dont* « L'Express » *a publié la synthèse), les études qu'il publie en France dans « Preuves », en Allemagne dans « Der Monat », en Amérique dans « Commentary », sont sans doute les analyses les plus percutantes qui aient été faites de la France et des Français.*

L'étude qu'il a consacrée au général de Gaulle, après avoir lu ses « Mémoires », est à la hauteur de sa réputation.

Il est toujours difficile aux analystes français, si objectifs soient-ils, d'aborder le sujet de Gaulle sans qu'un mouvement passionnel infléchisse leur réflexion. Voici, vu par Herbert Lüthy, avec le calme de l'observateur non concerné, le cas de Gaulle.

BORDEAUX, dimanche 16 juin 1940. Dernière capitale du dernier gouvernement de la Troisième République en débandade. Tard dans la soirée lugubre, toutes lumières éteintes, l'ambassadeur d'Angleterre, sir Ronald Campbell, et le représentant personnel de Churchill auprès du gouvernement français, le général Spears, rendent leur dernière visite au président Paul Reynaud, déjà démissionnaire, installé au quartier général de la région militaire de Bordeaux où toute vie parait déjà éteinte.

« *Le large hall de la résidence était plongé dans l'obscurité ; juste assez de lueur vague pour laisser les colonnes et le large escalier d'honneur jeter leurs ombres épaisses. Un bâtiment historique, dans ces circonstances, aurait paru hanté de spectres; mais ce produit de l'architecture républicaine ne créa que l'atmosphère d'un garde-meubles mal éclairé, où tous les instincts se concentrent sur l'effort de ne pas se casser les jambes. Il n'y avait absolument personne. L'ambassadeur resta dans le hall, tandis que je montai l'escalier pour essayer de trouver quelqu'un.*

» *Enfin, je pus distinguer deux ou trois ordonnances qui avaient émergé du néant, ou peut-être mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Je vis Margerie en conversation avec l'ambassadeur dans un coin près de la pièce où nous avions vu Reynaud ce matin. J'allai le joindre. En passant près d'une large colonne, je vis avec étonnement une longue silhouette collée contre elle, cachée dans son ombre. Elle m'appela par mon nom en un chuchotement intense. Je m'arrêtai et je regardai en haut : c'était de Gaulle.*

« Je dois vous parler, *dit-il*, c'est extrêmement urgent... » *Je regardai autour de moi. Margerie venait d'ouvrir la porte du cabinet de Reynaud; l'ambassadeur, sur le point d'y entrer, s'était arrêté pour m'attendre.*

» *Ce ne sera pas long, je pense,* dis-je à de Gaulle. *Si vous restez exactement où vous êtes jusqu'à notre retour, ça ira bien. Mais maintenant je dois y aller, je dois vraiment. C'est très, très important.* »

« Ce l'était, en effet. »

Dernier entretien, derniers vagues espoirs dispersés, dans une atmosphère irréelle et futile ; c'est la fin.

« *En quittant le cabinet de Reynaud, je cherchai immédiatement de Gaulle. Il était toujours debout où je l'avais quitté, le dos contre la colonne, de façon à n'être pas vu de l'entrée. L'attente l'avait encore plus épuisé. Il était très blanc. Il répéta à voix basse qu'il avait de bonnes raisons de croire que Weygand avait l'intention de le faire arrêter. Il avait appris qu'un navire de guerre anglais se tenait dans l'estuaire. Il était essentiel qu'il puisse passer la nuit à son bord, car c'était le seul endroit à Bordeaux où il serait en sécurité. Il désirait retourner en Angleterre aussi rapidement que possible.*

» *L'ambassadeur s'était écarté de quelques pas. Je lui fis signe et il nous rejoignit. Nous eûmes une conférence-éclair pour conclure qu'il n'était pas possible de rien décider dans ce hall sinistre et obscur, où nous ne pouvions être sûrs de ne pas être écoutés ou observés. En tout cas, si quelqu'un entrait ou même simplement passait devant ce hall, l'étrange spectacle de l'ambassadeur et de moi-même paraissant nous adresser à une colonne, les têtes renversées en arrière comme des adorateurs de quelque invisible Siméon Stylite en parlant à l'énormément haut général de Gaulle, nous aurions précisément attiré l'attention que nous cherchions à éviter. La seule place où nous pouvions parler était l'hôtel, mais comment y amener de Gaulle ? Sir Ronald et moi nous pensions qu'il était imprudent de le prendre dans l'auto de l'ambassade, ce qui aurait fourni un indice aux guetteurs que nous savions autour de nous. L'hôtel Montré n'était éloigné que de cinq minutes à pied. Il faudrait qu'il risque sa chance pour y parvenir...* »

A l'hôtel de l'ambassadeur, rendez-vous est pris pour le lendemain matin à 7 heures, pour emmener de Gaulle dans l'avion même qui l'a ramené de sa dernière mission à Londres, devenue sans objet, et qui doit y emporter Spears, à qui il ne reste plus rien à faire dans ce Bordeaux « *rempli des puanteurs de la débâcle* ».

« *De Gaulle avait raison. Il était essentiel que, sans perdre un instant, comme réplique immédiate à la demande d'armistice de Pétain, l'appel à la résistance française soit lancé d'Angleterre.* »

Spears réussit à entrer en communication téléphonique avec Churchill et, non sans mal, obtient son assentiment; puis, rendant une dernière visite à Georges Mandel, à la préfecture de Bordeaux, essaie en vain de persuader celui-ci de l'accompagner également à Londres. Entre temps, aucun moyen n'ayant été trouvé de le faire parvenir à bord du navire britannique, de Gaulle s'en était allé dans la nuit. Attente angoissée le lendemain matin; dernière mise en scène pour tromper la surveillance, avec quelques incidents de roman policier; puis de Gaulle, paraissant n'être venu à l'aérodrome que pour y prendre congé du général Spears et resté à terre jusqu'au dernier moment, est hissé à bord de l'avion, « *kidnappé* » à l'instant où celui-ci s'ébranle, « *emportant avec lui* — selon le mot de Churchill — *sur ce petit avion l'honneur de la France* ». Escale à Jersey, et la première boisson chaude de la journée au zinc du petit aérodrome désert.

« *Ayant bu un petit coup, de Gaulle, avec une voix qui indiquait que sans vouloir récriminer il lui fallait néanmoins proclamer la vérité, dit que ceci était du thé et qu'il avait demandé du café. C'était sa première rencontre avec ce liquide tiède qui, en Angleterre, passe indistinctement pour du thé ou du café. Son martyre avait commencé...* »

A l'ordre du jour de l'Histoire

C'est sur cet épisode que se terminent les mémoires du général sir Edward Spears (*Assignment to Catastrophe*, vol. I : *Prelude to Dunkirk* ; vol. II : *The Fall of France*, Londres 1954) consacrés à sa mission en France en 1939-40.

Un des livres les plus passionnants qui aient été publiés sur cette phase sinistre de la guerre, récit passionné lui-même, brillamment écrit, rempli de rage et d'amertume, bourré de choses vues et de tableaux pittoresques et cruels, témoignage d'un homme qui, selon l'expression de de Gaulle, « *porta à la France une sorte d'amour inquiet et dominateur* », au point d'être surnommé au Parlement anglais « le député de Paris », et pour qui « *la défaite française était une véritable humiliation personnelle* »; l'homme enfin qui, du côté anglais, découvrit, lança, imposa et, pour ainsi dire, « inventa » le Premier Résistant de France.

C'est avec cette même traversée que commence l'épopée du général de Gaulle. Et voici comment, dans ses *Mémoires* (I - 67) est décrit cet épisode :

« *Tard dans la soirée, je me rendis à l'hôtel où résidait sir Ronald Campbell, ambassadeur d'Angleterre, et lui fis part de mon intention de partir pour Londres. Le général Spears, qui vint se mêler à la conversation, déclara qu'il m'accompagnerait. J'envoyai prévenir M. Paul Reynaud. Celui-ci me fit remettre, sur les fonds secrets, une somme de 100.000 francs... Le 17 juin, à 9 heures du matin, je m'envolai, avec le général Spears et le lieutenant de Courcel, sur l'avion britannique qui m'avait transporté la veille. Le départ eut lieu sans*

→

→ *romantisme et sans difficulté... Après un arrêt à Jersey, nous arrivâmes à Londres au début de l'après-midi.* »

Version protocolaire et, comme telle, rigoureusement exacte de l'événement; l'anecdote, la contingence, le côté humblement terrestre des choses et des actions humaines, même les plus grandes, ne comptent pas pour l'histoire telle qu'elle sera enseignée aux générations futures, et qui n'a à enregistrer que les actions d'Etat. Il n'y a pas d'anecdotes dans ces mémoires taillés dans le marbre, et dont le pathétique même est marmoréen; pas d'atmosphère, de couleurs, de pittoresque, de « choses vues », de situations ou d'épisodes rendus visibles à l'imagination; il n'y a pas non plus, nulle part, de figure humaine en chair et en os, ni même de caractère qui prenne quelque relief. Les « portraits » si célèbres, véritables morceaux d'anthologie, ne sont pas des portraits, mais des jugements sans appel prononcés de haut devant le tribunal de l'histoire. Pour les hommes politiques, figurants de ce grand drame historique, ils sont mis à leur place en deux traits définitifs fixés pour l'éternité, avec une concision admirable et souvent d'autant plus cruelle qu'elle est nuancée d'indulgence hautaine.

Quant aux compagnons du général, plus tard « ses ministres » et « ses chargés de missions », ils prennent encore moins de consistance humaine : exécutants méritoires d'ordres reçus, ils sont cités, avec mention plus ou moins élogieuse, à l'ordre du jour de l'Histoire, souvent rangés par paquets derrière ces deux-points qu'affectionne le style du général qui les aligne par rang et par mérite; tel est bravement mort au combat, tel a bien mérité de la France, tel a rendu de bons services, tel, qui a démérité, a pourtant été « une valeur » dont il faut déplorer la perte ou l'égarement.

Un homme seul, sans titre et sans investiture

Le style c'est l'homme ? Peut-être; nous n'en savons rien. L'homme de Gaulle ne paraît guère sous la rigidité du rôle qu'il a assumé. Ce style, c'est plutôt son entreprise elle-même — démesurée et surhumaine, face à tout ce qui tient le pouvoir en France et dans l'Empire, face au monde entier qui reconnaît le gouvernement de Vichy, « contre l'ennemi et malgré les Alliés » — de personnifier seul la vraie France éternelle et invincible, en déclarant pour nuls et non avenus le désastre, l'armistice et l'investiture du gouvernement Pétain.

Pour incarner ainsi une France qui n'existait, à l'âge héroïque du gaullisme, que dans sa seule version, « *il me fallait gagner les sommets et n'en descendre jamais plus* ». Rôle écrasant, « joug bien lourd » qui impose le maintien le plus intransigeant des moindres exigences de l'étiquette, car tout l'honneur, tout le prestige, tout le rang de la France paraissent tenir dans l'honneur, le prestige, le rang reconnu à la personne de celui qui l'incarne.

> « *Je dois dire qu'il allait en résulter pour moi-même une perpétuelle sujétion. Le fait d'incarner, pour mes compagnons, le destin de notre cause, pour la multitude française le symbole de son espérance, pour les étrangers la figure d'une France indomptable au milieu des épreuves, allait commander mon comportement et imposer à mon personnage une attitude que je ne pourrais plus changer* » (I - 111).

D'où, sur ces sommets inaccessibles, cette solitude qui, tout au long des *Mémoires*, nous fait respirer un air raréfié et glacial : « *Pour ce qui est des rapports humains, mon lot est donc la solitude* » (II - 322). D'où aussi cette façon surprenante de parler du général de Gaulle à la troisième personne, de célébrer ses faits et gestes, de sorte que le lecteur est parfois tenté de se demander qui peut bien être l'auteur de ces hommages à l'homme du destin; mais il s'agit non de la personne du général, mais de cette personnification de la France dont de Gaulle, après en avoir assumé le rôle, s'est fait le chef de protocole et l'historiographe, et qui est le seul et unique sujet de son récit. C'est ainsi qu'il parlait déjà aux chefs d'Etat alliés, à Churchill, par exemple, en le louant « *de continuer de jouer la carte de la France. Cette carte qui s'appelle de Gaulle, ne la perdez pas !* » (I - 209). C'est ainsi qu'il parle, aux sommets du récit, aux lecteurs présents et à venir:

> « *Puisque chacun de ceux qui sont là a, dans son cœur, choisi Charles de Gaulle comme recours de sa peine et symbole de son espérance, il s'agit qu'il le voie, familier et fraternel, et qu'à cette vue resplendisse l'unité nationale* » (II - 311).

Lui-même, moins encore que tout autre, n'apparaît pas dans ces *Mémoires* sous figure humaine; tous, lui le premier, sont les figures allégoriques d'une grande chanson de geste, caractérisés d'un seul trait, preux ou félons, Francs ou Sarrasins; et lui-même, général de Gaulle, y figure la France, à tel point que les deux mots deviennent synonymes. C'est ce qui fait de ces *Mémoires*, dans un sens très simple et très élevé, une histoire en images d'Epinal.

Toute cette geste merveilleuse paraîtrait incompréhensible ou absurde, si, d'avance, n'était posée en principe la distinction entre la France temporelle, qui est de ce siècle, cet hexagone peuplé de Français en chair et en os et dont la capitale est Paris, et « la vraie France » prestigieuse et immaculée, qui se situe en dehors de la pesanteur de ce monde puisqu'elle est éternelle et étrangère à ce que les Français peuvent faire d'indigne d'elle, mais qui, à des moments privilégiés, descend dans l'Histoire.

Le principe est posé dès la première page des *Mémoires*, où Charles de Gaulle nous présente la vraie France qu'il a portée en lui dès son enfance,

> « *telle la princesse des contes ou la Madone aux fresques des murs, comme vouée à une destinée éminente et exceptionnelle, créée pour des succès achevés ou des malheurs exemplaires. S'il advient que la médiocrité marque, pourtant, ses faits et ses gestes, j'en éprouve le sentiment d'une absurde anomalie, imputable aux fautes des Français, non au génie de la patrie* ».

Ainsi peut se durcir le mépris des compatriotes par l'amour de la patrie, élevé en culte religieux, comme le mépris des hommes par amour de l'humanité, ou le mépris des chrétiens par la ferveur chrétienne : plus l'idéal est absolu, moins les hommes sont à sa mesure. Car c'est bien d'un culte religieux qu'il s'agit, d'une religion nationale que d'aucuns, peut-être, trouveront difficilement conciliable avec la religion tout court : « Notre Dame la France », l'expression revient à plusieurs reprises dans les discours et dans le texte, et dans un passage déjà célèbre, où l'élévation du style touche de bien près à la pire littérature — sans doute parce que cette envolée oratoire permet de glisser sur une affaire assez équivoque, le premier meurtre judiciaire de l'épuration « exigé par la raison d'Etat » — la France est la réplique sur terre du royaume des cieux : « *Ah! que Dieu juge toutes les âmes ! Que la France enterre tous les corps !* »

Il faut y ajouter une vision de l'Histoire assez particulière, elle-même en images d'Epinal, où seuls comptent la gloire des armes et le prestige des souverains, où « l'épée est l'axe du monde », et où les millénaires se ramassent en pages d'une légende dorée :

> « *Cette nation à qui, depuis quinze cents ans, aucune tempête n'a pu ôter sa souveraineté* » (II - 243), pour qui « *la puissance militaire était, depuis quatorze siècles, la seconde nature* » (II - 245), à qui « *vingt siècles peuvent attester qu'on a toujours raison d'avoir foi en la France* » (II - 154)

— combien de siècles, au fait ?

Qu'importe, puisque siècles et millénaires ne sont là que pour signifier l'éternité — jusqu'à cette descente triomphale des Champs-Elysées où, « *à chaque pas que je fais sur l'axe le plus illustre du monde* », toutes les gloires du passé, alignées elles aussi par rangs serrés derrière leurs deux-points, s'ébranlent en cortège derrière l'homme du destin

Cette vision d'une France intemporelle, qui est la vraie France soustraite aux vicissitudes de la France historique, va bien au-delà de la distinction courante entre le « pays réel » et le « pays légal » ou entre « le pays » et « le régime » — cette distinction qui paraît si naturelle aux Français et qui, pour l'étranger, est un constant sujet de perplexité : comment le citoyen d'un pays libre et démocratiquement organisé peut-il affirmer n'être pour rien dans ce qui se fait en son nom, comment peut-il se dire constamment trompé ou trahi par ses représentants librement élus et réélus et n'arriver jamais à avoir le gouvernement qu'il mérite ?

Certes, l'opinion du général de Gaulle sur le « régime » n'a jamais varié, et dans les premiers chapitres de ses *Mémoires* il le charge lourdement des fautes, de l'aveuglement et de l'inertie qui ont conduit à la catastrophe ; mais il ne l'oppose nulle part au « pays » et il dit très nettement qu'à son avis ces fautes et cet aveuglement « *n'étaient, en vérité, que les effets d'un profond renoncement national* ».

Aussi bien, le 19 juin 1940, à Londres, quand il proclame devant un micro étranger que

> « *devant la confusion des âmes françaises, devant la liquéfaction d'un gouvernement tombé sous la servitude ennemie, devant l'impossibilité de faire jouer nos institutions, moi, général de Gaulle, soldat et chef français, j'ai conscience de parler au nom de la France* »,

n'est-ce pas du « pays réel » qu'il se réclame ? Le pays réel et le pays légal se sont rejoints sous le maréchal Pétain, et c'est lui seul, Charles de Gaulle, qui affirme et incarne le principe de la France éternelle, principe absolu hors de toute réalité perceptible.

Le moment de cette affirmation solitaire est le moment privilégié de sa carrière, et la partie la plus émouvante de son récit. De Gaulle se plaît à souligner cette solitude presque totale, qui le grandit en même temps qu'elle démontre le caractère métaphysique de son « aventure ».

Certes, « *presque inconnu, complètement dépourvu, il eût été de ma part dérisoire de proclamer* « gouvernement » *l'organisme élémentaire que je formais autour de moi* ». Mais, précisément, il ne s'agit pas de gouvernement, de pouvoir légal, de « politique » ; il s'agit d'affirmer que la France éternelle a rompu tout lien avec ce qui, en ce moment, fait le corps de la France.

> « *Devant le vide effrayant du renoncement général, ma mission m'apparut, d'un seul coup, claire et terrible. En ce moment, le pire de son histoire*, c'était à moi d'assumer la France. » (I - 74).

Quant au gouvernement anglais, il avait attendu les ralliements provoqués par l'appel du général de Gaulle. « Puis, comme rien ne venait, de nulle part, le Cabinet de Londres se retrouvait en face du seul général de Gaulle et prenait le parti, le 28 juin, de le reconnaître publiquement comme « chef des Français libres » (I - 80).

Voilà donc le point de départ. Seul de tous les gouvernements d'Europe dont les pays avaient été submergés par les armées hitlériennes, celui de France avait cessé d'être en guerre: et un homme seul, sans titre et sans investiture, n'ayant à ses côtés « *pas l'ombre d'une force ni d'une organisation; en France, aucun répondant et aucune notoriété; à l'étranger, ni crédit ni justification* », qui entreprit de déclarer l'armistice nul et non avenu, le gouvernement Pétain illégitime, la France toujours belligérante et fidèle à ses alliances, « bref » — et voici le mot-clé qui, avec une précision peut-être rétrospective, apparaît dès la première page du chapitre qui s'ouvre sur l'arrivée à Londres, le 17 juin 1940 — « *bref*, le transfert de la souveraineté, *hors du désastre et de l'attentisme, du côté de la guerre et, un jour, de la victoire* » (I - 69).

C'est là, dans cette substitution de souveraineté à peine mentionnée au tournant d'une phrase, qu'est la grandeur hallucinante de l'entreprise du général de Gaulle, et aussi la source de tous les malentendus à venir : cette aptitude spécifiquement française, inassimilable et inintelligible à tout esprit non nourri des légistes français, et particulièrement à tout esprit anglo-saxon, de transposer un postulat métaphysique en affirmation de droit positif et d'en déduire, avec une logique implacable, toutes les conséquences juridiques.

Car « la souveraineté » est bien un terme juridique, le terme-clé dont le droit public français fait découler toute autorité et tout droit, l'Etat, ses institutions et ses prérogatives. Assumer l'honneur, la grandeur nationale, le principe d'une France éternelle refusant l'abdication, se proclamer et se faire reconnaître « chef des Français libres », c'est-à-dire de ceux qui viendraient à se joindre à lui, c'était une très grande chose, digne du plus haut courage; assumer la souveraineté, recevoir du destin l'investiture de chef de l'Etat français à reconquérir, c'était une autre chose, à la fois immense et très précise, qui ne découle de la première que par une opération elle-même métaphysique.

A partir de là, tout le reste de l'épopée n'est plus qu'une déduction logique. Ecarter, au nom de cette souveraineté, par définition une et indivisible, toute « entreprise parallèle », c'est-à-dire toute rentrée en guerre d'un groupe ou d'une parcelle de la nation qui ne seraient pas placés sous l'autorité du général de Gaulle; s'imposer au monde, et d'abord aux Alliés, comme seul interlocuteur habilité à parler au nom de la France, et leur interdire toute tractation avec d'autres personnalités ou groupes français, comme des tentatives intolérables de se mêler des « affaires françaises », qui sont de son seul ressort; enfin, étendre cette souveraineté sur l'empire d'abord, sur la métropole ensuite, dans la mesure de l'avance alliée vers la victoire.

Sans doute, cette grande entreprise ne se précise que peu à peu, et elle a parfois, peut-être, dans ces *Mémoires*, une netteté de ligne qu'elle n'avait pas au moment de l'événement, ou qu'elle ne pouvait en tout cas pas avoir publiquement. Mais, même dans ce cas, le général de Gaulle ne fait que rendre explicite ce qui était toujours sous-entendu dans son action et dans son attitude.

A aucun moment, il ne permet le moindre doute sur l'origine métaphysique de cette autorité souveraine qu'il a reçue des mains du destin, le 18 juin 1940, et qui n'a plus besoin d'aucune investiture, d'aucune reconnaissance et d'aucune justification légale.

Chef d'œuvre littéraire ou acte politique ?

Plus le récit avance, et plus cette affirmation se durcit rétrospectivement. La reconnaissance internationale, et d'abord par les Alliés, du comité de libération nationale comme gouvernement français ?

> « *Je m'en tiens moi-même, délibérément, à l'attitude d'un chef d'Etat prêt à s'entendre avec les autres s'ils viennent le lui demander, mais qui n'a rien à solliciter...* » (II-190); « *la formalité de la reconnaissance n'intéressait plus le gouvernement français. Ce qui lui importait, c'était d'être reconnu par la nation française. Or* » — nous sommes au début de l'an 1944 — « *le fait était acquis* » (II-219).

Cette reconnaissance de la nation, encore occupée, comment s'exprime-t-elle? Par la Résistance? Le 25 août, entrant « dans ma propre capitale », le général de Gaulle prend d'abord le chemin du ministère de la Guerre, puis de la préfecture de police, avant de venir saluer,

> « *partant de chez moi* », le Conseil national de la Résistance assemblé à l'Hôtel de Ville, afin « *qu'il fût établi que l'Etat, après les épreuves qui n'avaient pu ni le détruire ni l'asservir, rentrait d'abord, tout simplement, chez lui* », et pour marquer bien visiblement « *ma volonté de n'accepter pour mon pouvoir aucune sorte d'investiture, à part celle que la voix des foules me donnerait directement* » (11-303).

Quant aux tentatives éphémères de convoquer l'Assemblée nationale, ou de ménager une transmission des pouvoirs de Pétain à de Gaulle, ce ne sont, de toute évidence, que les dernières intri-

gues d'un ennemi dont on ne sait plus très bien s'il est hitlérien ou rooseveltien, mais que balaie le vent. Pouvoir plébiscitaire donc, écartant tout organisme intermédiaire et toute investiture autre que celle de « la voix des foules » ?

Certains passages semblent correspondre à une telle conception : quand, entrant dans *« ma capitale »*, *« afin de cristalliser autour de ma personne l'enthousiasme de Paris libéré »*, *« je sens que... il suffit que la masse et moi nous trouvions ensemble pour que notre unité l'emporte sur tout le reste »*; quand, en face des organismes de la Résistance, invité à *« proclamer la République »*, il déclare qu'il n'y a rien à proclamer, puisque son autorité est acquise et, de la fenêtre, désigne *« la foule qui me prouve, par ses acclamations, qu'elle ne demande pas autre chose »* ; ou cette description de la communion mystique avec le peuple de Paris,

> *« cette communauté qui n'est qu'une seule pensée, un seul élan, un seul cri,* (où) *les différences s'effacent, les individus disparaissent... Et moi, au centre de ce déchainement, je me sens remplir une mission qui dépasse de très haut ma personne, servir d'instrument au destin »* (II-307/312).

Mais ce serait intervertir les rôles ; les *« viriles acclamations »* des peuples sont au bout, non à la source de cette souveraineté, qui émane uniquement et exclusivement de l'acte de révolte solitaire du 18 juin 1940 pour lequel le Destin a désigné le général de Gaulle, qui n'a aucune origine humaine et dont la reconnaissance ne peut s'imposer par aucune déduction et par aucun raisonnement, mais uniquement par un acte de foi :

> *« Un appel venu du fond de l'Histoire, ensuite l'instinct du pays, m'ont amené à prendre en compte le trésor en déshérence, à assumer la souveraineté française. C'est moi qui détiens la légitimité »* (II-321).

Est-ce par perplexité ou par gêne respectueuse que la plus grande partie de la Presse a préféré saluer dans cette proclamation d'un principe de souveraineté — pourtant si claire et si longuement élaborée — un chef-d'œuvre littéraire plutôt qu'un acte politique ?

Le malentendu fondamental

Si grandiose qu'elle soit, cette montée aux sommets souffre d'être racontée par le menu, même quand le menu est dit dans le grand style du général de Gaulle. Pour qui ne s'arrête pas aux seuls morceaux d'anthologie, cette lecture ne va pas sans malaise. Et d'abord, mis à part deux chapitres au début du premier et à la fin du deuxième volume, il n'est guère question de la guerre contre le Troisième Reich dans ces mémoires de guerre; la guerre contre l'Axe se passe en marge ou à l'arrière-fond, mais ce qui remplit la mémoire et les *Mémoires* de de Gaulle, c'est *« la pièce diplomatique où, en cent actes divers, on voyait la France Libre reprendre la place de la France »* et où, par la force des choses, la grandeur s'exprime surtout en attitudes et en exigences protocolaires; et dans cette pièce, dont le premier enjeu est l'Empire, ce ne sont pas les armées de l'Axe, mais les Alliés qui sont les ennemis inlassablement dénoncés, les Anglais d'abord, Roosevelt ensuite, et aussi ceux des Français — définition apodictique ! — *« qui ne m'avaient pas rallié et qui,* par le fait même, *dépendaient des étrangers »* (II-87). C'est le conflit avec les alliés anglo-saxons, avec ses mille incidents éclatants ou mesquins, qui d'un bout à l'autre, de l'arrivée à Londres jusqu'à l'entrée dans Paris, occupe le plus clair de ces *Mémoires*.

Conflit rendu obscur par la terminologie même du général de Gaulle qui, ayant « assumé la France » une fois pour toutes en juin 1940, emploie désormais les mots « de Gaulle », « France Libre » — désignant « l'organisme élémentaire » formé autour de lui — et « France » tout court comme termes synonymes, et par là sous-entend comme acquise d'avance cette substitution de souveraineté qui, précisément, ne parut pas évidente aux gouvernements alliés; de sorte que, en sa personne, c'est toujours la France elle-même qui est humiliée, frustrée de la place qui lui revient et des marques de respect qu'elle est en droit d'attendre, tenue à l'écart des grandes décisions et même de « ses propres affaires ».

Bien plus simplement, les Alliés, impénétrables à l'idéalisme juridique français, n'y comprenaient rien; de Gaulle, même suivi d'un contingent de volontaires équipés par eux, même exerçant une autorité — celle de chef d'une « dissidence », non celle de chef d'Etat — sur l'administration des territoires du Tchad et du Cameroun, n'était pas, pour eux, la France.

Le malentendu, rarement articulé clairement — la conception que se faisait de Gaulle de la souveraineté conférée par le destin a-t-elle même jamais été rendue tout à fait explicite avant la rédaction de ses *Mémoires* ? — éclate dans cette grande altercation avec Churchill, en septembre 1941, à propos de l'occupation de Madagascar, telle que la résume de Gaulle en termes volontiers dramatiques :

> **« ... Il s'écria avec fureur : *« Vous dites que vous êtes la France ! Vous n'êtes pas la France ! Je ne vous reconnais pas comme la France !... La France ! Où est-elle ? Je conviens, certes, que le général de Gaulle et ceux qui le suivent sont une partie importante et respectable de ce peuple. Mais on pourra, sans doute, trouver en dehors d'eux une autre autorité qui ait, elle aussi, sa valeur. » Je le coupai : « Si, à vos yeux, je ne suis pas le représentant de la France, pourquoi et de quel droit traitez-vous avec moi ses intérêts mondiaux ? »*

La réponse est d'un grand juriste. « Messieurs les Anglais, vous vous êtes pris à votre propre jeu. » La radio de Londres avait diffusé, depuis une année, les appels du général de Gaulle « au nom de la France » ; le gouvernement anglais avait mis à sa disposition les moyens de recueillir l'adhésion du Tchad et du Cameroun, au nom de « la France Libre » ; il n'avait peut-être pas donné à cette formule oratoire et à ce titre de formation de combat les implications juridiques qu'en déduisait le général de Gaulle, mais il était pris au mot.

Les Anglais pouvaient encore, dans la conduite pratique de la guerre qui, pour eux, n'était pas affaire de logique mais de vie ou de mort, ignorer cette logique verbale — ce qu'ils firent en effet, quitte à être accusés quotidiennement de basses intrigues et d'intentions infâmes contre la France — mais non la démentir.

Un deuxième malentendu est venu compliquer celui-ci. Le noble souci proclamé par le général de Gaulle a été, en même temps, de « faire rentrer l'Empire français dans la guerre » et d'en empêcher le démembrement en le recueillant tout entier sous la souveraineté de la « France Libre », en interdisant qu'y soit installé *« un pouvoir qui ne fût pas le mien »*. Le malheur était que, ne pouvant s'appuyer sur aucune force propre ni sur aucun concours français efficace, mais uniquement sur les forces anglaises, il apparut dans l'Empire comme l'homme de l'Angleterre, et le vieux réflexe colonial et marin français était resté antibritannique avant toute chose.

Le débarquement en Afrique du Nord, qui, pour le reste du monde, était le premier revers éclatant de l'Axe en Occident, porte dans les *Mémoires* le titre « Tragédie » ; qualification qui ne s'applique évidemment pas à l'assassinat de Darlan, dont la disparition *« semblait conforme à la dure logique des événements »*, mais au fait que cette immense opération qui fit rentrer dans la guerre tout le bloc africain français et qui marqua le renversement du cours de la guerre, fut entreprise non seulement en dehors du général de Gaulle, mais à son insu, et en ignorant jusqu'à son existence.

Du point de vue moral, la politique « guerre d'abord » des Alliés pouvait être et fut en effet sévèrement jugée : la récompense du succès et le mérite de l'action efficace allaient-ils échoir, non au pur héros, au résistant intransigeant de la première heure, mais aux opportunistes « réalistes » qui avaient su attendre leur heure ? Mais du point de vue technique et militaire, on voit difficilement sur quel raisonnement s'appuie de Gaulle dans ses *Mémoires*, pour juger l'entreprise **mal conçue et mal conduite, et pour en diminuer la réussite : les intelligences et les concours « vichyssois » et « attentistes » trouvés sur place ou amenés de France par les Américains furent parfaitement efficaces, malgré « l'impureté de leurs sources », le ralliement non seulement de l'Algérie et du Maroc, mais de toute l'Afrique-Occidentale fut acquis en deux jours, et rien, absolument rien, n'indique que le drapeau gaulliste, en ce moment et en ce lieu, aurait mieux évité aux Alliés les heurts locaux, qu'il aurait eu plus de chances d'entrainer la flotte de Toulon ou d'empêcher les Allemands de prendre pied en Tunisie, ni que, loin d'écourter les combats, il n'aurait pas conduit à répéter en Afrique la « campagne de Syrie ».**

Si, descendant un instant des hauteurs, on acceptait de considérer que les Alliés ne faisaient pas la guerre pour remettre l'Empire et la France à l'autorité du général de Gaulle, mais pour vaincre les puissances de l'Axe, même l'exclamation cynique que de Gaulle prête à Roosevelt — *« Bien entendu, je traite avec Darlan, puisque Darlan me donne Alger ! Demain, je traiterai avec Laval si Laval me donne Paris ! »* — paraîtrait peut-être moins scandaleuse.

Dès Alger, nous sommes en pleine politique intérieure. Non sans tristesse, de Gaulle constate

> que l'*« atmosphère héroïque »* des débuts s'alourdit, que *« maintenant, le but approche, mais, à mesure, j'ai l'impression de fouler un terrain plus meuble, de respirer un air moins pur. Autour de moi, les intérêts se dressent, les rivalités s'opposent, les hommes sont chaque jour plus humains »*, et, laborieusement, *« je pétris leur lourde pâte »* (II-172).

Le vocabulaire change, se fait plus précis : ce n'est plus, dans l'absolu, de *« la France »* qu'il est désormais question, mais de *« l'Etat »*, du pouvoir, de l'exécutif ; et en même temps, à la place des beaux verbes tranchant dans l'absolu, *« je décide »*, *« je refuse »*, *« je proclame »*, s'accumulent des constructions plus ambiguës :

> *« Pour résolu que je fusse à faire en sorte que le gouvernement français en fût un, j'entends procéder par étapes... »*, *« mon intention de faire en sorte que leurs forces* (des communistes) *s'incorporent à celles de la nation »*, *« le Comité de la Libération s'applique à faire en sorte que le pays puisse vivre »*, qui évoquent bien la *« lourde pâte »* politique.

De même, à partir d'Alger, un nouvel argument-clé, et dont on ne s'apercevait pas à l'époque qu'il dominait à ce point l'esprit du général de Gaulle, vient motiver comme un refrain ses exigences à l'égard des Alliés :

> ***« Si de Gaulle s'effaçait ou, pire encore, s'il se compromettait, c'était l'idéologie communiste qui l'emporterait dans les masses dégoûtées...; vous pourriez peut-être gagner la guerre au point de vue militaire, vous la perdriez moralement et, en définitive, il n'y aurait qu'un seul vainqueur : Staline »*** (II-50/51). *« Si de Gaulle ne tenait pas tout le monde sous son obédience, cette fraction* (communiste) *deviendrait une force à part dont disposerait, non le pouvoir, mais l'entreprise qui vise à le saisir »* (II-254). Or la bonne façon de les en écarter est de les y associer.

C'est la prochaine étape qui se prépare : l'institution du pouvoir en France. Pourtant, même si *« la masse, pour laquelle le drame ne comporte aucune spéculation, n'attend plus que mon arrivée qui sera sa libération »*, **même si de Gaulle considère la Résistance comme la pure émanation de sa volonté (*« Je crée les F.F.I. »*), il apparaît que, d'Alger, la métropole est plus lointaine et plus enveloppée de brouillards qu'elle ne l'était à Londres; la direction effective de la Résistance, après le coup de filet de la Gestapo à Caluire, échappe en bonne partie au comité d'Alger, de Gaulle n'ayant pu *« trouver aussitôt celui qu'il fallait »* pour la diriger, *« quelqu'un du type grand fonctionnaire »*.**

> ***« Résidant à Alger, je sentais que ma voix parvenait aux Français comme assourdie »*** **(II-165/166).**

Le principe, pourtant, reste intangible et unanimement admis par tous les groupes de la Résistance : l'unité de l'autorité suprême assumée par de Gaulle — c'est à cette unité, uniquement, que s'applique le titre du second volume ; et si, sur la nature précise de cette autorité, un nouveau et dernier malentendu s'est développé sous l'ambiguïté des termes entre de Gaulle et la Résistance, ce malentendu n'éclatera qu'après la Libération, après *« l'Appel »*, après *« l'Unité »*, sur *« l'étape du salut »* qui sera le sujet du troisième volume — histoire ou programme ? — de ces *Mémoires*.

Tout ce que de Gaulle a changé

Tenons-nous en au passé. Il reste, à la fin de ces deux volumes, une question : si, le 18 juin 1940, le Destin n'avait pas désigné Charles de Gaulle pour lancer l'Appel et assumer la France, en quoi l'histoire du monde contemporain aurait-elle changé ? Encore que des spéculations de ce genre soient oiseuses quand elles prétendent conjecturer ce qui aurait pu être, il est possible, à la lecture même de ces *Mémoires*, de constater ce qui n'a pas été. Le cours de la deuxième guerre mondiale, dans ses grandes lignes et dans son issue, n'en eût été nullement affecté.

Le général de Gaulle, en tant que stratège et chef de guerre, n'avait guère l'occasion de s'affirmer — et il avait bien d'autres soucis — *« dans les limites étroites et, pour moi, je l'avoue, pénibles, que m'imposait une coalition où les forces de la France n'étaient pas les principales »*. A l'Est, cela va de soi. En Occident, et c'est là la blessure profonde, les grandes opérations, même celles qui concernaient immédiatement la France, concertées dans le secret des « Grands », se sont préparées et déclenchées en dehors et à l'insu du chef des Français libres.

C'est après coup qu'il est informé du débarquement allié en Afrique française du Nord, comme du débarquement en Sicile et de la capitulation italienne. Pour la préparation du débarquement en Normandie, Alger est hermétiquement coupée des communications avec Londres, sur quoi, en signe de protestation, de Gaulle rompt de son côté les relations avec la capitale britannique où se prépare l'action décisive, et c'est de justesse, quatre jours avant l'opération, qu'il se décide à donner suite à l'invitation pressante de Churchill de venir à Londres; mais son indignation est telle qu'il y fait la grève de la radio et rappelle les officiers de liaison français qui devaient accompagner les troupes alliées vers le continent...

Quoi qu'il en soit, si l'action du général de Gaulle n'a guère influé sur le cours de la guerre, les affaires françaises, elles, en ont reçu l'empreinte souveraine — et jusqu'à cette habitude de prendre le mot pour le fait, l'éclat pour la grandeur, l'attitude puissante pour la puissance, qui a si profondément marqué la politique française d'après guerre — et, par là, le visage et les perspectives de l'Europe se sont trouvés profondément changés.

Quelle fut la mission de chef d'Etat que de Gaulle reçut du Destin ? Les deux voloumes qui se terminent, dans l'enthousiasme, sur la rencontre de la France physique avec cette France métaphysique que de Gaulle avait si glorieusement représentée pendant l'absence de l'autre, ne laissent qu'entrevoir la nouvelle étape ; mais elle ne put être que celle-ci : refaire cette France temporelle retrouvée à l'image de l'éternelle, c'est-à-dire de la sienne, à base de ferveur, de grandeur et de magnificence. Comment il s'y prit, nous n'en avons que des souvenirs, non encore des *Mémoires*; et *« l'étape du salut »* est- elle déjà un sujet pour rétrospectives ?

***« Moi, j'étais la France, l'Etat, le gouvernement. Moi, je parlais au nom de la France. Moi, j'étais l'indépendance et la souveraineté de la France »*, déclara le général de Gaulle, dans une conférence de presse mémorable, le 7 avril 1954; et dans cette déclaration, qui résume tous ses *Mémoires*, rien n'était étonnant, que de l'entendre faire à l'imparfait. *« L'Unité »* la remet au présent — celui de l'actualité ou celui de l'intemporalité ?**

Herbert LÜTHY.

Un grand photographe,

LA FAIM SOUS LE

LUNDI dernier, une indiscrétion du *New-York Times* révélait l'existence d'un plan Eisenhower pour le Moyen-Orient. A l'analyse, on pouvait déduire que deux arrière-pensées se trouvaient à l'origine de ce plan.

La première, c'est que sur presque tous les rivages méditerranéens, des hommes ont faim. La seconde, c'est que ces hommes peuvent aujourd'hui devenir les instruments des plus funestes desseins.

De Gibraltar à Gaza, de Tanger à Salonique, de Syracuse à Nicosie, des millions d'hommes se consument dans les lentes agonies de la misère. Pourtant, au petit jeu surréaliste des associations d'idées, il est bien probable que le mot faim n'évoquerait pas celui de Méditerranée.

Il susciterait, au contraire, des images indiennes ou chinoises tant il est vrai que dans « *la seule mer* », la misère s'est parée des prestiges de la poésie et des gloires de l'Histoire. Les déserts ne sont pas ceux de l'aridité, mais ceux de la religion révélée. La nudité y est dépouillement et la pauvreté ascétisme. On trouve au mendiant espagnol, au « sciuscia » italien, aux « mesquines » loqueteux arabes, plus de charme que de tristesse, plus de grandeur que d'avilissement.

Devant tous les feux triomphants que faisait briller devant ses yeux le printemps méditerranéen, Gœthe ne voyait que « l'incarnation des rêves » dont on avait bercé son enfance. Chateaubriand, faisant avec son « Itinéraire de Paris à Jérusalem » le premier grand reportage sur

(*Suite en page* 18.) →

SEVILLE : ***...et le père est mort.***

ALGER : ***Encore trop petite***

...e, Mario GARRUBBA, a vu

SOLEIL

SARAGOSSE : *Faute de clients le boucher mange son fonds.*

...*petites... pour manger.*

CASABLANCA (quartier réservé) : *Les meilleures années de leur vie.*

(Suite de la page 16.)

les pays « de lumière », ne voulait considérer dans les peuplades misérables qui vivent autour de la Palestine, que les admirables survivants des traditions millénaires. Voici, se disait-il, comment vivaient les contemporains du Christ. Et plutôt que de souhaiter une amélioration de leur sort, il eût volontiers fondé un « comité de la vieille misère », comme on fait pour l'entrétien des monuments historiques.

C'est un même regard que, longtemps après, nos techniciens du monde moderne ont jeté sur le berceau des civilisations humanistes dont ils sont contraints de s'écarter peu à peu. Ils n'ont pensé à ces rivages que comme au réceptacle de leurs nostalgies, inviolable musée où ils avaient enfermé leur conscience. Des complices locaux les y aidaient : ainsi les mystiques musulmans dénonçaient-ils la compromission par la technique du message de l'Islam. Ainsi, dans le vieux quartier de Jérusalem, des Juifs intransigeants refusent-ils encore aujourd'hui de reconnaître l'Etat israélien coupable à leurs yeux d'avoir laïcisé le sacré et élevé des gratte-ciel là où ils souhaitaient des temples.

Mais les déserts méditerranéens ont ceci de particulier : c'est qu'ils sécrètent à la fois les religions et le pétrole. Christ et Mammon ; le Père de Foucauld et M. Onassis. Les contemplatifs ont vu s'installer sur leur sol les monstres cybernétiques qui leur ont suggéré les dégoûts de la torpeur. Tous ces lieux, jadis détente du guerrier, sont devenus des champs de bataille. Les peuples ne se résignent plus à n'être que les vestiges des chères civilisations qui se sont tues. Les mystiques portent aujourd'hui des bakookas et la prière n'est plus faite que pour la croisade. C'est pourquoi, et avant qu'ils ne s'égarent davantage dans les immenses courants

NAPLES : ***Ils cherchent du travail depuis si longtemps...***

rétrogrades qui brassent aujourd'hui la planète, l'idée progresse qu'il faut leur donner à manger.

Sur les rives de l'antique Méditerranée, la famine était d'ailleurs un phénomène bien familier. Un des plus anciens témoignages de la faim est aussi un des plus anciens documents de l'histoire humaine. Il s'agit de la stèle de la famine, découverte dans une ile, au niveau de la première cataracte du Nil: « *Je me lamente du haut de mon trône élevé à cause de l'immense malheur qui a voulu que le flot du Nil ne soit pas venu pendant sept ans. Le grain est rare. Les vivres manquent. Chacun est devenu un voleur pour son voisin. Les gens voudraient courir et ne peuvent marcher. Les enfants pleurent, les jeunes chancellent comme les vieillards. Leurs âmes sont brisées.* » La Bible fait de nombreuses références à la famine. On se souvient des songes de Joseph sur les sept vaches maigres qui annonçaient sept années de disette.

Mais aujourd'hui, on oublie l'effroyable misère des paysans espagnols, siciliens et arabes, la misère qui fait des « vacances méditerranéennes » l'exotique spectacle d'un pittoresque atroce.

C'est le spectacle de cette misère ensoleillée qu'un grand photographe, Mario Garrubba, a fixé pour nous à Barcelone, à Séville, à Casablanca, à Naples, au Caire, à Palerme, tout autour de « la seule mer », où la faim des autres risque de devenir l'explosif qui fera basculer le monde.

Ci-contre :

LE CAIRE : ***La famine, une longue habitude.***

CHEZ RENAULT, ON PARLE DE LA HONGRIE

par D. MOTHE

Un ouvrier non communiste, qui travaille aux usines Renault, publie régulièrement (1) des témoignages sur les réactions des ouvriers de l'usine aussi bien à propos d'événements politiques que de problèmes purement syndicaux et sociaux. Comment les ouvriers de Renault ont-ils réagi au drame hongrois ? C'est ce témoignage que nous publions ici, dans la forme vraie, parfois brutale, que son auteur lui a donnée et qui en fait la valeur.

JEUDI

A la sortie de 14 h. 30, *France-soir* étale ses colonnes : « Révolte à Budapest. Le gouvernement fait appel à l'armée russe. »

— Ça a l'air de barder, là-bas.

— Ce sont des bobards.

L'homme continue à lire les gros titres.

— Ce n'est pas vrai ; ils ne savent pas quoi mettre dans leur canard.

Il pousse son copain pour le faire avancer, mais ce dernier semble bien pensif.

Quelques mètres plus loin, d'autres ouvriers.

— Les Hongrois, ce n'est pas comme les Polonais, ils ont été longtemps fascistes. Ils n'ont pas résisté aux Allemands.

VENDREDI

— Tu as vu les événements de Hongrie ?

— Non.

— Tiens, lis.

L'ouvrier rend le journal que l'autre lui a prêté. Il semble incrédule, sans opinion.

Les communistes de l'atelier ne bougent pas de leur machine ; ils ne parlent pas des événements.

SAMEDI

On se passe les journaux dans l'atelier. On discute avec autant d'ardeur que pendant le Tour de France.

— Tu as vu les Hongrois, ils ne se laissent pas faire.

— Ils ont raison. Les Russes leur prennent tout. Ils en ont marre. S'ils étaient heureux, ils ne se révolteraient pas. Il n'y a pas de doute.

Puis il répète pour lui-même : « S'ils étaient heureux, ils ne se révolteraient pas ! »

Personne ne désapprouve. Cela semble à tous l'évidence même.

— Ça ira loin, cette histoire-là.

— Tu vois, les Russes ils ont fait une gaffe de ne rien leur donner à bouffer.

L'Huma est sur la table. Ceux qui parlent ainsi ont certainement lu l'article de Marcel Servin. Personne ne critique *L'Huma*.

— On aura beau nous dire ce que l'on voudra. C'est bel et bien le peuple qui se révolte parce qu'il est misérable.

LUNDI

— Tu as vu les Russes, comment ils les soignent les Hongrois, à la sulfateuse (lance-flammes ou mitraillette).

Est-ce de l'humour noir ? Non ; du dépit, de la rage peut-être.

— Tu as lu *L'Huma*, ce qu'elle en dit ?

— Oh ! mais eux ce sont des cons. Il n'y a qu'un journal qui dit la vérité. Le mien.

— Lequel ?

— *Libération.*

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il ne fait pas de commentaires, il ne se mouille pas, mais ça suffit, tu comprends ce qui se passe.

Puis, peu à peu, toute la politique du P.C. et de la C.G.T. est mise en question : les pouvoirs spéciaux, l'unité avec les socialistes, le comité d'entreprise.

— C'est dégueulasse, ce qu'ils font en Hongrie.

— Moi, je ne crois plus en rien.

Un militant communiste s'engueule avec un socialiste au sujet de la Hongrie. E... se mêle subitement à la conversation.

— Tes Soviets, ce sont des salauds, et toi aussi.

E... est un ouvrier tout ce qu'il y a de plus apolitique ; il ne prend presque jamais part aux discussions politiques. Dans les querelles personnelles, il n'intervient qu'à coup sûr. Dans une autre discussion, il intervient une fois de plus. Il exprime l'indignation de beaucoup. Une armée d'occupation qui tire sur les ouvriers ne peut pas trouver son approbation.

— Alors, tu as vu le cardinal Midszenty qui voulait prendre le pouvoir ? Heureusement que les Russes ont mis de l'ordre !

F... est visiblement satisfait et se plaît à narguer les autres.

Nous surveillons qui va débrayer. Un ouvrier qui reste à sa machine dans toutes les grèves s'habille ; puis c'est un autre du même genre qui s'en va. Les autres s'indignent et ne débrayent pas. En tout une dizaine de F.O. sont partis.

— Tu te rends compte, les salauds, ils n'ont même pas voulu débrayer une demi-heure quand J... a été rappelé.

— Ni donner un sou pour les copains qui sont en Algérie.

— Moi, je ne ferai pas grève avec ces tocards. Mais pas avec les cocos non plus. Quand ils viendront me parler de paix, ceux-là, je les enverrai sur les roses.

Dans un autre coin, les ouvriers sont indignés de l'affaire hongroise. Bien que n'ayant aucune sympathie pour F.O., X... les a mis au pied du mur :

— Puisque nous ne sommes pas contents de ce qui se passe là-bas, il n'y a qu'à débrayer.

C'est ce qu'ils firent. Comme ils discutaient avec beaucoup d'ardeur, la chose s'est envenimée et un communiste a promis à X... « qu'il serait pendu dès que les communistes seraient au pouvoir ». Ceci n'a pas plu à X... Devant les copains, il a répondu que de toute façon l'autre ne verrait pas ce jour-là.

— Avant qu'on me pende, tu seras un mort.

Les copains ont estimé que la réponse était à la hauteur de l'argument ; quant au stalinien, il a difficilement caché son inquiétude.

Les ouvriers n'ont pas voulu débrayer sans se délimiter de F.O. Ils ont fait une résolution ; c'est H... qui l'a rédigée. Les ouvriers l'ont discutée, modifiée, puis ils l'ont fait circuler. Vingt-quatre l'ont signée. Ils n'ont pas eu le temps de la faire circuler partout, mais ils ont débrayé.

LA SORTIE DES USINES RENAULT
« Alors, les gars, vous débrayez ? »

« F. O. ou pas F. O. on s'en fout !... »

Voici le texte de la résolution :

Un certain nombre d'ouvriers de l'atelier 11-50 ont décidé, mercredi 7 novembre, de signer une résolution et de débrayer à 17 h. 45, ainsi que de se réunir ensuite pour diffuser le plus largement possible le texte de leur résolution en invitant les camarades de l'atelier qui sont d'accord avec le texte de le signer à leur tour.

Nous manifestons notre opposition à toutes guerres que ce soit :

1) *Des Russes en écrasant la volonté revendicative des travailleurs et des paysans hongrois ;*

2) *A la guerre d'Algérie qui dure depuis deux ans sans apporter de solution, faisant chaque jour plus de victimes et en apportant aussi plus de misère ;*

3) *A la guerre en Egypte qui a pour but de défendre les actionnaires de la Compagnie du canal de Suez.*

En conséquence, nous condamnons indistinctement ces guerres et affirmons que nos intérêts n'ont rien à voir avec les actes du gouvernement.

Afin de faire connaître le plus largement notre position, nous proposons d'envoyer la résolution à un certain nombre de journaux : L'Humanité, Franc-Tireur, Libération, France-Observateur, L'Express.

Nous invitons les camarades d'accord avec la résolution de donner leurs signatures.

Ailleurs, c'est une chaîne influencée par un gars du S.I.R. qui a débrayé. Mais là aussi, ce sont ceux qui ne débrayent jamais d'habitude. Il faut dire que la maîtrise a forcé un peu la main. Le chef leur a dit :

— Alors les gars, vous débrayez. Si vous débrayez, il faut le dire et on arrête la chaîne ensuite.

Dans la chaîne d'à côté, personne n'a débrayé, tellement ils étaient indignés.

On vient trouver G...

— Tu sais, dans l'atelier d'à côté les gars veulent débrayer pour la Hongrie.

— Mais c'est F.O. qui lance le mot d'ordre.

— F.O. ou pas F.O., on s'en fout. C'est dégueulasse ce qui se passe là-bas.

— Mais que ce soit F.O. qui lance ça, ça me fait marrer.

G... a pris la résolution du 11-50 et l'a fait signer ; ensuite ils ont débrayé. Il fallait bien se délimiter.

Dans l'atelier à côté, la plupart des syndiqués sont de la C.G.T., mais ils ont débrayé. Quatre d'entre eux ont remis leur carte C.G.T. ; un jeune a déchiré sa carte de l'U.J.R.F. et celle du syndicat.

Aux fonderies, il y a eu pas mal d'ouvriers qui ont débrayé et parmi eux, pas mal de sympathisants communistes.

Indignation contre les fascistes qui ont incendié les locaux de *L'Huma*. Pourtant quelques ouvriers chuchotent en douce leur satisfaction :

— Tu as vu ce qu'ils ont pris sur la gueule, les cocos !

B... est tout retourné. Maintenant, il soupçonne les Hongrois d'être des fascistes.

— Tu as vu comment les réfugiés sont traités. On leur donne des places aussitôt qu'ils arrivent ici. Il y a quelque chose de pas clair là-dessous.

— Tu iras à la contre-manifestation ?

→

(1) Dans la revue *Socialisme ou Barbarie*.

ON PARLE DE LA HONGRIE

— Bien sûr, et avec une trique encore.

Le lendemain, B... est revenu un peu déçu.

— On ne s'est pas battu et devant *Le Populaire* on a crié : « Unité ! » Quelle connerie...

— Tu vas voir quelle grève il y aura le 13.

Puis confidentiellement :

— Il paraît que les gars s'arment ; ça va chauffer.

Mais personne ne sait exactement ce qu'il y aura. La journée passe, des tracts sont distribués, mais personne ne débrayera. La journée d'action se termine comme toutes les autres. Pourtant les staliniens ont fait une action et ce n'est pas à leur honneur. Au meeting de midi, place Nationale, ils ont rossé Blanc, le secrétaire F.O., et trois autres ouvriers F.O. qui étaient à ses côtés.

Dans l'atelier, plaisanteries ironiques.

— Ça lui fera les pieds à Blanc, c'est un salaud.

— Tu as vu l'unité d'action en marche.

— Tu parles ! S'ils n'ont trouvé que cela pour leur journée d'action...

— C'est facile de casser la gueule quand on est cinquante contre quatre.

— Moi, le premier qui me touche, je l'assomme. J'ai ce qu'il faut.

L... en passant lance :

— Tu crois qu'il passera ? (le fascisme).

— Impossible ! Il a essayé, mais penses-tu, il ne peut pas passer, tout est bouché.

Rires.

Quelques minutes plus tard :

— Tu l'as vu ? (le fascisme).

— Oui, il est à la porte, mais il ne peut pas passer.

Gestes de la main, clin d'œil ironique.

On ne se dit plus bonjour, on dit : « Il ne passera pas. » C'est pour se moquer.

— Des enfants hongrois vont être adoptés.

— Si ce n'est pas malheureux ! Il n'y a pas assez d'écoles, ni de logements en France, et on accepte des réfugiés.

— La France, c'est le dépotoir. Tout le monde y vient et nous on est dans la mouise.

Les staliniens font appel aux sentiments les plus réactionnaires de la classe ouvrière. Ils ne reculent devant rien.

Bagarre autour d'un tract

Un tract est distribué place Nationale. Il se prononce contre la guerre en Algérie, la guerre en Egypte et contre la répression en Hongrie. Il s'élève contre la dictature stalinienne place Nationale et met en garde les ouvriers sur les dangers d'une telle situation. Le ton est violent, mais les ouvriers l'accueillent avec sympathie. Il exprime ce que beaucoup ont sur le cœur. Par plusieurs petits groupes, des ouvriers sont là pour protéger les diffuseurs ; très peu parmi eux dépassent la trentaine. Tous sont prêts à intervenir à la moindre attaque stalinienne. La situation est tendue, mais il n'y aura pas de bagarre ; nous sommes les plus forts et cela ne manque pas de renforcer la sympathie qu'on nous témoigne. Un groupe de staliniens est sur le milieu de la place. Ils ne sont visiblement pas contents ; certains l'expriment en jetant spectaculairement le tract avec mépris, d'autres le froissent et le lancent comme une pierre. Ils sont plus âgés que nous et certains se sont fait une bonne réputation de durs. Quand je regagne mon atelier, ce n'est plus la même atmosphère. On discute, le tract à la main, mais avec visiblement moins de sympathie.

Un communiste m'apostrophe aussitôt :

— Ton tract est rempli de mensonges. Ce ne sont que des conneries.

— Tu dis toujours la même chose, renouvelle-toi un peu.

— Mais quand il fallait manifester contre les fascistes, tu n'étais pas là. Là, on ne t'a pas vu.

— Va te faire foutre, toi et tes fascistes. Je n'irai pas défendre ton *Huma*. Si on te l'attaque, va te la défendre. Moi, je considère que ce canard est une ordure.

— Tu es un salaud.

Une table nous sépare, mais j'ai ma main qui s'est agrippée à son encolure. Il fallait absolument réagir contre ces méthodes. Je suis prêt à me battre. Il en a l'air étonné, mais il n'est pas chaud pour la bagarre à deux. Je ne sais plus qu'en faire. A court d'imagination, je fais ce que l'on fait dans de telles circonstances. Je l'attire et le secoue, puis je le pousse et le lâche. C'est symbolique ; on est fâché. Il me dit :

— Reste à ta machine et ne viens plus me voir pour quoi que ce soit.

Je lui réponds qu'il est un c... pour conclure l'affaire.

P... est navré.

— Voyons, qu'est-ce que tu as fait ? Tu crois que c'est comme ça qu'on fera l'unité ? Non, tu n'aurais pas dû distribuer ce tract.

— Ah ! oui, ça te fait de la peine. Mais quand les autres tapent sur la gueule des ouvriers, alors là, qu'est-ce que tu dis ? C'est une erreur. Quand on empêche les trotskystes de parler, que les communistes les chassent à coups de pied dans le derrière en les traitant de fascistes, alors toi qu'est-ce que tu dis ? Oh ! là, tu es bien indulgent. Tu es aussi très indulgent quand ils se font les complices des massacres des ouvriers hongrois, mais alors si on traite ces gens de dégueulasses, alors là, tu parles, là tu perds ton indulgence, tu t'indignes. Tu as le cœur bien fragile, tout d'un coup...

B... ne me pardonnera pas, lui non plus, d'avoir traité les staliniens de « nervis ». La division entre F.O. et C.G.T. le paralyse, il n'a qu'une frousse, c'est d'être traité par ses copains de F.O. Gueuler sur F.O. est pour lui une garantie suffisante d'intégrité révolutionnaire. Il n'a d'ailleurs pas beaucoup de mal à satisfaire sa conscience, car les F.O. sont peu nombreux et leur politique pas très appréciée des ouvriers. Il insinue que je collabore plus ou moins à leur politique. Je lui explique qu'en dehors de la C.G.T. et de F.O., il peut y avoir une politique de la classe ouvrière.

— Vous avez un certain culot. Qui est-ce qui fait des appels continuels à F.O., si ce n'est la C.G.T. Et pourquoi Thorez, il casse pas la figure à Mollet quand il le rencontre dans le Palais-Bourbon ? Au contraire : là ce sont des salamalecs et des votes de confiance et des appels à l'unité, mais quand il s'agit d'un ouvrier socialiste, là on lui casse tout simplement la figure pour montrer aux ouvriers que le parti est fort. Il est fort surtout quand il ne risque rien. A la Chambre des Députés, il y a les flics, tandis qu'ici on est entre ouvriers ; alors qu'est-ce qu'on risque ? Ils respectent la démocratie là-bas, la démocratie bourgeoise, mais la démocratie ouvrière, celle-là ils s'en foutent.

B... n'est pas convaincu ; il se bute. On se quitte à moitié fâchés.

S..., ce soir, vient me raconter ses malheurs.

— J'étais avec F... (une autorité stalinienne de l'atelier), nous parlions et M... nous interrompit. Il dit à F... : « Tu discutes avec lui ? Mais il a dit que les communistes sont des salauds. »

S... n'est pas content ; il me dit que ce n'est pas bien de mêler la politique dans les rapports personnels. « Ce n'est pas parce que je ne suis pas partisan de leur politique qu'on doit cesser de se parler. » Il conclut que M... est un Espagnol et qu'il n'a qu'à s'occuper de la politique de son pays. Je lui réponds que M... est un imbécile non pas parce qu'il est Espagnol, mais parce qu'il est stalinien. Il finit par me croire.

On a beau dire à R... (un socialiste) que Guy Mollet est un instrument de la bourgeoisie, et avec lui son parti, R... ne réagit pas. Tout ce qu'il demande, c'est qu'on « bouffe du coco ». Cette seule plate-forme lui suffit ; il encaisse tout le reste avec abnégation. Pour cette circonstance, je consens à « bouffer du coco » avec lui. Depuis, il vient sans cesse me voir à la machine.

— Tu es toujours fourré avec les F.O. maintenant, me dit K...

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Que je lui casse la gueule ?

En réalité, les communistes doivent être jaloux, eux qui réclament l'unité avec les socialistes. Tu ne sais pas, j'ai envie de m'inscrire au P.C. pour avoir la bonne cote avec les communistes. C'est peut-être le seul moyen.

Nous en rions.

Un enfer de contradictions

La position des communistes est un enfer de contradictions. Ils en sont toujours à l'unité d'action, mais l'affaire hongroise les oppose à tous ceux qui sont contre leurs idées. Que faire ? Ne pas en parler ? Mais justement ils ne font que ça, tellement ils ont à se justifier. Ils parlent de l'unité, mais créent la division sur l'affaire hongroise et là ils ne peuvent admettre le moindre doute — ce qui aboutira à un durcissement de leur position. Ils se trouvent isolés et bien que leur effort soit extraordinaire, ils ne peuvent pas décider les ouvriers à les soutenir. Certains ouvriers consentent à approuver leurs flots d'arguments, mais c'est le maximum qu'ils peuvent faire. Au-delà, ils ne peuvent donner rien d'autre aux staliniens. Pourtant, les arguments sont tellement fragiles que dès que le propagandiste tourne les talons, son travail risque de s'effondrer. Les arguments glissent. La superficialité de l'emprise qu'ils exercent sur la question hongroise ne fait aucun doute, et, à part cette question, les communistes ne semblent rien avoir à dire.

D'autres ouvriers se rapprochent d'eux aujourd'hui après les avoir délaissés. Pour eux, le raidissement de la Russie, les ultimatums de Boulganine et la contre-manifestation de la République sont des signes de durcissement contre leur propre bourgeoisie. Ils espèrent ainsi que le P.C. va revenir à une politique de lutte. Pour cela, ils veulent bien consentir à oublier les Hongrois ou à les ignorer. Cette affaire pour beaucoup est une plaie, qu'un commando de fascistes peut bien faire cicatriser immédiatement, mais c'est une plaie qui demeure et que le moindre heurt peut faire s'ouvrir et s'envenimer. Les communistes paraissent des durs sur le plan international, mais sont des mous sur le plan syndical ou sur la politique intérieure française. Il y a malentendu.

T... est gêné de parler de la Hongrie avec moi ; il jette de temps en temps un coup d'œil aux communistes pour voir s'ils le regardent. Il a honte d'approuver mes arguments, mais il a honte aussi d'approuver ceux des autres et il me jette le même regard gêné lorsqu'il est avec eux. Voudrait-il ne pas en parler ? Non, car cette question le tracasse lui aussi, mais il voudrait peut-être en parler dans un autre climat, au cours de discussions amicales. Malheureusement, il est difficile de parler amicalement des morts que l'on se reproche. On s'emporte, on se hait sur le moment, et T... voit le petit édifice de ses rapports harmonieux voler en éclats. Il souffre de notre division, et nous tous en souffrons aussi bien que lui. Pauvre T..., il voudrait qu'il n'y aît jamais eu de révolte en Hongrie.

I... admire la Russie parce qu'elle est forte. Il a misé sur la Russie, bien que sur le plan de l'usine son comportement ne corresponde pas toujours à celui des communistes. Parce que je ne fais aucune concession à cette idée, il me déteste, mais si je frappe sur la table ou m'engueule avec la maîtrise, il oublie ses griefs. Notre petite démonstration place Nationale l'a un peu impressionné. Y aurait-il d'autres forces qui pourraient rivaliser avec le parti communiste ?

Discuter sur chaque mensonge

C... est tourmenté au sujet de la Hongrie. Il est forcément antibourgeois, antigouvernemental, antiparti socialiste ; voilà ce qui le rapproche du P.C. qu'il a pourtant quitté. Mais les ouvriers hongrois ne sont-ils pas de la même trempe que lui ? Il voudrait bien le savoir. Mais il a du mal à concevoir que le parti communiste puisse devenir un parti d'exploiteurs. Beaucoup, d'ailleurs, sont dans son cas ; ils identifient le rôle du P.C. français et le rôle du P.C. hongrois.

— Suppose que la France devienne une démocratie populaire, le délégué C.G.T. deviendrait chef d'atelier, par exemple. Eh bien ! conclut C..., si on se révoltait, crois-tu qu'on le tuerait ?

— Non.

— Eh bien ! les Hongrois, c'est ce qu'ils font. Moi je ne suis pas d'accord.

— Et si le délégué devenait un flic, un type de la Gestapo, par exemple ? Crois-tu qu'il ne faudrait pas le descendre ?

— Oui, malgré tous les griefs que l'on peut avoir contre le délégué, comment penser qu'il puisse devenir un flic ? C'est impensable pour C... Pour moi, difficile à imaginer.

Les arguments des staliniens sont terriblement fragiles, mais ils s'y accrochent comme à une planche de salut.

— Tu dis que les ouvriers hongrois sont malheureux, eh bien ! s'ils étaient si malheureux que ça, ils ne seraient pas si bien habillés. Regarde un peu les photos.

Alors on épluche les photos, on discute pour savoir si oui ou non les ouvriers hongrois sont bien habillés.

— Ce sont les anciens fascistes qui font la pagaille là-bas ; au temps des Allemands, ils étaient tous avec eux.

— Qu'est-ce que tu faisais, toi, au temps des Allemands ?

— Moi, j'étais encore un môme.

— Et les Hongrois, crois-tu qu'ils vieillissent moins vite que nous ?

Un tract de la C.G.T. prétend que le secrétaire F.O. a été simplement hué par les ouvriers.

— Pourquoi ce mensonge ? Pourquoi ne dit-on pas qu'il s'est fait casser la figure ?

— Mais ce ne sont pas les communistes qui lui ont cassé la figure. C'est un socialiste qui était au meeting.

— Il doit être drôlement barraqué, ton socialiste, pour avoir cassé la gueule à quatre F.O.

Ce sont des mensonges, et même des plus flagrants, qui servent de rempart aux communistes. Oui, mais il faut les discuter un à un. Dès qu'un mensonge est abattu, c'est un autre qui apparaît; mais il semble que tous les mensonges dévoilés passent aussitôt dans le domaine de l'oubli. Que d'indulgence pour les mensonges les ouvriers communistes ont-ils ! Mais sont-ils oubliés réellement ? Non. Demain, si un communiste vient nous vanter le paradis roumain ou bulgare, les mensonges auront laissé leur trace. Personne ne le croira. L'affaire hongroise marquera la classe ouvrière ; aujourd'hui, elle ne fait que commencer à la marquer. Bien que la question hongroise aujourd'hui soit un des motifs essentiels de notre division, c'est cette même question qui contribuera à nous rapprocher. Les illusions du paradis soviétique sont l'élément principal de notre division, mais même les pro-russes, s'ils conservent leur foi, en sortiront plus affaiblis ; un doute persistera ou s'accentuera. L'atmosphère qui règne dans les ateliers est intenable ; notre division se fait sur une question, en apparence, étrangère à nos propres problèmes, elle devient par cela même à la longue un peu artificielle. Il ne tient qu'aux ouvriers communistes de la faire disparaître.

Déjà nous avons repris un peu nos contacts humains. Nous arrivons à plaisanter entre nous, même sur la politique, et à discuter des problèmes de l'usine et de l'atelier. L'affaire hongroise commence à lever l'hypothèque de la Russie et c'est une des choses, parmi tant d'autres, que nous ont données les ouvriers hongrois.

JE, TU, IL...

● LA JOCONDE, 450 ans, de Léonard de Vinci, qui fut achetée quatre mille écus d'or par François Ier, a été, dimanche dernier, l'objet d'un nouvel attentat. Un traducteur bolivien, pensionnaire de l'Armée du Salut, M. Hugo Unzaga Villegas, l'a lapidée. Il ne possédait, heureusement, qu'une seule pierre dans la poche de sa veste.

En 1625, le portrait de Monna Lisa avait failli quitter la France pour l'Angleterre. Louis XIII avait pensé l'offrir à Buckingham.

En 1911, elle fut volée par un maçon italien, Vincenzo Perugia, qui voulait la ramener en Italie. Elle y fut en effet retrouvée, deux ans plus tard, chez un antiquaire de Florence. En 1956, le caillou de M. Villegas ne l'aura fait disparaître que pour peu de temps de la cimaise du Louvre.

M. Goulinat, chef de la restauration du musée, a passé ses fêtes de fin d'année à réparer les dégâts.

● RAOUL DE BAUDÉAN, 53 ans, commandant du « Liberté », a été contraint, dans la tempête, de faire demi-tour alors que son paquebot se trouvait à peu près à mi-chemin entre Le Havre et New York. Samedi matin, le bateau a été frappé par deux lames de plusieurs centaines de tonnes. Le vent soufflait à plus de cent quarante kilomètres à l'heure. Trois mâts de charge ont été arrachés, un panneau de cale enfoncé et une colonne du grand salon s'est fendue. Il y avait 544 passagers à bord. Revenus au Havre, 541 d'entre eux ont décidé de réveillonner à bord, d'attendre que les avaries soient réparées et de repartir par le même bateau.

MONNA LISA
Dégradation

STANLEY MATTHEWS
Promotion

● STANLEY MATTHEWS, 42 ans, footballeur qui a occupé soixante-dix-sept fois le poste d'ailier droit dans l'équipe d'Angleterre, a été fait commandeur de l'Empire britannique. Cette décision de la reine a indigné les amateurs de football. Ils espéraient découvrir dans la « liste des honneurs » du 1er janvier que leur joueur favori serait anobli comme l'ont été le jockey Gordon Richards et le joueur de cricket Leen Hutton.

Oubliant leurs divergences d'opinion, tous les journaux anglais, du « Daily Mirror » (travailliste) au « Daily Mail » (conservateur), en passant par le « News Chronicle » (libéral), ont fait l'union sacrée pour déplorer ce fâcheux oubli, qui fait dire à Stan Cullis, animateur des Wolverhampton Wanderers : « Le football est encore considéré comme le sport des pauvres. »

● YVES MONTAND, 35 ans, chanteur, donne actuellement une série de récitals à Moscou. Il remporte un très vif succès et reçoit de nombreuses lettres d'admirateurs. La « Sovietskaïa Koultoura » a cité plusieurs de ces missives.

En voici une :

Cher camarade Yves,

« Nous, jeunes ouvriers et élèves des réserves du travail, nous sommes heureux de vous saluer ici dans la capitale de notre patrie, Moscou. Nous aimons beaucoup vos chansons, mais nous vous aimons encore bien davantage pour votre vie de simple ouvrier français. »

PUBLICITÉ

La campagne du rationnement

ENTRE autres perturbations, le rationnement d'essence et de fuel a bouleversé les campagnes publicitaires prévues pour décembre.

Certaines firmes ont purement et simplement renoncé à s'adapter à la situation nouvelle. D'autres ont opéré avec dynamisme un retournement spectaculaire.

Une campagne a frappé l'attention des techniciens — ce qui est flatteur — et diverti le public — ce qui est important.

Quinze jours après le débarquement des troupes franco-anglaises à Port-Saïd, René Giraud, 58 ans, qui se cache sous le nom de *Promos*, et Paul Grémont, 44 ans, qui dirige la publicité de Renault, étaient chargés de lancer ce qu'ils appellent l'*opération Dauphine*. Pendant deux semaines, ils travaillèrent d'arrache-pied sur le projet.

Le résultat ? A partir du 26 novembre tous les grands quotidiens faisaient paraître deux fois par semaine, entre trois et cinq petites annonces de vingt lignes sur la Dauphine, cinquante slogans brodaient sur le thème, décisif en ces temps de pénurie, de « l'économie d'essence » un peu à la façon de la fameuse tirade du nez de Cyrano de Bergerac :

Littéraire : « Les Dieux ont soif... pas la Dauphine. »

Grivois : « La Dauphine vous prend par l'essence... »

Mathématique : « La Dauphine multiplie les kilomètres... »

Sérieux : « La Dauphine a l'essence civique. » Etc.

Dix humoristes (Dejoux, Aldebert, Mose, Bosc, Bellus, Sempé, Pouzet, Gad, Morez, Dropy) furent chargés d'illustrer ces slogans pour les placards publicitaires publiés dans les hebdomadaires.

Ces pages furent tirées en affiches et envoyées dans trois mille points de vente.

Cette campagne a-t-elle été décisive ? A vrai dire, lorsque le produit à faire vendre est une automobile, les résultats de la publicité sont à longue échéance. Il est probable toutefois que, l'actualité aidant, cette campagne astucieuse et rapide a eu une incidence sur le chiffre des commandes. En effet, la production de la Dauphine augmente comme prévu et passera de 615 par jour à 630, alors que pour les voitures de même catégorie la production se maintient difficilement.

Les publicitaires vont s'attaquer maintenant au public féminin qu'ils comptent rallier par un texte bref... mais d'une logique séduisante :

« Votre mari reprendra *SA* voiture... et vous garderez pour vous *LA* Dauphine... »

Il fallait y penser...

TEST

Êtes-vous extraverti ou introverti ?

POUR mesurer dans votre personnalité le facteur fondamental d'extraversion-introversion, nous vous proposons deux épreuves. Attendez pour vous y prêter d'être installé bien tranquillement chez vous ou de vous trouver dans un endroit calme et agréable. Ces deux épreuves n'ont pas besoin d'être minutées.

● EPREUVE I : Ecrivez les 30 premiers mots qui vous viennent à l'esprit, n'importe quels mots : noms, noms propres, verbes, adverbes, etc.

● EPREUVE II : Complétez chacune des 25 syllabes ci-dessous de façon à faire une liste de 25 mots. Les syllabes données doivent former les premières lettres des mots. Pour chaque syllabe, vous écrivez le premier mot qui vous vient à l'esprit. Vous devez compléter toutes les syllabes, même celles qui forment déjà des mots monosyllabiques. Exemple : AUT pourrait fournir les mots : auto, auteur, automate... SOL pourrait fournir les mots : soleil, solide, solitaire...

Liste de syllabes

INS	ANT	ACCU	CONF	SUS
SYM	PLE	DEP	PER	CAF
NEU	ENV	REV	RES	HYP
SIN	IMP	INT	CRI	IR
FRA	LANG	COU	HUM	SOU

Résultats

● EPREUVE I : Soulignez dans le premier exercice tous les mots qui ont un rapport direct avec tout ce qui se trouve dans la pièce où vous êtes. Comptez le nombre de mots soulignés. Cette épreuve est un test de réceptivité à l'environnement. Si vous avez souligné de :

0 à 4 mots, vous êtes peu réceptif : R = —.
5 à 7 mots, vous êtes moyennement réceptif : R = 0.
8 mots et plus, vous êtes fortement réceptif : R = +.

● EPREUVE II : Parmi les 25 syllabes données, 15 ont été retenues pour leur valeur discriminante. Voici pour chacune de ces 15 syllabes une liste de mots fréquemment choisis, celle liste n'est pas exhaustive. Si vous avez pensé à d'autres mots, classes-les en subjectifs et objectifs en vous inspirant des listes ci-dessous. Nous entendons « subjectif » dans un sens étroit : tout ce qui peut caractériser l'état psychique du sujet ; tous les autres mots sont objectifs.

Il est évident qu'une interprétation personnelle doit être donnée dans certains cas aux termes choisis.

Par exemple, si l'on complète la syllabe « sol » pour en faire « soleil », c'est théoriquement objectif. Mais si celui qui le choisit a été très vivement brûlé par le soleil ou rêve de vacances, il prend un sens subjectif.

1) SYM : sub. : sympathie, symptôme.
obj. : symphonie, symbolique, symétrie.
2) FRA : sub. : fragilité, fraternel, franc.
obj. : fracas, fragmentaire, framboise.
3) PLE : sub. : plénitude, pleurer.
obj. : pleuvoir, plèvre, pléthore.
4) LANG : sub. : langueur, langoureux, languissant.
obj. : langue, Languedoc.
5) ACCU : sub. : accuser, accusation.
obj. : accumulateur, accumuler.
6) DEP : sub. : dépression, dépendant, De Profundis.
obj. : dépannage, dépôt, dépense, départ.
7) REV : sub. : rêve, revoir, revivre.
obj. : révélation, révision, révolution.
8) COU : sub. : courage, coupable.
obj. : couleur, couscous, couper.
9) CONF : sub. : conformisme, confiance, confession.
obj. : confection, conférence, confiture.
10) PER : sub. : personnel, personnalité, perdition.
obj. : perceuse, percolateur, personnage.
11) CRI : sub. : critique, crier, crispant.
obj. : critère, cristaux, cri-cri.
12) HUM : sub. : humour, humeur, humilier, humain.
obj. : humecter, humer, humanité.
13) SUS : sub. : suspect, suspicion, susceptibilité.
obj. : suspendre, suspension, sustenter.
14) IR : sub. : irritation, irresponsable, ironique, irréel.
obj. : irradiant, Irlande.
15) SOU : sub. : souffrir, soupir, sourire, soulagement.
obj. : soustraire, souris, soucoupe, soupeser.

Comptez dans votre liste de 15 mots le nombre de mots objectifs. Si ce nombre est de :

0 à 9, vous êtes fortement subjectif : O = —.
8 ou 9, vous êtes moyennement subjectif : O = 0.
10 à 15, vous êtes peu subjectif : O = +.

Interprétation

Pour avoir votre mesure d'extraversion-introversion, rapprochez vos notes aux deux épreuves :

+ + = type fortement extraverti.
+ 0 ; 0 + = type extraverti.
0 0 ; + — ; — + = type mixte.
— 0 ; 0 — = type introverti.
— — = type fortement introverti.

Les significations des deux composantes de l'extraversion-introversion mesurées dans ce test sont les suivantes :

RECEPTIVITE
- R + : Sujets qui passent rapidement d'une impression à l'autre en contact avec le monde extérieur.
- R — : Sujets à vie intérieure développée chez qui les impressions se répercutent profondément.

OBJECTIVITE
- O + : Sujets qui concentrent leurs intérêts et recherchent leurs modes d'expression sur le plan des réalités objectives.
- O — : Sujets qui concentrent leurs intérêts et recherchent leurs modes d'expression sur le plan des réalités psychiques.

Il convient naturellement de ne pas tirer des conclusions définitives de ce jeu-test qui ne cherche à donner qu'une indication de tendance.

THÉATRE

Classiques d'hier et de toujours

BÉRÉNICE - LES PLAIDEURS - LA MAISON DE BERNARDA - LA DEMANDE EN MARIAGE - HEDDA GABLER.

COMME il y a aujourd'hui à Paris beaucoup plus de bons comédiens que de bonnes pièces nouvelles, on accueille toujours avec affection les grandes reprises.

La Comédie-Française joue fort bien *Bérénice* pour le moment. M. Maurice Escande chante avec élégance et pudeur le rôle élégiaque d'Antiochus; Mme Annie Ducaux a fait sentir la progression la plus juste dans le mouvement intérieur du rôle de Bérénice que l'on croirait immobile. On n'attendait pas sans inquiétude les débuts de M. Jean Deschamps et on a été heureux de voir son Titus encore un peu raide, un peu inégal, mais juste, soigneux et qui prendra vite « de la branche ».

Au Studio, Mme Tania Balachova conduit en maîtresse femme et en grande tragédienne moderne la petite troupe féminine de *La Maison de Bernarda*. Mme Renée Cosima et Mme Tsilla Chelton sont particulièrement remarquables. Mise en scène claire et forte de Maurice Jacquemont.

On termine, au Studio, par un acte de Tchekhov qui amuse beaucoup, et au Français par *Les Plaideurs* où on ne s'amuse pas.

Quant à la compagnie Guy Suarès qui choisit ses spectacles avec goût et intelligence, elle joue *Hedda Gabler* d'Ibsen au théâtre Franklin d'une manière estimable, un peu trop constamment feutrée sans doute. La violence du rôle principal, tenu par Mlle Domitilla Amaral, s'en trouve amortie à l'excès. Si M. Marc Eyraud est un peu monotone, MM. Laurent Terzieff et surtout R.-J. Chauffard complètent fort bien la distribution.

★

Brecht en morceaux choisis

BERT BRECHT, de L'OPÉRA DE QUAT' SOUS... à MÈRE COURAGE
à la Comédie des Champs-Elysées.

C'EST l'équivalent sur le plan théâtral des petites brochures des classiques pour tous ou des classiques Vaubourdolle dont on se sert au lycée. Au fil d'une biographie sommaire illustrée par des projections de photos d'actualité, de dessins et du visage de Brecht, qui tient du moine tibétain et aussi de Bourvil, on chante, on récite des poèmes, on joue des scènes. L'ensemble est vivant et sympathique: on s'est gardé du pédantisme des brechtiens aussi bien que de la propagande politique trop insolente : que de passages sur la révolution et sur l'exil prennent d'ailleurs aujourd'hui un accent « hongrois » involontaire !

L'œuvre apparaît, à la fois intellectuelle et populaire, pleine de poésie, d'humour amer, de courage et de générosité devant le mal que l'homme fait à l'homme et en particulier devant la guerre. Bien composée, l'anthologie ne peut donner qu'une idée très vague cependant des œuvres dramatiques. Dans cette partie, Mme Eléonore Hirt est admirable, convenablement entourée par MM. Bolo, Mazoffi et Pommier. Dans la partie chantée, on mesure une fois de plus l'accord entre le texte de Brecht et la musique de Kurt Weill et de Paul Dessau. Mais voyez-vous, Brecht est déjà tellement un classique que j'ai envie de faire comme ces vieux critiques qui évoquent toujours Réjane ou Bartet à propos de Brigitte Bardot ou de Françoise Arnoul et de dire : Catherine Sauvage, Suc et Serre, bravo, mais ah ! si vous aviez entendu Marianne Oswald, Florelle, Margo Lion...

R. K.

A voir

● **La Maison de Bernarda** (le chef-d'œuvre de Lorca) ● **Ivanov** (toujours Tchekov) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Thé et sympathie** (à cause de Bergman) ● **Chaud et froid** (retour à Crommelynck) ● **Misère et noblesse** (vaudeville napolitain) ● **Requiem pour une nonne** (Faulkner plus Camus) ● **Don Carlos** (un grand drame romantique) ● **Irma la douce** (bon enfant) ● **Le Mal court** (savoureux Audiberti).

Quand 56 sera défunt
Vous ne pourrez certes mieux faire
Que de commencer l'an prochain
En allant aux Folies-Bergère

CARROL BAKER ET ELI WALLACH
Le jeu de l'amour et de l'effroi

OPÉRA

Radio-lyrique

CHAQUE vendredi, à huit heures du soir, sur la Chaîne Nationale de la Radio, un ouvrage complet du répertoire lyrique universel est diffusé par les services « radio-lyriques » que dirige Jules Gressier.

En 1956, une cinquantaine d'opéras ont ainsi affronté la rampe imaginaire qui sépare chaque auditeur, pelotonné dans son fauteuil, des studios de la rue Paul-Lelong, aménagés dans l'ancienne et illustre salle Erard, où se firent entendre, au siècle dernier, Frédéric Chopin et Franz Liszt.

Quand on sait ce que suppose d'efforts la mise au point d'un opéra d'une durée moyenne de deux heures et demie, on se prend à penser que c'est un travail de magicien que celui fourni par Jules Gressier et son équipe, onze mois durant.

En dehors des ouvrages consacrés, aimés et réclamés par le grand public, cinq créations et vingt-six reprises d'opéras rarement donnés ont eu les honneurs de l'affiche du « Radio-Lyrique » pendant l'année qui vient de s'écouler. Citons, parmi ces reprises, celles du *Coq d'Or* de Rimsky-Korsakov, du *Feu de la Saint-Jean*, de Strauss, de *Christophe Colomb*, de Milhaud, d'*Alceste* de Gluck, de *Geneviève* de Schumann, du *Prince Igor* de Borodine, de *Madame Bovary*, de Bondeville, enfin, le dernier vendredi de l'année, de *La Dame de Pique* de Tchaïkovsky.

Ce dernier opéra, jamais donné sur une scène française, fut une révélation pour beaucoup. Sa valeur musicale dépasse nettement celle d'*Eugène Oniéguine*, l'autre opéra de Tchaïkovsky, que l'Opéra-Comique inscrivit à son répertoire en 1955. Le livret en a été extrait par Modeste Tchaïkovsky, frère du compositeur, d'une célèbre nouvelle de Pouchkine. L'œuvre entière fait revivre d'incomparable façon une certaine société du XIXe siècle, appartenant depuis longtemps à la légende : celle d'une noblesse déchue, d'une grande bourgeoisie oisive et vouée à la ruine, profondément viciée, possédée par les démons de l'alcool et du jeu. Le Paris de la « belle époque », la Russie tzariste, pourrie de castes et de préjugés enfin les victimes d'une organisation sociale entièrement fondée sur la déification de l'argent, voilà les milieux et les personnages évoqués par la musique de Tchaïkovsky, tour à tour nostalgique et violente, dramatique et d'une profonde mélancolie.

Sous la direction précise et fougueuse de Charles Bruck, une équipe de chanteurs radiophoniques éprouvés, comme Jean Giraudeau, Irma Kolassi, Lucien Lovano, servit l'œuvre avec expérience et musicalité. A côté de ces vedettes, deux artistes lyriques achevèrent de donner à cette émission un caractère exceptionnel : Robert Massard, jeune baryton à la voix claire et chaude, d'une belle noblesse d'accent, et Jane Rhodes, soprano dramatique d'une force, d'une étendue, d'une diversité expressive remarquables, que l'on s'étonne de ne pas pouvoir applaudir à l'Opéra.

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
OPE 91-93 LIVRAISON DOMICILE
BOULEVARD DE LA MADELEINE

VARIÉTÉS

Le Grand Cirque au Vél' d'Hiv'

LE gigantisme est pour le cirque une maladie de jeunesse. Il y a eu le Circus Maximus et les naumachies du Colisée. Il y a eu les grandioses pantomimes des Franconi au premier hippodrome parisien, celui de la barrière de l'Etoile. Il y a eu encore l'Hippodrome de l'Alma, celui de la place Clichy et, en 1901, la venue en France de la Greatest Show de Barnum.

Depuis, les directeurs sont tentés régulièrement par l'expérience des

BONAPARTE V. O.
76, rue Bonaparte - Tél. : DAN. 12-12
●
DON JUAN
de MOZART
avec
LES CHANTEURS, L'ORCHESTRE ET LES BALLETS DE L'OPERA DE VIENNE
●
AGFACOLOR - ECRAN LARGE

trois pistes. On sait pourtant que le public français déteste éparpiller son attention et que la grande arène tue la prouesse individuelle. Qu'importe. On recommence.

L'année dernière, Hubert de Malafosse avait tenu la gageure au Palais des Sports. Pas d'équipes simultanées, mais des troupes nombreuses, concentrant l'intérêt sur des performances mobiles et brillantes. Des sauteurs, des Cosaques, des jeux romains et de remarquables ensembles d'animaux.

Cette année, il ne semble pas que la réussite soit totale. Les évolutions sont moins rythmées, moins spectaculaires. Trop de numéros statiques et d'artistes solistes. Les groupes de petits animaux dressés, phoques et chimpanzés, se perdent dans un cadre aussi vaste. Mais ce programme inhabituel n'appelle pas que des réserves : un ballet de 22 éléphants, la cavalerie de Petoletti et le somptueux défilé des rois sont d'excellents moments. Et puis Paris possède cette année cinq pistes de Noël : il peut se payer le luxe de telles expériences.

CINÉMA

Trucs et combinaison

LA POUPÉE DE CHAIR

film américain d'Elia Kazan, avec Carroll Baker, Karl Malden, Eli Wallach (Ermitage, Max Linder, Vedettes, Images)

UNE maison délabrée sur les bords du Mississipi ; une femme-enfant qui a interdit à son mari de la toucher avant son vingtième anniversaire et qui se promène en combinaison à travers les pièces vides de meubles ; le mari, un rustre, un ivrogne, un colérique incapable, qui en est réduit à faire des trous dans le mur de la chambre de sa femme pour la regarder se déshabiller ; et le troisième homme, un Sicilien du voisinage, qui a ruiné le mari et qui vient, cravache à la main, jouer devant la femme la plus étrange des scènes de séduction, mêlant les clowneries, les caresses et les violences.

On a reconnu l'univers de Tennessee Williams. L'univers d'*Un tramway nommé Désir*, de *La Rose tatouée*, de *La Chatte sur un toit brûlant*. Avec son érotisme qui tombe parfois dans l'obscénité, sa cocasserie qui emprunte ses procédés jusqu'au cirque, ses fureurs d'une outrance souvent théâtrale. Univers insolite, frelaté aussi, qui amuse, fascine, irrite et dégoûte tout à la fois.

Flambées d'étrangeté

La Poupée de chair ne nous montre rien que nous ne connaissions déjà de Tennessee Williams. Ce sont toujours les mêmes flambées d'étrangeté et les mêmes trucs. Mais c'est sans doute le meilleur film que cet auteur discutable ait inspiré. Il faut dire aussi qu'il a été tiré d'un scénario original (ce qui n'était pas le cas du *Tramway*) et qu'il a été filmé par Kazan (ce qui n'était pas le cas de *La Rose tatouée*).

Certes, Tennessee Williams n'a pu s'empêcher de faire des « scènes » et il faudrait bien peu pour transformer ce scénario en pièce de théâtre. Le film malgré tout prend ses aises. L'extravagante poursuite de Baby Doll par le Sicilien, jeu de l'amour, du rire et de l'effroi, se déroule dans un mouvement d'une liberté qui laisse loin derrière la scène de séduction de Burt Lancaster dans *La Rose tatouée*.

Surtout il y a Kazan dont l'esthétisme décadent « colle » si bien à Tennessee Williams. Ces personnages singuliers, grotesques, possédés de tous les démons, constituent une matière privilégiée pour Kazan qui est avant tout un merveilleux directeur d'acteurs. Et ici ils sont tous étonnants, ces comédiens inconnus en France comme à Hollywood : Carroll Baker, poupée-chatte puérilement sensuelle ; Karl Malden, brute pitoyable, et Eli Wallach, étourdissant Auguste séducteur.

A cause d'eux, le film mérite d'être vu. Et malgré toute la publicité faite autour de l'interdiction du cardinal Spellman.

★

Provinciales

LE SALAIRE DU PÉCHÉ

film français de Denys de la Patellière, avec Danielle Darrieux, Jeanne Moreau et Jean-Claude Pascal (Avenue, Vendôme)

DENYS DE LA PATELLIERE n'a pas triché. Sous un titre un peu mélodramatique et lourd, il a fait un film pesant, bien construit, qui ne cherche pas les artifices. Pas de violence inutile, pas de brio, pas d'effets, mais des scènes si détaillées, si bien combinées, qu'elles finissent par convaincre.

L'histoire est tragique et classique. Le mari pauvre d'une fille riche a des rêves de grandeur. Il fait mourir son beau-père d'une crise cardiaque. Crime parfait ou presque, s'il n'y avait une infirmière intrigante dont il a acheté la complicité par des baisers.

Sur la pente savonneuse du péché, il médite l'assassinat de sa femme. Entreprise qui se solde par un fiasco, une confession, peut-être un repentir. Tout est mal qui finit mal, sauf pour le réalisateur.

Pour la première fois, La Patellière rend vraiment une atmosphère. Ses aristocrates étaient plaisants. Ses provinciaux sont mieux que cela, car ils communiquent la lente monotonie de leur univers.

La Rochelle est ici une ville de Simenon, mais aussi une ville de Balzac, minée par l'ambition et les petites jalousies. Il y a bien dans ces pièces provinciales aux proportions généreuses, des relents de mesquinerie et des portes dérobées.

Entouré par deux comédiennes aussi touchantes et sûres que Danielle Darrieux et Jeanne Moreau, Jean-Claude Pascal est pour la première fois en grand progrès.

★

Couleur de réveillon

MITSOU

film français de Jacqueline Audry, avec Danièle Delorme et Fernand Gravey (Marignan, Français)

C'EST un peu longuet, cela n'a pas toujours très bon genre, cela se termine dans une sucrerie sentimentale qui eût probablement agacé les

→

À voir :

En exclusivité :
● **La Poupée de chair** (par curiosité) ● **Mitsou** (une distraction signée Colette) ● **Le Salaire du péché** (scènes de la vie de province) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **La Fille en noir** (néo-réalisme grec) ● **Les Feux du music-hall** (un brouillon de Fellini) ● **Richard III** (au service de Shakespeare) ● **La Traversée de Paris** (pour Bourvil) ● **L'Homme qui en savait trop** (toujours Hitchcock).

Nous vous rappelons :
● **Un condamné à mort s'est échappé** (Agriculteurs, Cinévog Saint-Lazare) ● **Et Dieu créa la femme** (Royale, Cinémonde Opéra, Royal Haussmann) ● **Le Ballon rouge** (Raimu, Reflets) ● **L'Assassin habite au 21** (Pagode) ● **Napoléon Bonaparte** (Acacias) ● **Du Rififi chez les hommes** (Studio Raspail) ● **Les Anges aux figures sales** (Studio Parnasse) ● **Animal crackers** (Celtic) ● **La Ruée vers l'or** (dans les quartiers) ● **L'Ange bleu** (Cinéma des Champs-Elysées) ● **La Strada** (Studio Bertrand).

La "Méthode" d'Elia KAZAN

« TOUT ce qui compte actuellement à Hollywood est directement ou indirectement influencé par les techniques de travail de Kazan à l' « Actors' Studio », écrit M. Louis Marcorelles dans le dernier numéro des **Cahiers du Cinéma**, en tête d'une étude consacrée à Elia Kazan, le réalisateur de **La Poupée de chair** (voir notre compte rendu). Si l'on sait que Kazan est le metteur en scène de **Mur invisible, Panique dans la rue, Un tramway nommé Désir, Viva Zapata, Sur les quais, A l'Est d'Eden**, si l'on sait aussi

ELIA KAZAN

qu'il a monté à Broadway les plus grands succès de Tennessee Williams et d'Arthur Miller, on ignore en revanche, en France, le rôle très important qu'il a joué comme animateur de cours dramatiques. C'est à juste titre que M. Marcorelles souligne cet aspect inconnu des activités de Kazan.

« Nicholas Ray, Robert Aldrich et Joshua Logan, côté metteurs en scène, Marlon Brando, Montgomery Clift, James Dean, Jack Palance, Susan Strasberg, Eva Marie-Saint, côté acteurs. Si Ray, Aldrich et Logan peuvent être rattachés à Kazan dans la mesure où ils ont, chacun à sa manière, introduit dans leurs mises en scène une technique du paroxysme des états d'âme dont Kazan s'est fait le champion au théâtre dès 1948 avec sa production à Broadway de Un tramway nommé Désir, **la pièce de T. Williams, par contre tous les comédiens précités sont un jour ou l'autre passés par l' « Actors' Studio ».**

Créé en 1948 par Elia Kazan, Lee Strasberg et Miss Cheryl Crawford, l' « Actors' Studio » se proposait de combler un vide dans la vie théâtrale américaine et d'offrir un « home » permanent aux innombrables jeunes talents qui grouillent entre les 59e et 42e rues (où se trouvent concentrés la plupart des théâtres de New-York) (...)

Maitre après Dieu

Il prenait implicitement la succession du « Group Theater », politiquement plus engagé, qui entre 1935 et 1941 s'était fait le champion d'un certain progressisme social et esthétique centré autour du dramaturge Clifford Odets (En attendant Lefty, Golden boy) **et d'un noyau de comédiens constitué principalement de John Garfield, Lee J. Cobb et de Kazan lui-même. Fortement influencé par les théories de Stanislawsky sur le jeu du comédien, le « Group Theater » insistait sur l'importance, pour l'acteur, de l'autoanalyse, de l'étude poussée du moi et de sa recréation en termes d'interprétation. (...)**

Passé lui-même à la mise en scène en 1942, peu après la dissolution du « Group », Kazan demeura fortement marqué par cette conception fondamentale que le théâtre est avant tout l'art du metteur en scène, qu'une pièce doit être recréée comme un tout artistique, non comme le simple enjolivement par des acteurs et un metteur en scène d'un sujet donné. Comme pour Gaston Baty, comme pour Piscator, le metteur en scène doit être le seul maître après Dieu de l'espace scénique. (...)

En 1942, Elia Kazan remportait le Prix de la Critique américaine pour sa production de la pièce de Thornton Wilder The Skin of our Teeth. **Il y mettait déjà au point cette technique de démultiplication du récit, cet éclatement du cadre scénique au profit d'un décor multiple et d'une technique de narration quasi cinématographique, avec flashbacks ou récits parallèles, qu'il devait ensuite illustrer particulièrement dans** Un tramway nommé Désir **et** La Mort d'un commis voyageur. **En étroite collaboration avec le décorateur Jo Mielziner (le Wakhewitch de Broadway), Kazan va porter à son comble, avec la pièce de T. Williams, une technique de l'illusionnisme qui vise à envoûter toujours davantage le spectateur par les sortilèges conjugués du décor, de la lumière, et bien entendu du jeu de l'acteur.**

A l'encontre de Brecht

Elia Kazan, comme Bert Brecht en Allemagne, mise à fond sur le réalisme de la mise en scène et de l'interprétation, mais à des fins essentiellement contradictoires : Brecht insiste sur la nécessité pour le spectateur de garder toute sa lucidité, pour pouvoir ensuite mieux critiquer, alors que Kazan a bien garde de sortir son jeu de sa manche et vise en fin de compte à un effet d'hypnose assez voisin de celui dispensé par le cinéma. La lucidité critique de Brecht s'oppose impitoyablement au sentimentalisme exacerbé, lourd de toutes les névroses imaginables, de Kazan.

Il est évident que cette conception passionnelle du théâtre exige de l'acteur la gymnastique la plus rigoureuse. C'est ce qu'on appelle à l' « Actors' Studio » « la Méthode ». Kazan lui-même la résume en ces termes : « J'essaie de faire la réalité de la pièce, celle même de l'acteur, d'identifier sa personnalité et son personnage. » **L'acteur qui joue Othello selon « la Méthode » ne se contentera pas de parler et d'agir comme le Maure de Venise ; il s'efforcera de penser, de sentir, peut-être même de rêver comme lui. Il rendra son texte dans l'état d'âme nouveau qui est celui de l'Othello caché en lui. Selon un célèbre comédien qui refuse « la Méthode »,** « Chaque fois que vous jouez une scène, ils vous demandent de vous psychanalyser. »

Cette « Méthode », dans sa quête effrénée du naturel absolu, donne ses meilleurs résultats dans le théâtre moderne américain, notamment dans les pièces de Miller et Williams, avec leur arrière-plan freudien où nous assistons parfois à l'éclatement de personnalités. Mais avec le théâtre classique, Shakespeare ou plus près de nous Shaw, la « Méthode », en encourageant l'élocution bredouillée et les éclats de voix, dépouille le texte de sa valeur littéraire. Il est facile aux spectateurs de Sur les quais, A l'Est d'Eden, **de** La Fureur de vivre, **et dans une certaine mesure du** Grand couteau, **de mettre des noms précis pour illustrer cette technique si particulière d'interprétation, qui a trouvé son achèvement dans le nouveau style de jeu popularisé par Ray, Aldrich, Logan et Kazan lui-même dans leurs films.**

Les fous et les enfants

Insensiblement Kazan devait se sentir attiré par le cinéma, qui seul peut lui permettre de réaliser intégralement ses conceptions de mise en scène et d'interprétation. Ce style hystérique qu'on associe peut-être abusivement à toute l'œuvre de Kazan n'est pourtant pas une fin en soi. « Erreur ! **déclare Kazan.** Quand je mets en scène, seule compte pour moi la pièce, l'acteur n'est plus qu'un moyen. » **Ajoutons que la méthode de jeu de l' « Actors' Studio » produit aussi des acteurs parfaitement équilibrés, calmes, sans névroses, comme la Julie Harris de** A l'Est d'Eden **et Eli Wallach dans** La Poupée de chair. **Le cinéma n'est en un sens, pour Kazan, que l'extension du théâtre libéré enfin des contraintes d'espace et de temps.**

A la scène comme à l'écran, Kazan répète intensivement. Il talonne ses acteurs jusqu'à l'obtention de l'expression désirée, qui doit jaillir de l'acteur lui-même. « La caméra, **explique Kazan,** pénètre comme un microscope. Il vaut mieux ne rien faire que d'agir à contresens : c'est ce que font la plupart des acteurs, et ils réussissent à s'en tirer. Mais la caméra est impitoyable ; aussi les meilleurs acteurs au cinéma sont-ils les fous, les animaux et les enfants. »

Cabarets Dancings
AMIRAL BALZAC 56-66 J. RICHARD
BOULE BLANCHE 33, rue Vavin Montparnasse DAN 76-90
Sensualités 57 !.....
frede présente le CARROLL'S
36, rue de Ponthieu - ELY. 46-60
CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.
Le SEXY 68, rue Pierre-Charron BAL : 25-18 Pierre DUDAN
LA VILLA Strip tease parade
Restaurants
LIDO ELY. 11-61
LIDO ELY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !"

PARIS EN PARLE...

DANIÈLE DELORME
Grand cœur

⟶

dents de Colette, mais enfin il serait malhonnête de bouder notre plaisir et de ne pas féliciter Jacqueline Audry et Pierre Laroche de cette comédie aux couleurs de réveillon.

Que de talent dépensé par les interprètes ! Danièle Delorme, plus nuancée encore que dans *Gigi* ou *L'Ingénue libertine*, est une merveilleuse Mitsou, théâtreuse de petite vertu et de grand cœur, impudique et candide, sans éducation et sans fard, vivant avec intrépidité dans les mauvaises manières et les bons sentiments, apprenant l'amour d'un beau « Lieutenant Bleu » que le hasard d'une permission a enfermé dans le placard de sa loge et faisant faire l'apprentissage d'une amitié désintéressée au « Monsieur Bien » qui la protège.

Odette Laure, aérolithe cocasse et piquant, tombé du ciel des boîtes de nuit dans les studios de cinéma ; Fernand Gravey qui trouve une nouvelle jeunesse dans les rôles de vieux séducteurs. Et Thérèse Dorny, et Gabrielle Dorziat, et Jacques Dumesnil, et bien d'autres encore qui ont accepté de composer de simples silhouettes « en souvenir de Colette ».

Mitsou ou *Comment l'esprit vient aux filles*. Par la même occasion, l'esprit est venu aussi à tous les collaborateurs de ce film. Que Colette en soit remerciée.

★

Censure

LES faits les plus crus de la vie, comme le savent la plupart des Américains, apparaissent souvent mais crèvent rarement l'écran. Les producteurs de films sont liés par certaines règles de base. L'industrie a sa propre censure dont les règles datent de 1929.

La semaine dernière, elle a rendu publiques les premières modifications importantes depuis un quart de siècle. Les voici :

● SEXE : le baiser bouche ouverte est interdit.

Les naissances peuvent être montrées « dans les limites du bon goût. L'avortement peut être suggéré », mais doit être sérieusement « condamné ».

Le détournement, le viol, l'adultère et la fornication ne doivent être ni « montrés clairement, ni... justifiés ».

Les maladies vénériennes et les p e r v e r s i o n s sexuelles demeurent strictement bannies. Si l'histoire l'exige, les organes sexuels des enfants peuvent maintenant être exposés.

● DROGUES : l'usage de la drogue et tous ses corollaires peuvent maintenant être dépeints librement, à condition bien entendu d'être voués à tous les maux de l'enfer.

Petite vertu

● PRÉJUGÉS - MISCEGANATION (c'est-à-dire mariages interraciaux) : peuvent être maintenant discrètement évoqués, mais tout ce qui peut faire naître la haine entre les peuples est absolument interdit.

Sont à « éviter » les mots suivants : « chink » (chintok), « dago » (rastaquouère), « greaser » (métèque), « kike » (youpin), « nigger » (mal blanchi), « wop » (rital), « yid » (youtre) et « frog » (sert à désigner les Français).

EXPOSITIONS

Jeunes peintures

LA marge est-elle si considérable qui sépare Marie Laure (Galerie Rive Gauche, rue de Fleurus) de Matti (Galerie Weil, avenue Matignon) ?

L'une revendique avec ardeur l'héritage fantasque et généreux des surréalistes, l'autre la passion méticuleuse de son aïeul, Vermeer de Delft.

Ces deux peintres, comme tous les jeunes gens de bonne famille, sont en effet beaucoup plus proches de leurs grands-parents que de leurs parents directs.

Ce n'est pas le cas des peintres de la « jeune école de Paris » qui se contentent, à quelques exceptions près, de reproduire avec une docile monotonie, les inventions de leurs aînés les plus proches (Galerie 93, rue du Faubourg-Saint-Honoré).

Cette exposition est organisée à l'occasion de la sortie du livre sur les « seize peintres de la Jeune Ecole de Paris », parmi lesquels on peut, toutefois, remarquer quelques toiles moins conformistes que les autres : celles de Doucet, de Lapoujade ou de Nallard.

La déception est d'autant plus grande qu'on attendait mieux des Éditions Georges Fall qui, dans leur collection du « Musée de Poche », avaient, jusqu'alors, produit d'excellents ouvrages sur des peintres contemporains particulièrement importants comme Bissière, Vieira da Silva et Poliakoff.

★

Sculpture à thèse

ANTOINE PEVSNER.

Musée d'Art Moderne, jusqu'au 10 mars.

DANS le musée imaginaire des Arts et Métiers, Antoine Pevsner occupe une place particulièrement importante, depuis un demi-siècle.

Au cours des années qui précédèrent la guerre de 1914, des groupes de jeunes poètes, peintres ou sculpteurs, se formaient fébrilement à Pétrograd, à Milan, à Zurich et à Paris. Le futurisme, d'origine italienne, et le constructivisme, d'origine russe, constituaient leurs premières « plates-formes » révolutionnaires. Dada, l'abstractivisme et le surréalisme étaient déjà dans l'air.

C'est d'U.R.S.S. que nous vint Pevsner quand le jeune régime bolchevique décida de se passer des services de ses artistes d'avant-garde. Mais, alors que la plupart de ses premiers compagnons changeaient leurs fusils d'épaule ou disparaissaient les uns après les autres, Pevsner continuait et continue maintenant encore, presque seul, son aventure esthétique.

Candeur

Un ouvrage vient enfin de paraître sur sa vie et sur son œuvre (1). Il est dû à l'excellent critique d'art abstrait qu'est René Massat, et comporte de nombreuses reproductions de statues actuellement exposées au Musée d'Art Moderne, à Paris.

Cette double consécration ne couronne pas seulement l'obstination d'Antoine Pevsner. Elle permet, à travers lui, de mettre en valeur un des « moments » de l'histoire de l'Art.

Métal métaphysique

Curieuse époque dont Pevsner perpétue le souvenir ! L'artiste se sent soudain las de produire des objets seulement destinés à plaire. Il se met à lire des ouvrages scientifiques et philosophiques, « pique » ici ou là quelques brins de théories mathématiques et tente de les « intégrer » dans son œuvre. Son rêve : dépasser le problème du beau et du laid pour créer de la matière vivante, transcendante, des objets qui émeuvent en même temps qu'ils enseignent à l'homme d'autres voies de connaissances.

(1) René Massat : *Antoine Pevsner et le constructivisme*, préface de Jean Cassou, éditions Caractères.

Chacune des statues de Pevsner est comme la pétrification d'un instant géométrique. Chaque courbe, chaque volume cache une intention particulière comme chaque image ou chaque mot de ces textes alchimiques dont les clefs sont pour nous aujourd'hui perdues, mais dont le charme demeure parfois.

Faut-il donc, pour « lire » les formes sculptées par Pevsner, connaître à l'avance les thèses qu'elles prétendent exprimer ? L'expérience risquerait d'être décevante. Mieux vaut se laisser aller au plaisir — ou à l'ennui — qu'on éprouve devant ces masses élégantes et soignées de métal sagement métaphysique.

Pevsner a pris le risque le plus grand qui soit pour un artiste. Car rien ne peut sauver une œuvre « à thèse » quand le génie n'est pas au rendez-vous. Et ses contemporains ne peuvent en juger.

DISQUES

Le choix de la semaine

MOZART

Sonates pour violon et piano en si bémol majeur K. 454 et en la majeur K. 526. A. Grumiaux et C. Haskil. (1 disque 30 cm, 33 t. A 00.338 L, Philips).

CE sont déjà deux sonates modernes. Mais elles sont de Mozart : leur beauté est aussi évidente que difficile à transmuer en une réalité sonore. Clara Haskil et Arthur Grumiaux nous en offrent cependant l'image quasi parfaite. L'enregistrement produit une impression de naturel, de mesure, de plénitude et se classe parmi les meilleurs de ce dernier mois. Sur le plan technique aussi : l'équilibre des deux instruments ne laisse rien à désirer, gravure et usinage sont également réussis.

...et bons sentiments.

★

GILLES (1669-1705).

Requiem. Chorale Philippe Caillard, Ensemble Instrumental Jean-Marie Leclair Dir. L. Frémaux. Solistes : A. Simon, M. Hamel, A. Meurant, X. Depraz. Réalisation : Laurence Boulay (1 d. 30 cm. 33 t. L D F 3040, Erato)

CE Requiem à la fois grand et tendre oublie le *Dies Irae* mais promet la paix et la lumière éternelles. Ecrit par un musicien qui n'a pas quitté le Midi de la France et qui est mort à 35 ans, il fut exécuté aux services funèbres de Rameau et du Roi Louis XV. L'interprétation est vivante et digne. Prise de son exceptionnelle par André Charlin.

CELA VOUS ARRIVE-T-IL ?

— De perdre le fil de vos idées...
— De rester souvent indécis, irrésolu, apathique...
— D'éprouver certaines difficultés d'élocution...
— D'agir avec trop de précipitation...
— De chercher sans le trouver le mot qui définirait votre pensée...
— De douter de vos possibilités...
— D'être paralysé par un complexe...
— De vous trouver à court d'idées...

Un seul de ces ratés et voilà la preuve que votre moteur psychique ne tourne pas rond ». Faites-le mettre au point. C'est si facile.

Suivez l'entraînement mental de la Méthode Pelman. Ses procédés psychologiques sont infaillibles. En quelques mois toutes vos facultés d'intelligence et de caractère fonctionneront sans défaillance et toutes vos capacités seront décuplées : volonté, mémoire, attention, concentration, puissance de travail, pénétration d'esprit, art de la parole, autorité, envergure.

Venez-nous voir ou demandez la captivante brochure gratuite EX. 147 de la Méthode Pelman (enseignée par correspondance). Joindre 3 timbres pour frais d'envoi.

INSTITUT PELMAN
DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE
176, boulevard Haussmann - PARIS-8e
Londres, New-York, Amsterdam...

la
boîte à musique
DISQUAIRE A MONTPARNASSE
DEPUIS 1928
TOUS MICROSILLONS
ET ELECTROPHONES
Accueil - Choix - Conseils
OUVERT : 10 h. à 13 h. et 14 h. à 19 h. 30
Lundi : 14 h. 30 à 19 h.
133, bd Raspail, PARIS - 6e - LIT. 16-13

LIDO MUSIQUE
Microsillons "PHILIPS"
ARCADES DU LIDO - Ouvert dimanche
CHAMPS-ÉLYSÉES

EXPOSITIONS
Galerie St-Placide, 41, r. St-Placide
M. T. KRAFFT Vernissage le 3/1 Jusqu'au 18
A la cave : NORA ORIOLI
Galerie MAEGHT
10 ANS D'ÉDITION

SADE, PAULHAN ET LE PRÉSIDENT

SADE *imaginé par Man Ray*

Une fois de plus, un éditeur est accusé d'avoir publié des livres pornographiques. Une fois de plus, il s'agit des œuvres du marquis de Sade. Après avoir édité vingt-huit volumes écrits par Sade, Jean-Jacques Pauvert risque une condamnation (jugement le 10 janvier). Dans une plaidoirie remarquable, Mᵉ Maurice Garçon a essayé de démontrer l'influence du « Divin Marquis » sur toute la littérature et toute la pensée contemporaines. Dans son témoignage, Jean Paulhan a préféré insister, dans son style paradoxal et ironique, sur l'ambiguïté de la notion de morale elle-même. Ce témoignage, que nous publions intégralement ci-dessous, est un bel exercice de virtuosité intellectuelle qui amusera à la fois les fervents de Sade et ceux de « l'éminence grise » de la N.R.F.

JEAN PAULHAN

Mᵉ MAURICE GARÇON. — *Je voudrais que M. Paulhan, qui est très au courant de ce sujet, car il a lui-même écrit un certain nombre d'études sur le Marquis de Sade, nous dise ce qu'il pense de l'outrage aux mœurs que pourrait constituer l'édition de M. Pauvert.*

JEAN PAULHAN. — J'ai eu à écrire pour la Sorbonne une petite thèse sur le Marquis de Sade, de sorte que je connais assez bien son œuvre. Elle me paraît assez importante, et historique, puisque tous les écrivains ou presque tous les écrivains du XIXᵉ siècle, ceux qui sont représentatifs, sont sortis du Marquis de Sade, à partir de Lamartine, qui reconnaît que sans la lecture du Marquis de Sade à dix-neuf ans, il n'aurait jamais écrit ses poèmes, en continuant évidemment par Baudelaire et par des philosophes étrangers comme Nietzsche.

Il est certain que Sade est venu à une époque où une sorte de philosophie un peu molle admettait sans réserve que l'homme était bon et qu'il suffisait de le rendre à sa nature pour que tout se passe bien. De là, Sade a été conduit, par contraste, à démontrer que l'homme était méchant, et à démontrer dans le détail, de toutes les façons, cette méchanceté qu'il a fait reposer le premier dans la sexualité, ce que Freud et d'autres reprendront plus tard.

L'importance de Sade, à la fois comme écrivain — c'est un très grand écrivain — et comme philosophe, me paraît si considérable qu'interdire les livres de Sade reviendrait à peu près, étant donné que nous lisons tous les jours des œuvres de ses disciples, à interdire le livre et à permettre la même chose dans des journaux quotidiens. Il y aurait là quelque chose d'extrêmement choquant.

LE PRÉSIDENT. — *Vous trouvez qu'il y a une commune mesure entre la philosophie de Sade et celle des journaux quotidiens ?*

JEAN PAULHAN. — Non, ce que je veux dire, c'est que les journaux quotidiens vulgarisent ce qui est dans le livre à l'état pur, exactement comme les écrivains du XIXᵉ siècle, à commencer par Lamartine et à continuer, si vous voulez, par Freud et Nietzsche, ont vulgarisé l'œuvre du Marquis de Sade. Il y a quelque chose de très pur, de très violent dans la vie du Marquis de Sade, quelque chose qui est même choquant, mais qui est tout de même la raison de tout le reste.

LE PRÉSIDENT. — *Je voudrais que vous nous expliquiez où vous voyez la pureté de cette philosophie, qui me paraît destructrice.*

JEAN PAULHAN. — Il y a la pureté de la destruction. C'est Saint-Just qui a dit...

LE PRÉSIDENT. — *Vous trouvez que la pureté de cette destruction n'est pas dangereuse pour les mœurs ?*

JEAN PAULHAN. — Elle est dangereuse. J'ai connu une jeune fille qui est entrée au couvent après avoir lu les œuvres de Sade, et parce qu'elle les avait lues.

LE PRÉSIDENT. — *Vous trouvez que c'est un mauvais résultat que d'être entrée au couvent ?*

JEAN PAULHAN. — Je constate que c'est un résultat.

LE PRÉSIDENT. — *Si nous nous plaçons dans le domaine courant, cette férocité sur laquelle je ne veux pas épiloguer, bien sûr, qui se résume en détruisant tout, tout ce qu'il peut y avoir d'honorabilité dans la famille, de respect de la morale, vous trouvez qu'il n'y a pas de danger à la rendre publique ?*

JEAN PAULHAN. — Monsieur le Président, c'est ce qu'on a dit de Freud, quand on a commencé à connaître la férocité de Freud.

LE PRÉSIDENT. — *Il faudrait donc faire abstraction de tout ce qui constitue l'exemple des principes philosophiques développés par Sade. Je ne parle pas de ces scènes qui sont abominables et qui sont lassantes aussi bien par leur nombre que par leurs descriptions.*

JEAN PAULHAN. — L'exemple est effrayant, Monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT. — *Mettre en pratique ces théories philosophiques par ces exemples, par ces descriptions de scènes, qui sont longues, si l'on en juge par la quantité de volumes dans lesquels elles sont développées, vous ne considérez pas que cela constitue un danger ?*

JEAN PAULHAN. — Je ne le pense pas du tout ; il est très difficile de démontrer que l'homme est méchant sans le montrer à l'état de méchanceté.

LE PRÉSIDENT. — *Vous croyez qu'on a besoin de souligner tous ces raffinements de cruauté qui ont constitué ce qu'on apelle le sadisme ? Vous trouvez que cela est normal et que même quand ce n'est pas expurgé il n'y a pas de danger ?*

JEAN PAULHAN. — Je relisais avant-hier la Bible. C'est un livre effrayant ! Tous les gens du village qui se précipitent autour de la maison où Loth recevait des étrangers, pour les « connaître », comme dit la Bible.

LE PRÉSIDENT. — *Je vais vous poser la question d'une façon plus brutale. Vous auriez, vous, une jeune fille, vous préféreriez lui donner à lire le Marquis de Sade, plutôt que la Bible ?*

JEAN PAULHAN. — Je n'ai pas du tout dit cela ; mais je ne lui laisserais lire la Bible qu'avec précaution.

LE PRÉSIDENT. — *Laissons la Bible, qui n'est pas en cause, ou plutôt c'est vous qui l'y mettez. Je réserve ma question au Marquis de Sade. Vous ne voyez aucun inconvénient à ce que ses œuvres soient mises entre les mains d'une jeune fille ou d'un jeune homme ?*

JEAN PAULHAN. — Je crois qu'elles sont dangereuses pour les raisons que j'ai dites tout à l'heure. Le découragement, le dégoût qu'inspire l'œuvre de Sade peuvent conduire celui qui le lit à se réfugier dans quelque couvent. Je crois qu'il y a là un danger, mais c'est un danger éminemment moral.

LE PRÉSIDENT. — *C'est un danger éminemment moral ; mais s'il entraîne ou s'il risque d'entraîner une corruption ?*

JEAN PAULHAN. — N'importe quel livre risque d'entraîner une corruption. Baudelaire risque d'entraîner toutes les corruptions possibles.

LE PRÉSIDENT. — *Il y a tout de même une nuance ; les poèmes de Baudelaire...*

JEAN PAULHAN. — Je ne crois pas, monsieur le Président. Baudelaire me paraît beaucoup plus insinuant, beaucoup plus habile.

LE PRÉSIDENT. — *Vous trouvez que les points sur les i qu'il y a dans Sade ne sont pas plus dangereux que les insinuations ?*

JEAN PAULHAN. — Il y a quelque chose qui repousse...

LE PRÉSIDENT. — *Nous sommes d'accord. Vous ne trouvez pas que ce soit dangereux, comme exemple ?*

JEAN PAULHAN. — Non, parce que c'est un exemple qui se propose comme n'étant pas à suivre.

CORRESPONDANCE

Parenthèses romaines

RETOUR AU PALAIS FARNÈSE

par Romain Rolland, 368 pages, Ed. Albin Michel, 750 francs.

ROMAIN ROLLAND passa deux années à Rome, de 1889 à 1891. Elève à l'Ecole Française d'histoire et d'archéologie, au Palais Farnèse, alors âgé de 23-25 ans, il y fit davantage que des études : il y rêva, flâna, rêva. Comme il le dit dans le *Voyage intérieur* : « Rêvé, flâné, rêvé, pour le reste de ma vie !... Chaque heure m'était une grappe ; j'écrasais chaque grain, lentement sous ma langue, lentement, les yeux fermés... »

Cette période romaine met entre parenthèses une part de la vie d'un homme qui ne connut que plus tard « le combat, la tristesse, les vaches maigres » et une part de l'histoire du monde qui, lui aussi, n'en était pas encore à des convulsions générales, à une guerre quotidienne. *Retour au Palais Farnèse*, qui groupe les lettres écrites par Rolland à sa mère, offre d'abord l'image d'une fin de siècle plate et calme et d'un jeune auteur en pleine paix mentale.

Un écrivain de 25 ans s'ennuierait, en 1956, avec si peu d'événements. Romain Rolland faisait des lettres. N'importe qui a fait des lettres semblables à sa « chère maman » : le train est arrivé à 8 heures 12, il fait froid, il fait chaud, il pleut, je suis enrhumé, etc. Seulement, ce fils s'appelait Romain Rolland et il voyageait en Italie. D'où une orgie de culture gréco-latine, un peu froide, un peu appliquée mais solide et qui fait mesurer la largeur du fossé intérieur que Romain Rolland a dû sauter pour rejoindre le monde des hommes vivants et souffrants, pour retomber dans la « mêlée ».

En réalité, ce que ce fils disait à sa mère au sujet de Cérès, de Mercure, du tombeau de Marguerite d'Anjou, de Giotto ou de Venise est à usage interne, presque uniquement familial. C'est le langage d'un étudiant qui ajoute à ce qu'il sait ce qu'il voit. L'important, dans cette correspondance, se situe entre les lignes : une lutte sourde, cachée au fond de la gentillesse et de l'affection et qui oppose une mère pleine d'idées de sécurité, de stabilité et de catholicisme rectiligne à un fils qui se rêve une vie fondée sur le risque intellectuel.

Il est relativement peu intéressant de lire : « *Je fais une énorme consommation de langues étrangères. Pour me reposer de mes 20 pages d'allemand, je lis les sonnets de Michel-Ange...* » En revanche, voici qui arrête: « *L'ennemi, c'est la bassesse, que je veux combattre, et que je combattrai toute ma vie.* Et ainsi je suis assuré de faire plus de bien, de travailler plus utilement pour Dieu, que Tolstoï même avec ses prédications morales qui ne peuvent être comprises que d'une société déjà transformée... ». Ici, on voit l'homme du Beau devenir l'homme du Bien, l'individu devenir conscience des autres. Le Romain Rolland tel qu'il est demeuré commence de naître.

DÉBUTS

Obsessions enfantines

LE COMBAT SINGULIER

par Frédéric Maigné. Ed. Le Seuil. 208 p., 450 fr.

« NOUS *vivons ma mère et moi seuls et retirés. Les meubles nous entourent* ». Pas seulement les meubles, mais aussi les habitudes de la province, les souvenirs de sorcellerie, et de l'épopée cathare. Prisonnier de la passion maternelle, le héros retrouve chez les autres femmes qu'il approche la même périlleuse fascination d'un amour qui dévore.

Maigné aurait pu se contenter de ces pages riches et denses où l'enfance d'un jeune provincial se développe comme une plante vénéneuse. Mais il a voulu que son héros devienne un mythe et que le garçon étouffé par sa mère devienne une sorte de saint ou de martyr.

Aussi, Frédéric Maigné s'embarque-t-il dans une extravagante histoire où se mêlent sorcellerie et occupation : poussé par quelques voix confuses, le héros se croit une sorte de saint cathare, un saint de la milice chargé d'écraser les maquis. Tout cela se termine assez mal pour les compagnons de ce Christ de la Haute-Garonne. Pour lui même, on obtient l'asile de fous.

Tout le monde ne peut pas écrire *L'Enfance d'un chef*. Reste que Maigné, quand il le veut, plonge dans le tissu obscur et charnel des obsessions d'enfance, des hantises érotiques de l'adolescence et cherche à travers le labyrinthe de la province et de l'étouffement familial un épanouissement qui lui est interdit. C'est la meilleure part du livre.

→

Etonnons-nous !...

« Etonnons-nous, écrit Henri CLOUARD dans « Les Beaux-Arts » que personne n'ait distingué comme le roman le plus original et le mieux réussi de la saison, avec LES RACINES DU CIEL et LES MENSONGES.

LA BOITEUSE DU LAC VÀTTERN

de Ferny BESSON

...Voilà un roman qui fait admirablement sa besogne de roman, car il jette les lecteurs dans un monde qui les dépayse totalement.

...Le livre est presque trop riche. Tout y est neuf, mais toujours ramené à l'humain de tous les jours. Il est supérieurement pensé et écrit. Pensé par un moraliste profond. Ecrit avec la plus souple forme.

UNE ROMANCIÈRE. »

Un vol. in-16 .... 480 francs

EDITIONS ALBIN MICHEL

On vous en parlera :

Au-delà du stalinisme

UNE nouvelle revue, « Arguments » (1), dirigée par Colette Audry, Roland Barthes, Jean Duvignaud et Edgar Morin, propose une tribune de discussion à tous ceux « qui se placent dans une perspective à la fois scientifique et socialiste ». La direction estime que cette tentative acquiert un sens précis « à l'heure où l'éclatement du stalinisme incite chacun à reposer les problèmes et à rouvrir les perspectives ». L'équipe d' « Arguments » entreprend ce travail en liaison avec la revue italienne « Ragionamenti » à laquelle collaborent de nombreux intellectuels de gauche italiens, pour la plupart nennistes.

A titres divers les collaborateurs tentent ce dépassement du stalinisme qu'ils préconisent. Edgar Morin examine le problème noir, Jean Duvignaud celui des procès staliniens dans des articles qui offrent, en effet, de nouvelles perspectives. Plus timide, Colette Audry, oubliant le titre affirmatif de la revue, se contente de poser ces problèmes en forme interrogative.

Le désert de l'art

Seul Roland Barthes reste encore enfoncé dans un dogmatisme béat dont le ton tranche sur celui des autres collaborateurs. Duvignaud montre clairement que le développement de la culture socialiste en U.R.S.S. s'est arrêté en 1934, au moment de la prise de pouvoir définitif de Staline, alors que Barthes croit encore que « le désert de l'art révolutionnaire » date des « débuts de l'impasse jdanovienne ». Barthes semble particulièrement inquiet d'avoir avec « L'Express » un goût commun : l'admiration pour l'œuvre brechtienne. Il a heureusement découvert aussitôt que nos raisons d'admiration relèvent d'une conception de droite « retorse », alors que ses raisons à lui honorent, bien entendu, l'intelligence de gauche.

Curieuse conception de la gauche ! Barthes nous reproche particulièrement d'insister contradictoirement sur l'indépendance et la servilité de Brecht à l'égard du parti : on est étonné qu'un intellectuel de gauche veuille jeter par-dessus bord la notion de contradiction.

Les contradictions

D'autres collaborateurs, mieux inspirés, ne reculent pas devant cette notion. En particulier Armanda Giuducci qui montre les variations de Lukacs entre l'indépendance et la servilité à l'égard du parti. Elle montre également l'impossibilité d'édifier une esthétique marxiste en partant de la théorie de connaissance de Lénine.

En dépit de ces faiblesses et de ces « contradictions », « Arguments » est une revue qui mérite l'attention. Dans sa conclusion, Edgar Morin définit le problème de cette publication : il lui faut chercher « ce qui peut contredire nos points de vue ».

(1) *« Arguments », revue bimestrielle. Abonnements : 7, rue Bernard-Palissy.*

TECHNIQUE

Du silex à l'atome

HISTOIRE DES TECHNIQUES

par Pierre Rousseau. Ed. A. Fayard, 528 pages, 1.000 francs.

DANS le « Discours préliminaire » à l'Encyclopédie, d'Alembert dénonçait déjà cette « paresse naturelle » qui détournait l'esprit de l'étude des techniques « dont la recherche est laborieuse, l'exposition difficile, le nombre inépuisable »...

A l'époque où les inventions techniques ont transformé toutes les activités humaines, Pierre Rousseau croit utile et possible de publier une *Histoire des techniques* en 500 pages qui débute au silex taillé et s'achève avec la machine électronique. M. Pierre Rousseau met sa compétence et son érudition au service d'une entreprise impossible.

Le projet découragerait les esprits les plus ambitieux : « *Puisque la technique, c'est l'homme, l'histoire des techniques se confond avec l'histoire de l'humanité.* » Cette constatation naïve ne peut-elle s'appliquer à toutes les sciences de l'homme ? Elle revient à faire de l'histoire des techniques une technique de l'histoire ; à ce titre, comme toute étude d'histoire générale, elle a besoin d'assurer sa méthode ; davantage même, puisqu'elle est une étude neuve. Or, M. Rousseau n'a éprouvé le besoin ni d'adopter ni de justifier un critère quelconque pour définir l'idée de technique, les diverses formes de techniques, la signification de leur apparition dans l'ensemble d'une civilisation.

Pourtant, le moins qu'on puisse exiger, c'est une distinction radicale entre les techniques jusqu'à l'aube de la science moderne et les techniques durant l'ère scientifique. Les premières sont des techniques pures, découvertes par expériences et par tâtonnements, et comme M. Leroi-Gourhan (1), l'on peut en faire le catalogue sans sortir de la technologie, au sens étroit du terme. Durant l'ère scientifique, au contraire, le progrès technique dépend de la connaissance théorique des lois de la nature et l'histoire des techniques ne peut plus se séparer de l'histoire de la science.

De plus, M. Rousseau ne dissocie pas clairement technique et énergie, confondant les *moyens* d'action que sont les techniques avec les *sources* d'énergie qui rendent ces moyens utiles.

Par exemple, la grande révolution technologique qui a marqué les débuts du néolithique (naissance de l'agriculture, domestication des animaux) ne s'accompagne d'aucun changement de la source d'énergie, contrairement à la révolution industrielle.

Ainsi, en l'absence de toute définition préalable, M. Rousseau n'a su qu'effleurer un sujet immense : l'histoire des moyens de production, qui ferait de son auteur le grand historien de son temps.

(1) *L'Homme et la Matière*, par A. Leroi-Gourhan (Albin Michel).

HISTOIRE

De Napoléon III à M. Coty

HISTOIRE DES PRÉSIDENTS DE LA RÉPUBLIQUE

par Adrien Dansette. Ed. Club des Libraires de France. 1.680 francs.

VOICI un livre de bonne humeur, un album de famille, où les photographies, choisies avec humour, parlent avant le texte : ces hauts de forme et ces fracs, ces airs empruntés dans l'élégance officielle, ces matches de football et ces cérémonies de la première pierre nous attendrissent comme les souvenirs heureux d'un pays qui n'aurait d'autre histoire que celle de son décor républicain.

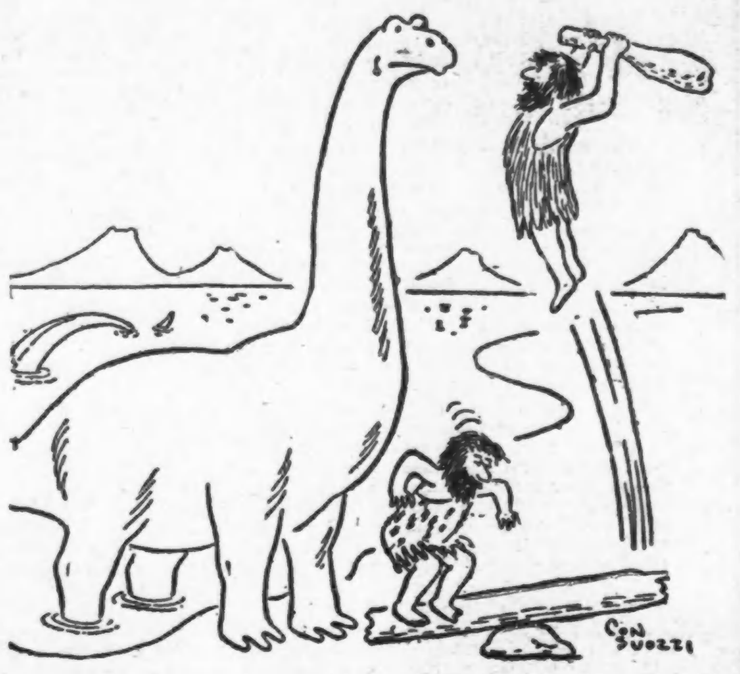
Et l'auteur, en installant résolument ses modèles sur un fond de stabilité nationale, s'abandonne à cette douceur plus forte que l'ironie, pardonne à Grévy son gendre, à Carnot son insignifiance, à Faure ses maîtresses, à tous leur impuissance. Dans la convention, M. Dansette a écrit une histoire du sourire de convention : parce que la fonction de représentation dépasse le représentant, et qu'après tout, de 1871 à nos jours, ces 14 hommes ont été la France.

C'est aussi pourquoi M. Dansette n'a pu s'en tenir à cette rétrospective de la belle époque. Son sujet même, en lui proposant une succession de portraits individuels destinés au grand public, l'invitait à dégager quelques idées, que l'on aurait aimées plus précises, dans ces jours où le problème constitutionnel est si souvent discuté.

Ces présidents de la République illustrent un régime qui a vu accéder au pouvoir cette « nouvelle couche sociale » dont Gambetta annonçait en 1874 l'entrée dans le monde politique. Au gouvernement des Notables, succède brusquement après la crise du 16 mai 1877 celui des avocats et des professeurs. Des 13 présidents qui se sont succédé de Grévy à M. Vincent Auriol, la moitié sont des hommes de loi. Le seul grand bourgeois, Jean Casimir-Périer, élu en 1894, démissionna au bout d'un an d'impopularité.

L'histoire de la Présidence esquisse ainsi une géographie régionale de la République : symbole de la diminution du rôle politique de Paris (masquée par les mouvements spectaculaires de la Commune et du boulangisme), ces grands magistrats sont presque tous des provinciaux originaires du Midi et de l'Est. Les centre-gauche (Loubet, Fallières, Doumergue, V. Auriol), les centre droit de la Lorraine frontière (Grévy, Poincaré, Lebrun) donnent à la République son alternance traditionnelle, radicalisme et nationalisme.

Nous voilà amenés à notre tour à



Débuts de la technique...

(Saturday Review of Literature.)

DÉFINITIONS

Le « Canard Enchaîné » vient de publier un dictionnaire qui vise, assure-t-il plaisamment, la succession du Larousse. En voici quelques définitions :

● COCTEAU (Jean). — Poète français célèbre par son anticonformisme. Membre de l'Académie française, officier de la Légion d'honneur, joué à la Comédie-Française, etc.

● EHRENBOURG (Ilya). — Anticommuniste notoire. Dans les Œuvres complètes de Lénine, on trouve ce jugement sur cet écrivain soviétique : « Dans les mains de tels vauriens, les mensonges et la tromperie sont les armes de la lutte politique ». De son côté, Ehrenbourg appelait Lénine : « Le docte Mongol du Kremlin ». En 1951, à l'occasion de son soixantième anniversaire, Ilya Ehrenbourg reçut l'ordre de Lénine.

● FAURE (Edgar). — Auteur de romans policiers. Série noire et bas bleu. Eclipse totale. Ne se vend plus. A soldé lui-même ses ouvrages. Resté un personnage important dans le Jura.

● MONTHERLANT (Henry de). — Ecrivain qui a fait mentir l'adage : « Le style, c'est l'homme ». En effet, le style de Montherlant est pur et vigoureux.

● SARTRE (Jean-Paul). — Auteur dramatique français dont les œuvres expriment avec vigueur les opinions qu'il a cessé d'avoir.

● WINDSOR (Duc de). — Ex-Edouard VIII : l'Homme qui a perdu son nombre.

ROMAIN ROLLAND
RETOUR AU
Palais Farnèse
Un vol. in-8° L'enchantement romain
vient de paraître
AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

EXCLUSIF
VERS LES VOYAGES EN FUSEE
Un document extraordinaire
sur le comportement des animaux à 100 kilomètres d'altitude
et
● Comment on fête le Nouvel An dans les différentes régions de l'U.R.S.S.
● Le Trésor des Tsars
● Et de nombreux articles abondamment illustrés
ÉTUDES SOVIÉTIQUES
JANVIER 1957 • N° 106 • Mensuel
Abonnements : C.D.L.P.
142, boulevard Diderot - PARIS (12e)
C.C.P. 4629-39
KIOSQUES - LIBRAIRIES
Spécimen gratuit sur demande

traiter ces hommes comme de purs symboles ; et c'est bien la question que pose l'ouvrage, celle de la dégénérescence des pouvoirs présidentiels. La fonction est menacée au départ par l'utilisation qu'en firent Mac-Mahon et l'Ordre moral entre 1873 et 1879 ; affaiblie par la crainte de la dictature depuis le 2 décembre 1851 ; accaparée enfin par des hommes de second plan : Ferry battu par Sadi Carnot, Clemenceau par Deschanel, Briand par Doumer.

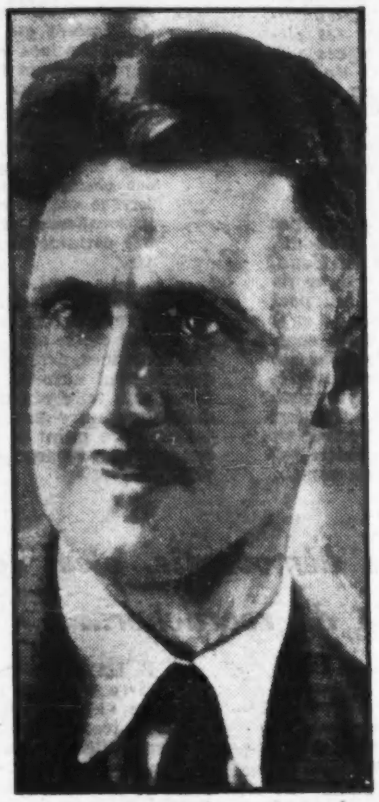
C'est le drame de la République, que pour écrire l'histoire de ses présidents l'historien se transforme, bon gré mal gré, en chef du protocole.

ADRIEN DANSETTE
Chef du protocole

ORWELL, PROPHÈTE

PEU de livres pourraient être d'une actualité plus précise que ce « 1984 » de George Orwell, qui vient d'être réédité. L'invention, dans cette œuvre, découle avec tant d'évidence d'une réalité qui, maintenant, s'impose à chacun de nous, qu'elle la devance à peine. Et cela au point qu'un écrivain polonais, échappé de l'Océania fictive où se déroule « 1984 », a pu écrire que ceux qui parvenaient à lire ce livre dans les démocraties populaires étaient « fascinés » par Orwell, « par sa façon d'observer les détails qu'ils connaissent et par la forme qu'il emprunte à la tradition de Swift ». Il ajoute que « ceux qui ne connaissent Orwell que par ouï-dire s'étonnent qu'un écrivain n'ayant jamais habité la Russie ait pu rassembler tant d'observations exactes ».

Cette véracité dans la reconstruction de ce qu'il n'a pas « vu de ses yeux » ne surprend pas quand on sait ce que fut la rencontre d'Orwell avec le communisme stalinien, dans l'Espagne de la guerre civile. C'est à titre de journaliste que l'écrivain s'était rendu là-bas, c'est à titre de combattant qu'il y resta. On ne peut rêver geste plus simple, plus total : « Je m'engageai dans les milices », nous apprend-il dans « La Catalogne libre » (2), « car à cette date et dans cette atmosphère, il paraissait inconcevable de pouvoir agir autrement ». Mais si Orwell était profondément un révolutionnaire, il n'était pas un homme de parti : combattant dans les rangs du P.O.U.M. (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste), il apprit à ses dépens que, plus encore que les fascistes, les marxistes non conformistes et les anarchistes étaient, pour les communistes staliniens, l'ennemi de choix. Et c'est à peine si lui, l'homme de bonne foi, put échapper au massacre de Barcelone organisé par ceux qu'il avait crus les siens, puis revenir, grand blessé, en Angleterre.



GEORGE ORWELL
Modifier le passé.

Fraternité révolutionnaire

Mais, de retour en Angleterre, celui qui s'était engagé « pour maintenir le respect humain » voulut comprendre avec précision son aventure : « La Catalogne libre », « Les Animaux partout » et « 1984 » sont nés de l'expérience et de l'étude. Le premier de ces livres est purement autobiographique. Il reste le plus riche en espoir malgré le désastre presque sentimental par lequel il s'achève. On sent présente l'atmosphère de générosité et d'exaltation qui fut — j'en ai été témoin — celle du début de la guerre d'Espagne et qui, sans doute, ressemblait à celle que viennent de connaître ceux qui luttèrent en Hongrie. Comment oublier la rencontre fraternelle avec le simple combattant italien par lequel s'ouvre le livre ? « Ce fut comme si la fougue de nos deux cœurs nous avait momentanément permis de combler l'abîme d'une langue, d'une tradition et de nous rejoindre dans une parfaite intimité. »

« Les Animaux partout » (3), lui, est le récit transposé dans l'univers des animaux, de la révolution trahie : dans une ferme d'Angleterre, après une courte insurrection, les animaux sont vainqueurs des hommes. Tous les espoirs sont dès lors permis à la gent animale. Mais les nouveaux chefs s'affirment plus durs encore que ne le furent les humains et les luttes qu'ils mènent entre eux aggravent la situation de ceux qui ont accepté leurs directives. Le tout s'achève sur un tableau qui n'est pas sans éveiller en nous quelques souvenirs : celui des animaux-dictateurs trahissant les leurs et se réconciliant avec leurs confrères humains. Par une fenêtre, les animaux-prolétaires verront leurs maîtres abandonner toute solidarité avec eux et, autour d'un banquet, marcher sur leurs seules pattes arrière. L'amertume et la drôlerie se mêlent ici, l'une aidant à supporter l'autre...

Mais l'œuvre la plus curieuse de cette sorte de trilogie reste « 1984 ». Les dirigeants soviétiques ont, jusqu'à tout récemment, exigé de leurs écrivains la représentation optimiste d'un état de choses non encore atteint : celui où triomphe le bien, où le mal est accablé, où l'effort est couronné de succès, l'univers des « science-fictions » en somme. Or « 1984 » est une science-fiction, une projection dans l'avenir, mais dans un avenir qui découle logiquement du présent et dont toutes les caractéristiques sont, hélas ! à l'opposé exact de celles que nous décrivent les auteurs russes bien-pensants. C'est que la société que nous voyons fonctionner dans ce roman est née du désaveu même sur lequel s'achève « Les Animaux partout ». L'essentiel pour ceux qui ont trahi n'est-il pas d'effacer les traces mêmes de leur forfait ? Quand on est le maître incontesté, le moment vient où cela ne suffit plus, où ce qui importe au tyran, c'est d'être pleinement accepté. Aussi, le personnage central de « 1984 » est-il chargé de la plus caractéristique des besognes : celle de modifier le passé.

Swift et Voltaire

Le voici donc jetant dans le « trou de mémoire » les papiers qui portent des témoignages contraires à la version officielle, le voici effaçant, récrivant, transformant la vérité d'hier en celle d'aujourd'hui — afin que soit conservée l'illusion de la continuité de la ligne. Voici les mots qui se mettent à signifier le contraire de ce qui, jusque là, était admis, la haine qui signifie amour, la guerre qui signifie la paix.

Voici encore — car l'oubli des faits pourrait ne pas suffire à empêcher la révolte — le télécran — espion et télévision à la fois — qui poursuit le citoyen jusque dans les recoins de sa chambre, voici une guerre qui n'existe que pour justifier les excès du régime, voici l'homme dégradé, vidé de tout ce qui est lui-même et reniant jusqu'à son amour. On le voit, la situation de l'homme est ici plus importante que l'anecdote ; pourtant, dans cet univers tragique, Orwell nous accorde quelque oasis : un garçon et une fille s'aiment presque comme au bon vieux temps, dans un logis d'aujourd'hui, auquel le fait d'être projeté dans l'avenir donne le parfum d'un intérieur de Dickens...

Certes, « 1984 » s'insère dans une tradition typiquement anglaise et ce n'est pas l'écraser que d'évoquer Swift à son propos ; pourtant, plus qu'à « Gulliver », il arrive qu'à sa lecture on pense à « Candide » : il en a le mouvement et la fausse innocence. Au demeurant, il s'impose si fortement que la confrérie formée par ceux qui l'ont lu, dit facilement de tel ou tel fait, de telle ou telle situation : c'est du 1984. Il reste cependant que l'écrivain, malgré son génie prophétique, n'a pas deviné que l'homme, même soumis à la pire des machines administratives, serait capable de se révéler un jour, efficacement...

Clara MALRAUX.

(1) Club des Libraires.
(2) Gallimard.
(3) Ed. du Rocher.

REVUES

Étoile rouge et étoile jaune

« *UN de mes amis à cette époque était Jules Schneider, un étudiant juif. Ses parents étaient juifs. Il habitait deux chambres aménagées d'un luxe qui m'éclaboussait. Ses sœurs et ses frères avaient été déportés en Allemagne, mais il s'en consolait en disant de son ton blasé que « tout au moins les Allemands avaient mis de l'ordre dans la hiérarchie financière de la famille »*...

Ces lignes sont extraites de la *Nouvelle critique*, revue du marxisme militant, sous une plume recrutée, nous dit-on, dans un lointain Amsterdam. D'une histoire très confuse, voici le résumé : cet étudiant riche et juif, juif donc riche, juif et cynique, juif donc cynique, scandalise et distrait ses camarades par les acrobaties de son esprit négateur et négatif. Et l'auteur de la nouvelle d'installer les événements de Hongrie au cœur de ces données psychologico-ethniques. La réaction chimique est immédiate : Jules Schneider court aux Comités d'aide aux réfugiés hongrois, coule lui-même des charges de plastic dans des boîtes de lait condensé, fonction essentielle, comme chacun sait, de ces Comités d'aide. A la seule idée de réinstaller bientôt à Budapest une filiale de l'entreprise familiale, ce cynique brûle de fraternité humaine.

Mais coup de théâtre : arrive entre les mains de Jules Schneider un télégramme annonçant des persécutions antisémites dans une ville de Hongrie tombée aux mains « d'anciennes recrues de Horthy », et c'est précisément la ville d'origine de la famille Schneider. Que faire ? Notre héros cache le télégramme, mais cette dérobade le rend suspect. Le soir-même, la police est chez lui, le menace en tant que juif, donc communiste. Va-t-il enfin comprendre, devenir un bon juif, un juif communiste ? Non ; son destin de juif est d'être un capitaliste, et après s'être débarrassé des deux policiers dans un lieu de plaisir où il les a magistralement entraînés, Jules s'en ira diriger la plus importante filiale de l'entreprise Schneider à Copenhague.

Happy end ? Les Schneider ne rentreront pas exploiter le peuple à Budapest sauvé par l'armée rouge. Mais les méchants resteront les méchants, et le petit profiteur de conclure : « *Je suis un salaud. Et puis je suis un lâche. Je le sais, tu le sais, mais cela ne m'empêche pas de prendre demain l'Express du Nord avant qu'il soit trop tard.* »

Cet extraordinaire montage n'offrirait pas grand intérêt s'il était extrait d'un organe traditionnellement antisémite. Mais il est savoureux dans la revue de M. Kanapa. Que « le fruit le plus sec du communisme européen » en soit à user d'affabulations romanesques pour justifier une interprétation préfabriquée d'événements historiques contemporains, faut-il voir là une illustration artistique du réalisme socialiste, ou de nouvelles consignes reçues par la revue stalinienne?

ARTS

Invitation au voyage

VENISE CONNUE ET INCONNUE

Editions de « L'Œil », 224 pages. 60 pp. couleurs. 4.500 fr.

UN livre d'art est, habituellement, un album que l'on feuillette d'un doigt distrait en rêvant sur de belles images.

Venise connue et inconnue, premier ouvrage de la collection « L'Œil ouvert sur le monde », édité par l'équipe de l'excellente revue « L'Œil », constitue à cet égard une formule nouvelle dans l'édition d'art. Pour la première fois, en effet, le texte n'est pas insipide, ou indifférent. Pour accompagner les photographies d'Inge Morath, qui fut l'assistante de Cartier-Bresson, la romancière américaine Mary Mc Carthy raconte avec amour, humour et érudition, l'histoire de la Sérénissime République.

Les soixante pages en couleurs, de grand format, et de nombreuses reproductions, en noir, d'œuvres des grands maîtres vénitiens, sont éclairées de commentaires rigoureux d'André Chastel, professeur d'histoire de l'art à la Sorbonne, un des plus remarquables historiens d'art de la jeune génération (1).

(1) *Voir également Jean Alazard :* La Venise de la Renaissance. *Hachette. 256 pages, 990 francs.*

Vient de paraître :
Diffusion HACHETTE et toutes bonnes librairies
L'EQUIVOQUE CATHOLIQUE
et le NOUVEAU CLERICALISME par Frédéric HOFFET
Franco : 750 francs
Ed. FISCHBACHER 33, rue de Seine C.C.P. Paris 187-17

Romain GARY : LES HOM

Romain Gary, prix Goncourt 1956, 42 ans, qui poursuit la tradition des romanciers-diplomates, était retenu par une mission aux Etats-Unis lorsque son ouvrage, « Les Racines du Ciel », fut couronné avec le retentissement que l'on sait. Nos lecteurs connaissent le thème essentiel de ce roman singulier dont nous avons donné en son temps une synthèse : un Français, Morel, a voué sa vie à la défense des éléphants d'A.E.F. Il tombe finalement sous les coups d'ambitieux agitateurs. Faut-il défendre les éléphants menacés ? Que symbolisent ces animaux sympathiques dans l'esprit de l'auteur ? Par où celui-ci rejoint-il, au-delà de la littérature, les préocupations du public ? C'est Romain Gary lui-même qui répond ici au cours d'un entretien avec Jean Daniel. Il expose en toute liberté ses positions personnelles.

— R. GARY. — Cet entretien ne paraît pas s'orienter, d'après ce que vous m'en avez dit, vers la classique interview littéraire. Au fond, à propos de mon livre, vous voulez essayer de voir comment un romancier d'aujourd'hui peut concilier sa vie, son œuvre, ses loyautés, ce qu'il écrit enfin avec ce qu'il vit. Eh bien, je commencerai par dire, à ce sujet, combien j'ai été frappé de constater qu'à l'époque de la Hongrie, de l'Algérie, de Suez, de la bombe à hydrogène et de certaines menaces trop fameuses d'engins téléguidés, notre pays pouvait encore trouver en lui la curiosité et la force vive de s'intéresser à un livre, un Goncourt, mais enfin un roman, c'est-à-dire une œuvre littéraire, et cela au point que des éditoriaux de journaux lui sont consacrés. Je crois bien que la France est le seul pays au monde où ce phénomène peut se produire. Et, à y réfléchir de près, cela prouve à mes yeux qu'en ce qui concerne l'essentiel, il ne peut rien nous arriver.

● J.D. — Je voudrais vous faire remarquer que l'incontestable vitalité de la curiosité esthétique française ne peut pas rendre compte seule de l'intérêt qui a été porté à votre roman « Les Racines du Ciel ». Je crois plutôt que si par exemple des éditorialistes ont cité votre livre, c'est que celui-ci leur a paru comme l'un des échos les plus actuels aux problèmes qu'ils se posent quotidiennement. Vous avez exprimé ce besoin de sursaut que les Français et peut-être les Occidentaux en général ont obscurément ressenti. Cela est très net lorsque vos personnages traitent du réveil des nationalismes et des menaces qui pèsent sur une certaine forme, disons occidentale, de la vie.

— R. GARY. — Quelle que soit l'idéologie de mon livre, c'est un roman. Et je maintiens que la France est le seul pays au monde où, dans les circonstances dramatiques que nous vivons, un roman peut susciter une telle curiosité et peut avoir une telle résonance. Je ne crois pas qu'il existe un autre pays où l'on accepte de s'intéresser à ce point à une position idéologique et morale par le truchement de la fiction romanesque.

● « La démocratie, c'est le droit de recracher... »

● J.D. — En tout cas, la signification même de cette fiction a prêté à de très différentes interprétations. Ce qui serait précieux pour nous, ce serait que vous dénonciez les interprétations inexactes. Qu'avez-vous voulu dire et que vous a-t-on fait dire ?

— R. GARY. — Je ne vous parlerai que des critiques de bonne foi. Les spécialistes de la perversion idéologique, les idéo-maniaques qui abordent les problèmes humains comme le marquis de Sade abordait l'amour, inutile de s'en préoccuper. Mais mon livre a donné lieu à de très nombreux commentaires dans la presse anglo-saxonne, sous la plume de journalistes que je connaissais professionnellement. Ils m'ont prêté des intentions fort étranges ; et notamment que mon livre défendait une conception panthéiste de l'existence.

Je ne vous cacherai pas que le panthéisme est le dernier de mes soucis et que les éléphants n'ont aucun rapport avec ces naïvetés ; si je les représente, dans mon livre, c'est bien sûr en vertu d'une amitié déjà vieille entre ces animaux et moi, mais le véritable souci de tout mon roman est la dignité de l'homme, ce sont les droits de la personne humaine, c'est un certain refus de renoncer à ce que l'homme s'est raconté sur lui-même dans ses moments d'euphorie. Bien entendu, il y a eu parfois malentendu sur ce que représentent les éléphants. On a même écrit : c'est une notion fourre-tout. Eh bien ! c'est un malentendu sain et souhaitable.

Si les éléphants tels qu'ils apparaissent dans mon roman étaient quelque chose de parfaitement délimité du point de vue idéologique, mon livre serait un livre à thèse, donc mauvais, donc raté. Dans un roman qui cherche avant tout certaines résonances poétiques, qui se veut un mythe, une certaine imprécision, un certain flou est nécessaire : cela fait partie de la dimension poétique.

Exemple — il va s'en dire que je ne vise pas si haut — dans *Moby Dick*, personne n'a jamais su avec certitude ce que représente la baleine Moby Dick, et ce que représente le capitaine Ahab, on ne sait pas, si vous voulez, qui est le traître ? Est-ce la baleine ? Est-ce le capitaine Ahab ? On ne sait pas si Ahab a raison de traquer jusqu'au bout la baleine blanche avec un tel acharnement, si cette baleine représente le bien ou le mal, si Ahab représente la folie criminelle de l'homme ou son indomptable courage, si Moby Dick est en réalité le symbole de l'absolu poursuivi en vain par les mains humaines — et, remarquez-le bien, pour le tuer à la fin, ce qui ferme le cercle du mystère.

● J.D. — Nous n'avons pas l'occasion de poser la question à Melville, mais nous avons la chance de vous avoir... Alors, je vais vous demander de nous expliquer ce que représentent vos éléphants.

— R. GARY. — La donnée fondamentale de mon livre est ce que j'appelle « la marge humaine ». Précisons. Notre époque est arrivée à un tel degré dans le totalitaire, non seulement au sens politique, mais au sens de l'effort économique, au sens du travail et de la misère, de la peur et du désarroi, au sens des menaces qui pèsent sur nous et qui sont totales — qu'il m'a paru important de hurler, avec toute la force dont je suis capable, que nous devons être guidés, quels que soient nos systèmes idéologiques, quelles que soient les difficultés de notre marche en avant, quelles que soient nos tâches essentielles, par le souci de préserver une marge de sécurité où il y aurait toujours assez de place pour un certain minimum de l'humain qui nous garderait à la fois de nos erreurs et de nos vérités.

Je m'explique. Je suis à priori contre tous ceux qui croient avoir absolument raison. La phrase n'est pas de moi ; je ne sais pas de qui elle est ; j'ai l'impression qu'elle est d'Albert Camus. Je suis contre tous ceux qui croient avoir absolument raison. Je suis contre tous les systèmes politiques qui croient détenir le monopole de la vérité. Je suis contre tous les monopoles idéologiques. La démocratie du type occidental européen est ce qu'elle est : mais elle était, jusqu'à la Pologne de Gomulka, le seul système politique qui pouvait revenir sur ses pas.

Je vomis toutes les vérités absolues et leurs applications totales. Prenez une vérité, levez-la prudemment à hauteur d'homme, voyez qui elle frappe, qui elle tue, qu'est-ce qu'elle épargne, qu'est-ce qu'elle rejette, sentez-la longuement, voyez si ça ne sent pas le cadavre, goûtez en gardant un bon moment sur la langue — mais soyez toujours prêt à recracher immédiatement.

La démocratie, c'est le droit de recracher.

Nous avons pu constater tous, depuis quelques années, et sans faire appel à Einstein, que les vérités peuvent devenir très rapidement des erreurs et des erreurs apparaissent soudain comme contenant une certaine dose de vérité. On peut alors aller déterrer le cadavre de Rajk : cela ne rendra pas un père à ses enfants. Bref, tous les systèmes doivent prendre leurs assurances contre l'erreur et, quel que soit leur contenu de vérité, ils ont tous tort dans l'absolu. Ils ont raison dans le relatif en fonction de leur vérité historique et transitoire, et cela implique pour tout système idéologique quel qu'il soit, le respect d'une marge qui doit être un lieu d'asile où l'homme pourrait se réfugier à l'abri des joutes sanglantes de l'erreur et de la vérité.

Dans le cadre de mon livre, j'ai choisi les éléphants, parce que ces bêtes gigantesques donnaient bien l'image de ces valeurs maladroites et difficiles à protéger au cœur de la mêlée idéologique moderne : liberté de la pensée, les droits de l'homme, tolérance, respect de la personne humaine, et une certaine inviolabilité de l'humain.

Ces droits qui, depuis longtemps, auraient dû être dépolitisés et situés par tous les systèmes idéologiques dans cette marge dont je parle et où il ne devrait plus jamais rien leur arriver, sont au contraire présentés aujourd'hui à nous comme des anachronismes, comme des survivances d'une époque politique révolue et dont nous ne pouvons plus nous embarrasser dans notre marche vers le progrès. *Bref, des éléphants.*

Autre chose. A la fin de mon livre, il y a un passage qui définit exactement ma pensée. C'est l'épisode des hannetons. Dans le camp de concentration, portant sur leur dos des sacs de ciment écrasants, au cœur de l'épuisement, les prisonniers politiques trouvent encore le courage de se pencher sous leur charge et de remettre sur leurs pattes des hannetons impuissants qui sont tombés sur le dos.

Voilà ma conception de l'homme. Pour conclure, ce que je reproche aux systèmes idéologiques, non seulement totalitaires, mais même à ceux qui, avec trop d'absolutisme, défendent des thèses opposées, c'est de nous refuser cette marge dont l'homme ne peut pas se passer, alors que, même en mécanique, une pièce trop exactement ajustée risque de tout faire sauter. L'exemple de la Hongrie est trop clair pour que vous ayez besoin d'autres précisions.

Quant à la vérité absolue... il est possible qu'il existe, sur l'homme, une vérité absolue, mais il n'est pas sûr que l'homme puisse la supporter. Evitons la métaphysique, mais, tout de même, au sein de ce qui s'occupe si peu de lui, l'homme peut bien s'être glissé comme une magnifique erreur qu'il serait vraiment bête de vouloir corriger lui-même. Est faux ce qui nous asservit, est vrai ce qui nous laisse à peu près libres — éternel improvisateur de lui-même, l'homme ne doit se prosterner ni devant la vérité, ni devant l'erreur, mais seulement devant une certaine notion de sa propre faillibilité.

● « J'ai lutté toute ma vie contre les nationalismes »

● J.D. — Votre livre contribue en effet à débarrasser de leurs complexes tous ceux qui s'inclinaient devant les absolutismes. Après Budapest, le triomphe de vos thèses est éclatant. Mais l'intérêt des « Racines du Ciel » vient aussi de ce que vous ayez paru apercevoir un absolutisme dans les nationalismes, et particulièrement dans les nationalismes des anciens peuples colonisés. Comme, en même temps, vos personnages sont pleins d'une immense sympathie à l'égard de ces peuples, je voudrais que vous vous expliquiez et notamment sur une phrase de votre préface : « Avec un peu d'habileté, un bon parti au départ, une bonne police à l'arrivée et un rien de lâcheté chez l'adversaire, il n'est que trop facile de disposer d'un peuple au nom des droits des peuples à disposer d'eux-mêmes. » Au fond, c'est une dénonciation des déviations de l'anticolonialisme. Mais sur le colonialisme lui-même, dites-nous votre sentiment.

— R. GARY. — Le colonialisme a vécu. Je ne vois pas comment on pourrait, sans égarement, défendre son prolongement. Là-dessus, mon livre est clair. J'aime trop les peuples noirs par exemple pour rêver d'autres rapports avec eux que ceux de l'égalité et de la fraternité.

Mais il me faut faire là une importante parenthèse. On s'est livré sur les termes *colon* et *colonialisme* à une opération politique et dialectique étrange. On a utilisé ce que j'appelle le procédé de Gœbbels. Vous savez ce que Gœbbels a fait du mot *juif* ; vous savez ce que le communisme a fait du mot *capitalisme*. Il existe toute une partie du monde où lorsqu'on dit *capitaliste*, on dit suceur de sang. On a fini par donner à ce mot un sens d'horreur, de crime et de culpabilité, tel que personne n'ose plus porter ce qualificatif. Eh bien ! il est absolument incontestable que depuis quelques années, on a procédé exactement à la même opération sur les mots *colon* et *colonialisme*.

Or, historiquement, le colonialisme a été — je dis *a été* — une entreprise justifiée. Personne ne le nie, pas plus les marxistes que d'ailleurs certains révolutionnaires africains. Le mot colon est un mot qui a eu pendant longtemps et qui

MES, CES ÉLÉPHANTS...

souvent peut encore avoir aujourd'hui un certain accent noble de contribution à la naissance d'une œuvre nouvelle, et de progrès matériels et culturels. Mais on a fait en sorte qu'aujourd'hui, le colonialisme évoque aussitôt des images politiques d'un contenu ancien qui déshonorent la chose et le mot et qui transforment la vérité historique. On juge le présent sur un passé reconstruit et fallacieux. Comme ces gens qui condamnent le capitalisme actuel au nom du capitalisme — alors révolutionnaire — de l'époque de Marx.

D'une manière générale, je trouve inadmissibles certaines pirouettes historiques comme celles qui conduisent au nom du stalinisme à condamner le communisme en général et, au nom du général Boulanger, le général de Gaulle. Vous voyez ce que je veux dire.

Ce que je veux dire, c'est que le colonialisme ne doit pas être jugé comme un péché historique, mais comme une forme sociale naguère explicable aujourd'hui révolue.

Et d'ailleurs, prenons le problème de l'Algérie, puisqu'il déchire tous les Français. Là, l'exemple d'un anticolonialisme justifié se transforme en un absolutisme nationaliste insupportable et très net.

Il se peut que je me place là sur un terrain affectif. Il se peut que je me place là sur un terrain psychologique personnel, mais Dieu sait que tout le monde traîne avec soi un univers psychologique. Il est possible que, parce qu'en moi-même coule le sang de plusieurs peuplades, parce que j'ai énormément voyagé toute ma vie, parce que j'ai aimé des êtres de toutes les races et de tous les lieux géographiques, je refuse le mythe nationaliste, je le crois incompatible avec ce que les hommes de ma génération ont défendu depuis vingt ans et je suis contre toutes les formes de ségrégation humaine. Ma volonté, mon espoir pour l'Algérie comme pour le reste du monde vont à une communauté humaine. Peut-être parce que, sur le plan national, je crois profondément que le respect du patrimoine spirituel de la France est incompatible avec tout repli nationaliste de la France sur elle-même, ou avec une soumission à une telle idéologie, qu'elle vous vienne des Arabes ou des Pathans.

Il y a en Algérie, nous ne le savons que trop, plus d'un million d'Européens et plus de huit millions de musulmans. Eh bien ! si vous décrétez que cette époque doive être celle du nationalisme, vous entrez sur un terrain odieux, car si l'on est pour le nationalisme arabe, et pour le nationalisme tout court, il n'y a absolument aucune raison pour ne pas donner au nationalisme français le même droit à la victoire du plus fort, vous sanctionnez la compétition nationaliste telle qu'elle nous vient du passé, vous entrez dans le domaine abominable de l'Histoire, dans le domaine d'où il importe de sortir coûte que coûte à l'époque où les bombes à hydrogène seront bientôt à la portée de toutes les bourses. Si vous posez le problème en ces termes — je sais que ce n'est pas votre cas — vous tournez le dos à tout ce qui doit permettre de libérer l'homme des servitudes du passé, et dans ce match atroce, il n'y a aucune raison pour que l'équipe de France, ou l'équipe d'Allemagne, ou l'équipe de la Russie, ou l'équipe de l'Amérique, ou l'équipe des Boers sud-africains renonce à la victoire. Je refuse complètement une telle soumission au passé. Ajoutez à cela qu'en Algérie il y a un problème humain unique sans aucun rapport avec ce qui existe ou a existé ailleurs.

Lorsqu'on me dit : mais enfin, les Anglais sont partis de l'Inde, je réponds : attention, c'est faux. Les Anglais ne sont jamais partis de l'Inde parce que les Anglais n'y ont jamais été. Il y a eu aux Indes des soldats, des fonctionnaires, des cadres qui, pendant plusieurs siècles, ont tenu le pays.

Mais le cas de l'Algérie est radicalement différent. Il y a en Algérie une vie française qui est aussi indéracinable que la vie arabe — cela dit, on peut déraciner l'une comme l'autre, si l'on veut jouer jusqu'au bout le jeu atroce du nationalisme sacré. Et là, je retourne à mon livre.

Vous me direz : votre livre se réclame de l'idée d'une fraternité humaine. Mais la fraternité, sans contenu politique précis, qu'est-ce donc ? Comment y arrive-t-on ?

Eh bien ! je vous réponds que pour l'essentiel la condition humaine n'est pas susceptible de solution uniquement politique. Pas plus en Algérie qu'ailleurs. On peut concevoir plusieurs solutions, selon la base de départ idéologique dont on se réclame, mais ces solutions politiques ne donneront de résultats que lorsqu'elles seront appliquées dans l'esprit de cette marge humaine dont je vous parle. Si les partisans ne s'élèvent pas au-dessus de leurs positions idéologiques, s'ils ne renoncent pas à l'extrémisme au nom de valeurs qui sont plus importantes même que leur contexte algérien, russe ou autre, on en viendra toujours soit au stalinisme, soit à la bombe à l'hydrogène, et ce sont évidemment des solutions.

Donc, si vous me posez le problème de l'Algérie, si vous me sommez de choisir une solution sur un plan politique précis, je m'y refuserai, tant que je ne serai pas sur des garanties humaines dont cette solution serait entourée, de la bonne volonté, de la générosité et de la bonne foi. Si vous me sommez de faire un choix sur le plan du nationalisme, je m'y refuserai jusqu'au bout, parce que l'enjeu est encore plus grand que l'Algérie. Même si vous me démontrez que mon espoir est irréalisable, je refuserai d'abandonner mon espoir et ma conception de l'Histoire, parce que, quelle que soit la gravité tragique et effroyable du problème algérien, il n'est pas possible de tout ramener au problème algérien.

● J.D. — Je voudrais vous dire que bien que je voie à l'absolutisme nationaliste un certain nombre non pas de justifications, mais d'explications sociologiques, je me pose en gros les mêmes questions que vous et dans les mêmes perspectives. Les bases affectives dont vous parlez, je les possède moi qui suis né en Algérie ; et le rêve de communauté humaine, vous devinez qu'il est mien. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir pratiquement quelle serait votre attitude VECUE devant les données de la révolution algérienne prise avec ses déviations mêmes. Aujourd'hui, il n'est pas certain que nous ne soyons pas entre deux catastrophes : celle du prolongement du colonialisme et celle de la victoire d'un nationalisme absolutiste. Alors, il faut savoir quelle est la catastrophe moindre, quelle est surtout celle que nous avons le plus de chances de corriger, précisément dans le sens de l'humain conforme à vos vœux.

— R. GARY. — Il y a longtemps que je me suis situé personnellement par rapport à ce problème. Si vous me dites : Romain Gary, je vous demande de choisir ou en tout cas de me dire comme auteur de votre livre si la France doit choisir de rester en Afrique ou s'en aller, si vous me sommez de choisir, au nom du nationalisme sacré, entre le nationalisme français et le nationalisme arabe, si vous me démontrez par toute la force du raisonnement politique qu'il faut choisir entre les termes de cette alternative, face à toutes vos vérités, face à toutes vos démonstrations, face à toutes vos évidences, je refuserai encore de me résigner. Si la communauté franco-arabe en Algérie prenait toutes les apparences de l'impossibilité, je continuerais encore à la défendre et à la réclamer, pas seulement à cause de la communauté franco-arabe, mais encore à cause de la communauté franco-allemande, ou russo-américaine, ou judéo-arabe, et parce que je refuse de renoncer à un idéal qui me fait écrire et respirer, uniquement à cause de sa tragique contingence algérienne. Si Hitler avait gagné la guerre, il n'aurait rien prouvé du tout, il aurait seulement gagné la guerre.

Le mépris des logiciens et des réalistes du purin ne peut absolument rien contre ma confiance dans l'avenir : même si l'Algérie humaine et fraternelle se révélait impossible, la preuve en étant faite, je continuerais à croire à la possibilité d'une Algérie humaine et fraternelle. Je suis pour tous ceux, quelle que soit la couleur de leur peau, qui protégeront les droits de l'homme contre tous les empiétements. Si le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes mène à une oppression féodale ou totalitaire, s'il aboutit au fanatisme religieux, racial, politique, mystique, je verrai en lui l'ennemi que j'ai toujours combattu.

● *« En Algérie, il est temps de savoir si l'homme est nazi ou pas »*

● J.D. — Tenez-vous compte, dans cette argumentation, du fait que les nationalistes algériens protesteraient évidemment contre le portrait que vous venez de faire ? Ce que nous disent en tout cas les élites algériennes modérées — celles qui, jadis, voulaient devenir françaises — c'est que la France n'a pas réussi à réaliser la communauté juste et fraternelle qu'on pouvait espérer avec votre Morel (1) et qu'il faut permettre maintenant aux Algériens d'essayer de construire cette communauté.

— R. GARY. — En effet, tout le problème est là. Mais d'abord, cela voudrait dire que, devant les horreurs du terrorisme aveugle, les chefs politiques nationalistes sont dépassés par leurs troupes dont ils condamnent les excès. C'est alors, il faut y insister, la condamnation des chefs. Ce ne sont jamais les troupes qui sont responsables des chefs, ce sont les chefs qui sont responsables des troupes.

Par ailleurs, laisser les nationalistes algériens construire la communauté juste dont nous parlons serait un pari, un acte de foi dans les nationalistes en général que l'Histoire n'autorise pas. Surtout à la lumière de ce dépassement dans l'atroce des chefs nationalistes par leurs troupes.

● J.D. — Je comprends très bien. Mais vous savez que les nationalistes se livrent, hélas ! eux aussi à cette sorte de compétition sordide à laquelle tout le monde se livre et qui, comme vous dites, est un signe des temps. Vous savez que les nationalistes ont aussi, à l'O.N.U., pu distribuer des documents où l'on voyait des scènes d'horreur, dont la responsabilité était mise sur le compte de massacres de la répression française.

— R. GARY. — Vous avez raison de m'opposer cette objection. Ce que je veux dire, c'est que la situation algérienne et la cruauté de la lutte en sont arrivées à un point tel que l'on peut se demander ce qui peut être sauvé de l'humain en général. Mais, si la preuve est faite que rien ne peut être sauvé de l'humain, il ne s'agit plus, je vous assure, de la France ou des nationalistes algériens ; il s'agit de l'homme tout court.

● J.D. — Il vous intéressera peut-être de savoir ce que les nationalistes algériens répondent en général à de telles objections — ou du moins ceux d'entre eux-mêmes qui partagent, je crois, le rêve de communauté humaine que vous avez fait.

Ils vous diront d'abord qu'en Algérie, ils veulent réaliser une communauté (c'est leur programme) où la minorité s'intègre. Ils vous diront ensuite (et ils vous donneront un certain nombre d'exemples) que la civilisation de la technique les conduira à transformer tous les aspects de l'Islam que nous pourrions regretter. Ils vous diront enfin qu'ils reprochent à des raisonnements tels que le vôtre d'être assez indulgents pour tous les déchets nombreux laissés par les anciennes révolutions dont nous avons profité — surtout nous, en France — alors qu'on ne tolère pour leur propre révolution, qui se fait dans des conditions dramatiques, puisque c'est une double révolution (révolution contre la France et révolution intérieure), aucune espèce de déchets.

Ce que je veux vous faire dire, c'est ce que ferait Morel en Algérie.

— R. GARY. — Tel que je le connais — et je le connais bien maintenant — je sais qu'il continuerait à lutter jusqu'au bout pour une communauté humaine qui n'exclurait personne, qui n'accepterait aucun racisme, aucune ségrégation, et là-dessus, têtu et obstiné comme il est, il ne céderait pas un pouce du terrain. Il ne craindrait ni de rester provisoirement seul, ni de se joindre à ceux que l'on présente comme des idéalistes fumeux, parce qu'ils font confiance à l'avenir. Avant tout, il refuserait de désespérer.

Si vous dites à Morel, comme vous me l'avez dit tout à l'heure : dans toutes les révolutions de l'Histoire, il y a un déchet de l'atroce, pourquoi le refusez-vous aux nationalistes algériens, alors que dans l'Histoire on l'a accepté ailleurs, eh bien ! écoutez : Morel rejette profondément, complètement, le déchet de l'atroce. Dieu sait que l'idéal qu'il défend dans sa campagne pour la protection de la nature lui est cher, mais pourtant, même au nom de cet idéal, il n'a jamais tué personne.

Il m'a dit un jour : « *On n'apprend jamais rien à un homme en le tuant, au contraire, on lui fait tout oublier.* »

Il est tout de même temps de savoir si l'homme est nazi ou s'il ne l'est pas. On en vient peu à peu à la conclusion que si le nazisme a été vaincu, notre victoire contre lui ne prouve rien et on peut se demander s'il n'a pas été, sur l'homme, un moment de vérité effroyable, mais authentique. Eh bien ! Morel ne l'acceptera jamais.

Position idéaliste ? Position du rêveur ? Franchement, ça m'est égal : personne ne me fera renoncer à ce qui me permet de croire à la vie, Vous me direz aussi que c'est une solution facile à prendre dans un roman, mais difficile à traduire dans le domaine de l'application politique. Je vous répondrai qu'un romancier n'est pas un politicien, qu'un écrivain peut défendre des valeurs menacées par ses contemporains et qu'il a le droit de se tourner vers l'avenir, et enfin que je refuse de m'incliner devant tout ce qui démontre, ou semble démontrer, l'impossibilité d'être un homme, puisqu'il me faut continuer d'être un homme malgré tout.

Si les hommes de notre temps ne trouvent pas aux problèmes qui déchirent le monde de solutions fraternelles, c'est peut-être la condamnation des hommes de notre temps, ce n'est pas une condamnation de la fraternité.

Copyright « L'Express ».

SANTÉ

Etes-vous fatigué ?

LORSQUE les cellules et organes qui composent le corps humain ont été l'objet d'une activité excessive, il en résulte une perte de puissance et une moins grande capacité de réponse à une stimulation. C'est ce que nous appelons être fatigué.

Cette fatigue se manifeste de façons différentes suivant les sujets, mais tout individu qui a dépassé ses propres possibilités d'efforts, qu'ils soient d'ordre physique ou psychique, est en rupture d'équilibre.

Elle peut être de trois origines différentes :

1° Fatigue physique due à un effort musculaire inhabituel ;

2° Fatigue alimentaire résultant d'excès gastronomiques, typique à cette époque de l'année ;

3° Fatigue psychique due à un choc émotif que le langage populaire traduit parfaitement lorsqu'il prétend « en avoir les jambes coupées ».

Quelle est votre fatigue ?

— *Vos chevilles sont-elles enflées le soir ?*

— *En vous couchant, sentez-vous vos cuisses douloureuses ?*

— *Avez-vous mal aux reins ?*

— *Sentez-vous des douleurs dans la nuque ?*

— *Sentez-vous des douleurs entre les épaules ou dans le dos?*

— *Vos réflexes sont-ils plus vifs ou plus lents que d'habitude ?*

— *Avez-vous des yeux qui piquent le soir ?*

— *Votre appétit est-il excessif ?*

— *Sentez-vous un besoin aigu de sommeil ?*

— *Avez-vous quelquefois des crampes ?*

Si vous ressentez quelques-unes de ces manifestations, votre fatigue est d'ordre physique. Des bains tièdes, du repos, quelques nuits de sommeil réparateur doivent vous remettre d'aplomb. L'absorption de quelques morceaux de sucre est souvent également bénéfique.

En cas de douleurs persistantes, un examen médical décèlera peut-être une circulation sanguine défectueuse, ou une légère lésion organique qu'un traitement de massothérapie peut suffire à soulager.

— *La ceinture de votre pantalon, le gros grain de votre jupe sont-ils un peu trop serrés ?*

— *Vous sentez-vous curieusement essoufflé ?*

— *Etes-vous assoiffé ?*

— *Avez-vous tendance à vous assoupir après les repas ?*

— *Vous sentez-vous triste et mal en train ?*

Votre fatigue est d'origine alimentaire, due probablement à quelques excès de table durant ces jours de fêtes.

Une journée au bouillon de légumes, une semaine de repas légers, grillades et légumes verts, sans alcool et sans chocolat en effaceront la trace.

— *Avez-vous des pertes graves de mémoire ?*

— *Etes-vous particulièrement distrait ?*

— *Vous sentez-vous sans force et sans appétit ?*

— *Etes-vous sujet à des angoisses ou à de l'anxiété ?*

— *Votre propension aux larmes est-elle inhabituelle ?*

— *Avez-vous la psychose de l'insomnie au moment de vous coucher ?*

— *Vous mettez-vous en colère sans raison ?*

— *Etes-vous plus irritable que d'habitude ?*

— *La vie vous semble-t-elle dépourvue d'intérêt ?*

— *Etes-vous apathique ?*

— *Vous sentez-vous plus fatigué au réveil qu'à l'heure du coucher ?*

Si vous ressentez quelques-uns de ces symptômes, votre fatigue est sans contredit d'ordre psychique. Consultez sans tarder votre médecin, qui vous prescrira un traitement en rapport avec votre style de vie et vos obligations professionnelles.

Ces manifestations, lorsqu'elles sont poussées à l'extrême, indiquent une rupture d'équilibre nécessitant les soins d'un spécialiste.

La fatigue accumulée

La plus difficile à vaincre parce qu'inhérente à la vie moderne.

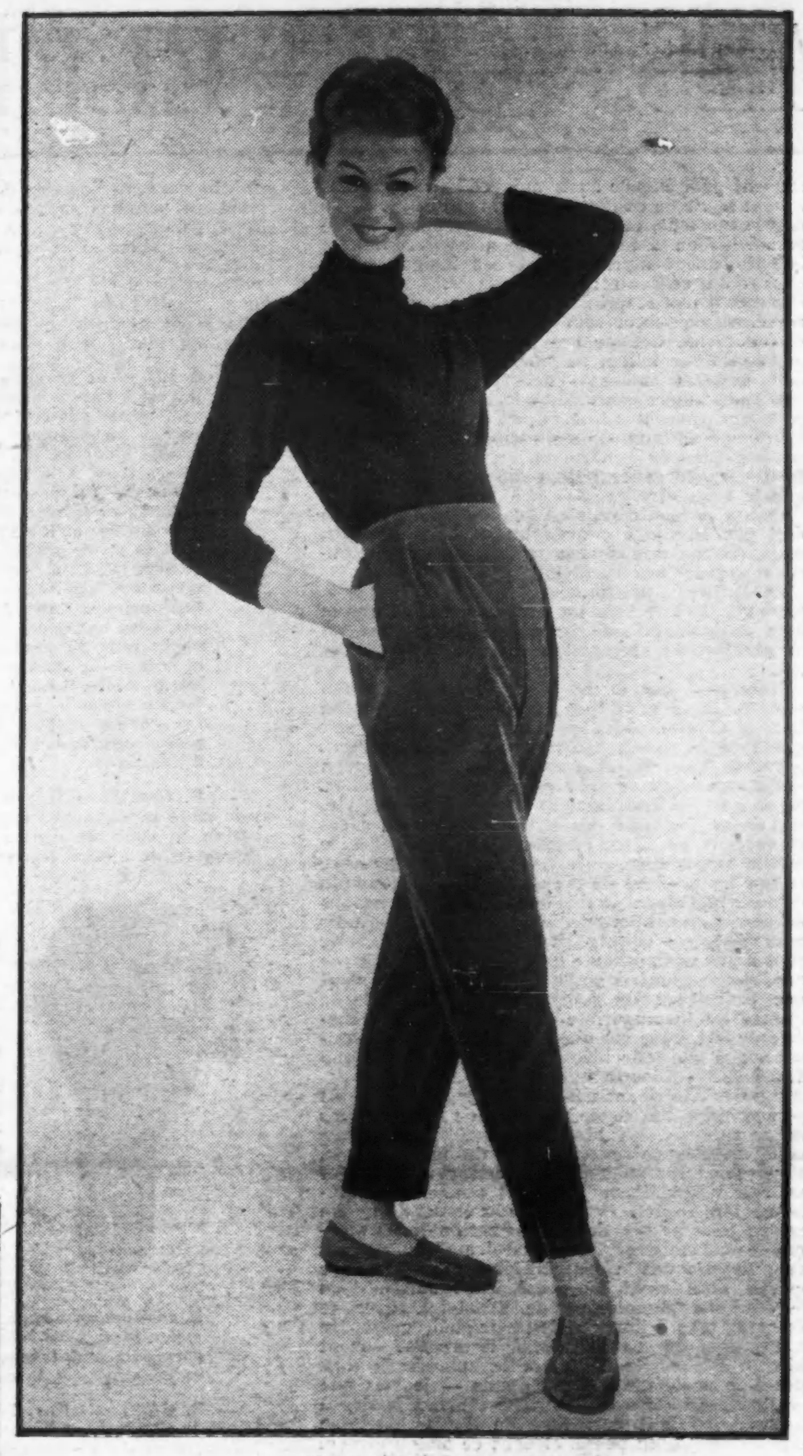
Fatigue de citadins toujours en retard de quelques heures de sommeil, pressés, bousculés, soucieux, manquant d'air, d'exercices physiques, abusant du café, du tabac, quand ce n'est pas d'alcool.

Fatigue qui n'épargne pas les femmes, que celles-ci soient ouvrières d'usine ou bourgeoises, pourvues d'enfants et dépourvues de temps, d'argent, de domestique ou d'appartement.

Les uns passent le week-end à la campagne, loin du téléphone et du bruit pour essayer de récupérer.

Les autres s'astreignent à dormir tard le dimanche.

Certains absorbent, sur ordonnance de leur médecin, une de ces nouvel-



UNE BONNE TENUE...
Le pantalon de velours côtelé (Halphen, 52, rue de Passy).

Il faut y penser

En janvier

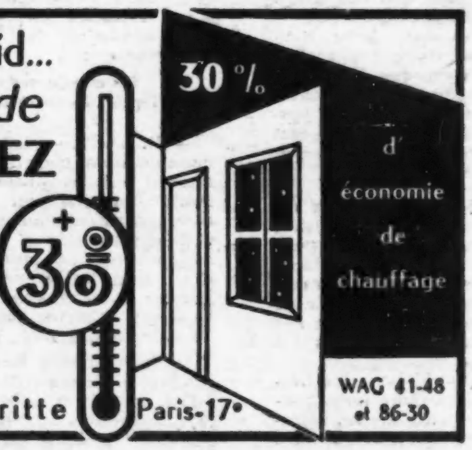
● Les parents désirant inscrire leurs enfants en 6e dans un lycée pour la prochaine année scolaire, doivent y penser avant le 31 janvier. Au-delà de cette date, les inscriptions ne seront plus reçues. Celles-ci sont enregistrées dans le lycée le plus proche du domicile de l'enfant.

● Les inscriptions sur les listes électorales et les changements d'adresse doivent être faits avant le 10 janvier, à la mairie du lieu de résidence actuel. Se munir, en cas de changement d'adresse, des anciennes quittances de loyer et également des nouvelles : justification de changement de domicile, et de papiers d'identité. Pour les nouveaux inscrits, se munir d'une quittance de loyer et de papiers d'identité.

AURORE SOLDE
AVANT TRAVAUX D'AGRANDISSEMENT
ROBES . . . à partir de 6.000 F
MANTEAUX à partir de 9.000 F
Couture pour jeunes filles
de 15 à 20 ans
195, FG SAINT-HONORÉ (ANGLE RUE BALZAC)

Habiller un sol, un escalier ? Du classique, du moderne ? Du linoléum, du bulgomme, du caoutchouc en tapis et dallages, des plastiques divers ?
Consultez :
PARIS-RUBBER
111, rue Lemercier (17e) - MAR. 32-79
Conseils et devis gratuits
PRIX SPECIAUX AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »

Contre le froid...
1 seul remède
CALFEUTREZ
vos portes,
vos fenêtres
CALFEUTREX
19 Rue Margueritte



Après les REVEILLONS, soignez votre LIGNE

Régime sain
Né en Suède, le régime lacté au CARRUGAN, libère d'une façon naturelle et inoffensive l'organisme de son poids superflu. Aliment complet, le lait additionné de CARRUGAN permet d'agir à volonté sur votre poids.

Sans jeûner
2 ou 3 verres de lait au CARRUGAN remplacent, un jour sur deux les repas habituels. Et si vous n'aimez pas le goût du lait, vous pouvez l'aromatiser à votre gré. Le lait au CARRUGAN est mieux toléré et plus digestible que le lait ordinaire et la redoutable sensation de faim n'apparaît jamais.

3 Kgs par semaine
La perte de poids peut atteindre 3 Kgs la première semaine. La balance deviendra votre amie. L'Obésité fatigue votre cœur et vous vieillit avant l'âge. Votre miroir et vos amis vous confirmeront le magnifique résultat du régime CARRUGAN et vous découvrirez une nouvelle joie de vivre.

A bon compte
En épargnant le prix d'un repas sur 2, CARRUGAN se paie lui-même. Documentez-vous chez votre pharmacien.

La boîte pour une semaine : 600.—. - La double boîte : 990.—.

CARRUGAN
Uniquement en pharmacie.
Vente en gros pr la France :
Ets GOY
23, r Beautreillis Paris IVe
Lic. Robro Cy. NV Nijmegen

UNE PAGE AU FÉMININ

SOLDES

NOUS publions pour la première fois cette semaine une rubrique qui sera permanente dans la « Page au féminin ».

Il s'agit de donner à nos lectrices, tant à Paris que dans le reste de la France, les noms des magasins annonçant des soldes, ainsi que les dates auxquelles ceux-ci auront lieu.

Ces renseignements pourront être utiles à condition de respecter quelques principes essentiels :

- **Aller dans les magasins qui soldent, dès les premiers jours pour profiter des occasions les plus intéressantes.**
- **N'acheter en solde que ce qui vous séduira, même si le prix n'est pas démarqué.**
- **S'assurer qu'il s'agit bien de modèles habituellement vendus par le magasin, et sur lesquels un rabais a été consenti, et non pas de marchandises spécialement mises en vente au moment des soldes.**
- **Se munir d'argent liquide, les chèques étant rarement acceptés dans la cohue des jours de soldes.**

Soldent cette semaine :

AUX BONNES ETOFFES, 8, rue de Steinkerque.

SEGALOT, 52, avenue du Général-Leclerc : Meubles.

HENRI HALPHEN, 52, rue de Passy :
Couture, femmes, enfants (3, 4, 5 janvier).

HAURES, 76, rue de Passy :
Couture et accessoires féminins (10, 11, 12 janvier).

ELYSEES-SOIERIES, 55, Champs-Elysées :
Chemisier (du 2 au 7 janvier).

HERVE RICHARD, 27, Champs-Elysées :
Vêtements pour hommes.

EDDY, Arcades du Lido : Chemisier et couture, articles de sport (du 9 au 12 janvier).

MINNY, 37, av. Victor-Hugo :
Couture-tricots (du 8 au 12 janvier).

AURORE, 195, fbg Saint-Honoré : Couture - Jeunes filles.

...Pour rester chez soi
La robe de chambre en lainage écossais (Candide, 4, rue Miromesnil).

les médications destinées à rétablir l'équilibre physiologique, et qui, dans certains cas, font merveille. Ils ont tous besoin de « débrayer » quelques jours.

La dépression nerveuse

Le fameux « breakdown » des Américains, dont on parle tant, n'est que la manifestation poussée à l'extrême de la fatigue accumulée.

Plus fréquente qu'on ne l'imagine, depuis quelques années, la dépression nerveuse n'est pas uniquement, comme on se plaît à l'imaginer, une maladie de gens riches ; au contraire, si l'on en juge par les constatations des médecins.

Les spécialistes, très au fait des nouvelles thérapeutiques, doivent être consultés sans tarder.

Dans bien des cas, une séparation d'avec le milieu ambiant suffit à guérir le patient. (Aussi « vexatoire » que puisse paraître cette ordonnance aux personnes composant le milieu ambiant en question.)

MAISON

Pour être bien chez soi

VILAIN temps, pas d'argent, janvier est le mois où l'on aime rester chez soi.

Encore faut-il s'y trouver bien. Le confort est fait de détails.

Rien n'est confortable, lorsqu'on grelotte. Cette année, avec les restrictions de mazout et les difficultés à faire installer la force électrique (les trop nombreuses demandes en cours ayant singulièrement embouteillé les services de l'E.D.F.), beaucoup de foyers sont atteints. Pour lutter contre le froid on peut suivant ses ressources :

- Faire placer sous le bureau ou la table de repas une lampe électrique de 75 ou 100 watts de préférence sous-voltée (lampe marquée 220 volts si le secteur est de 120 par exemple) qui, moyennant une consommation minime de courant, dispense une douce chaleur sur les pieds et les jambes.
- Calfeutrer avec des joints adhésifs les interstices des portes et fenêtres, ces joints faciles à placer ne demandent ni clous ni vis (dans tous les Grands Magasins).
- Fixer au plafond de la salle de bains ou du cabinet de toilette une lampe infrarouge de 600 watts qui peut être branchée sur le courant lumière et qui chauffe par rayonnement dirigé quelques minutes après sa mise en marche.
- Penser à fermer persiennes et doubles rideaux dès la tombée du jour, éventuellement faire doubler les rideaux.

Voir clair

Un bon éclairage a autant d'influence sur la vue que sur le moral.

Il faut prévoir :

— un éclairage d'ambiance générale ;

— plusieurs foyers lumineux localisés que l'on allume suivant les besoins du moment.

Tenir compte : de la quantité de lumière, de l'emplacement de la source lumineuse.

Quelques exemples :

- <u>Bureau</u> : lampe équipée avec réflecteur de verre opale coiffé d'un abat-jour. A l'intérieur du réflecteur : lampe satinée de 150 à 200 watts. Hauteur de la lampe : 0 m 45 à 0 m 50 de la table à la base de l'abat-jour.
- <u>Lecture, couture</u> : lampadaire équipé avec réflecteur de verre opale coiffé d'un abat-jour. Lampe satinée intérieurement de 200 watts. Hauteur 1 m 35 entre le sol et la base de l'abat-jour.
- <u>Repas</u> : source lumineuse centrale par lustre, potence ou lampadaire orientable. Hauteur : 1 m 50 de la table. Faisceau lumineux dirigé par lampe réflecteur de 150 watts.
- <u>Télévision</u> : lampe masquée derrière l'appareil, destinée à atténuer le contraste excessif existant entre l'écran très brillant et la pièce complètement obscure qui fatigue les yeux. (Lampe de faible puissance : 25 à 40 watts).

Les habitudes

Pour se sentir bien chez soi, le décor doit être conçu en fonction des habitudes qui sont propres à chacun de nous.

- Ceux qui sont férus de télévision doivent éviter un déménagement lorsqu'ils désirent voir un spectacle. Leur téléviseur, monté sur roulettes ou posé sur une table roulante, pivote facilement de manière à placer l'écran dans l'axe des deux fauteuils où prennent habituellement place les maîtres de maison. Distance du téléviseur aux fauteuils : au moins deux mètres.
- Les fervents de musique pensent à l'acoustique de la pièce par rapport à l'emplacement de l'électrophone (ou de la radio). Dans les immeubles modernes, en particulier, les cloisons de briques creuses situées en face de l'appareil font caisse de résonance et interfèrent désagréablement avec l'émission sonore.
- Le monsieur qui n'est heureux qu'assis à son bureau ne doit en aucun cas y trouver un jouet, un paquet ou un flacon de vernis à ongles oublié par inadvertance.
- La dame qui ne peut rester cinq minutes inactive possède un panier à ouvrage suffisamment esthétique pour ne pas déparer la pièce de séjour.
- Le fumeur de pipe n'est pleinement rassuré que s'il trouve à portée de la main tabac, bourre-pipe, râtelier et cendrier à toute épreuve.
- L'homme qui a toujours besoin du journal de la veille, ou qui n'a jamais terminé *L'Express*, utilise un porte-revues près de son fauteuil préféré.
- La mère de famille toujours inquiète, qui fait vivre son mari toutes portes ouvertes, devient paisible le jour où elle fait installer un petit interphone entre la chambre de ses enfants et la pièce où elle passe ses soirées. Elle entend alors, sans se déranger, le moindre appel.
- Les vrais amateurs de café, et ceux qui le font eux-mêmes, plutôt que de se déplacer maintes fois entre fauteuil et cuisine, disposent d'un matériel complet (cafetière électrique ou bouilloire, tasses, boîte de café moulu, etc.) sur une petite table roulante. Et transforment alors cette petite corvée en agréable tradition.
- Ceux chez qui l'on passe facilement « juste pour dire bonjour » et qui aiment alors offrir quelque chose sans remue-ménage ont, en permanence, sur une table roulante ou dans un petit placard, verres, bouteilles, décapsulateur, etc.
- Le « téléphonomane » qui vit le combiné à la main et se prend les pieds dans les fils peut faire installer plusieurs postes en dérivation sur une même ligne. Il lui en coûtera 1.200 fr. par an par poste supplémentaire.
- Tous ceux et toutes celles qui ne sont jamais heureux assis ont soit une balancelle pour y mettre les pieds, soit un siège assez grand pour s'y installer jambes étendues ou repliées.
- Et si la maison est inchauffable, mieux vaut l'admettre une bonne fois et s'installer dans son lit, les reins bien calés avec deux oreillers, à côté d'une table de chevet assez stable pour supporter lampe, livres, cendrer, poste de radio, etc.

Il existe aussi, pour ceux qui écrivent, des Adaptables, tables de lit stables et admirablement conçues, composées d'un plateau, monté à une extrémité sur un pied incurvé dont la base glisse sous le sommier.

L'harmonie du décor

De bois blanc ou de meubles précieux, le décor n'est confortable que si le rapport qui existe entre les couleurs est harmonieux. Si celles-ci ne vibrent pas. Il faut y penser avant de sacrifier à la mode. Un décor de style théâtral, aussi séduisant soit-il, devient invivable à la longue. L'élément de grâce apporté par les fleurs naturelles est irremplaçable. Celles-ci sont malheureusement très chères en hiver. Mais il suffit souvent d'une unique rose, si elle est bien placée, dans le vase qui lui convient.

RECETTE

Citronfromage

Dessert danois très simple à réaliser

160 gr de sucre en poudre ; 3 œufs ; le jus et le zeste d'un demi-citron ; 1 dl 1/4 de crème fraîche ; 5 plaques de gélatine.

- Travailler le sucre avec les trois jaunes d'œufs, parfumer du jus et du zeste de citron. • D'autre part, faire dissoudre la gélatine et la mélanger au tout. • Ajouter la crème fraiche, puis avec précaution les blancs d'œufs battus en neige ferme. • Servir très froid. On peut décorer l'ensemble de crème fouettée.

DERNIER CONSEIL: L'élégance de la chaussure n'est obtenue qu'avec le
MOJAU
SURNOMMÉ : Le miracle en tube
Avec ses 40 teintes, la mode est satisfaite
Création des Laboratoires MAXI

L'HOMME A RÉSISTÉ AU SYSTÈME

par François MAURIAC de l'Académie française

AU seuil de l'an nouveau, les Français ont peine à regarder plus haut et plus loin que la partie jouée en leur nom par ceux qu'ils ont chargés de tenir les cartes. Comment ces virtuoses de l'erreur politique ne nous fascineraient-ils pas ? Efforçons-nous pourtant de les oublier un instant, de ne plus voir ce qu'ils ont fait, ce qu'ils continuent de faire.

Que 1956 ait été malgré eux, et au sens profond, un « an de grâce », je le crois. Nous nous sommes repris à espérer — non pas, à mon sens, parce que des fissures ont apparu dans l'appareil défensif de la Russie soviétique (sur ce plan, il y aurait pour le genre humain autant de raisons d'avoir peur que de se réjouir), ni à cause du désarroi suscité chez les militants par les événements de Hongrie : la diminution de la foi dans de jeunes êtres, quel que soit l'objet de cette foi, est toujours une chose triste. Non, le réveil de notre espérance en 1956 aura tenu à cette démonstration qui a été faite, avec quel éclat ! à Poznan et à Budapest : *l'homme a résisté au système.*

★

L'HOMME a résisté au système : c'est le fait nouveau que les sociologues ont dû enregistrer parmi tous ceux dont ils sont chaque jour assaillis — car l'Histoire va vite depuis depuis qu'elle est devenue dialectique ! Mais ce fait nouveau-là bouleverse tout. Et que je l'observe en chrétien, c'est-à-dire en homme partial, ne l'empêche pas d'être et de s'imposer aux matérialistes comme à moi-même.

★

IL était admis que les anciennes générations résisteraient au système : on avait d'avance renoncé à les convaincre. Mais l'enfant, l'adolescent allait sortir du creuset débarrassé de tout germe spiritualiste.

Détruire le vieil homme, créer un homme nouveau, ce que le christianisme avait réussi, le marxisme à son tour l'accomplirait. Cette création d'un autre homme, pour toute doctrine, c'est le signe de sa victoire. Aucune n'avait pu s'assurer de tant de raisons d'y réussir que le matérialisme historique. Rendons à Staline ce qui lui est dû : il aura, durant les trente années de son règne, poursuivi l'expérience dans tous les ordres avec une obstination, une rigueur que rien n'a pu fléchir, et quoi qu'il en ait coûté de vies humaines.

★

CE qu'il cherchait, il l'a obtenu dans d'innombrables cerveaux, bien sûr. Mais il aurait fallu que le renouvellement fût total et que pas une étincelle ne subsistât de ce feu qu'à un moment de l'Histoire quelqu'un est venu allumer : « *Je suis venu jeter le feu sur la terre...* »

Qu'à Poznan, qu'à Budapest ce soit la jeunesse ouvrière et étudiante qui ait brisé le système, pour des hommes qui ne croient qu'au fait, celui-là a une force démonstrative qu'ils n'éluderont pas. Si l'individu humain n'est que matière, il en refuse la conséquence et veut être considéré et traité en esprit libre. Si l'âme est un mythe, il reste que ce mythe se manifeste par une exigence irrépressible. A peine Staline, la dernière piqûre administrée, avait-il fini de faire peur, que cette insurrection de l'esprit couvait déjà partout sourdement, jusqu'à ce qu'elle se soit manifestée avec violence dans deux vieux pays chrétiens et catholiques.

★

L'EXPLICATION par l'économique, par l'économique seul, supprimait un des moteurs de l'Histoire : il vous éclate en pleine figure.

★

CE n'est pas sans raison que le monde a été attentif au message de Noël du Saint-Père. D'aussi beaux que celui-là, il y en eut sous ce pontificat et sous les prédécesseurs de Pie XII, qui furent peu commentés lorsqu'ils parurent. Ce qui a frappé dans ce dernier message, ce qui lui a assuré une audience universelle, c'est sa pertinence : l'exacte application que chacun en peut faire, même s'il n'est pas chrétien, à l'Histoire que nous sommes en train de vivre.

Pie XII ne dénonce pas tel ou tel d'entre nous (je doute qu'il m'ait visé moi-même, quoi qu'en pense M. André Stibio !), le pape définit une erreur sur l'homme, dont les suites en effet crèvent les yeux — erreur d'une génération technicienne qui a maîtrisé la matière, mais qui ne sait plus ce qu'est un homme.

La grandeur de l'homme et sa misère, sa dignité et les limites de sa dignité, sa nature en un mot, telle qu'elle apparaît au moraliste humaniste ou chrétien, depuis Montaigne, depuis Pascal, les papes l'ont souvent rappelée à une société indifférente. Cette fois, elle a été attentive, comme l'est un écolier qui assiste à une leçon de choses.

DES années de malaxage marxiste en pays chrétien n'ont pas détruit chez le peuple la foi à son âme collective : il se connaît toujours en tant que patrie — mais aussi, dans chaque individu, la foi à cette part de lui-même la plus personnelle et la plus secrète n'a pas non plus été atteinte. Cette vie autonome au-dedans de lui a résisté au système, à l'étouffement du système.

« *Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être,* affirmait Marx, *c'est leur état social qui détermine leur conscience.* » Les consciences en Hongrie et en Pologne n'ont pas été déterminées par l'état social qui leur a été imposé, voilà le fait. Parce que, dira le communiste, douze ans de marxisme ne sauraient prévaloir contre des siècles d'intoxication chrétienne ? Peut-être... Mais à Moscou, le règne de Staline s'est étendu sur trente années. Si peu que nous sachions ce qui s'y passe aujourd'hui, le même cri de l'esprit à demi débâillonné monte vers nous du fond de la vieille Russie, depuis que Staline n'est plus là.

★

ET sans doute chacun interprète ces faits à travers ce qu'il croit, en tenant compte de ce qu'il nie. N'importe : il reste que les signes d'un retour à l'humain doivent nous aider tous à ne pas désespérer. Que Mozart soit un musicien universellement aimé aujourd'hui (notre jeunesse ne le goûtait guère et au vrai elle l'ignorait), que Tchekov, où qu'on le joue, emplisse les salles, montre assez de quels intercesseurs l'homme d'aujourd'hui a besoin : il a recours aux maîtres qui lui racontent une histoire bien différente de celle qui se déroule sous le signe de l'économique et de la technique. Au vrai, il a toujours eu recours à ceux-là. Il est toujours à la recherche d'une perle sans prix qui lui a été ravie, et le poète, le musicien plongent et la ramènent, quelquefois pour un bref instant, du fond de l'abîme.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION : 91, Champs-Elysées, PARIS-VIII°. Tél. : ELY. 88-61

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Abonnements (1 an)
France, Union française : 3.000 francs.
Etranger : 3.500 francs.

PAR AVION
3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 fr.
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administration, publicité, vente : 37, Champs-Elysées, PARIS-VIII°. Tél. BAL. 19-68.
Administrateur : J.-F. Coblence.